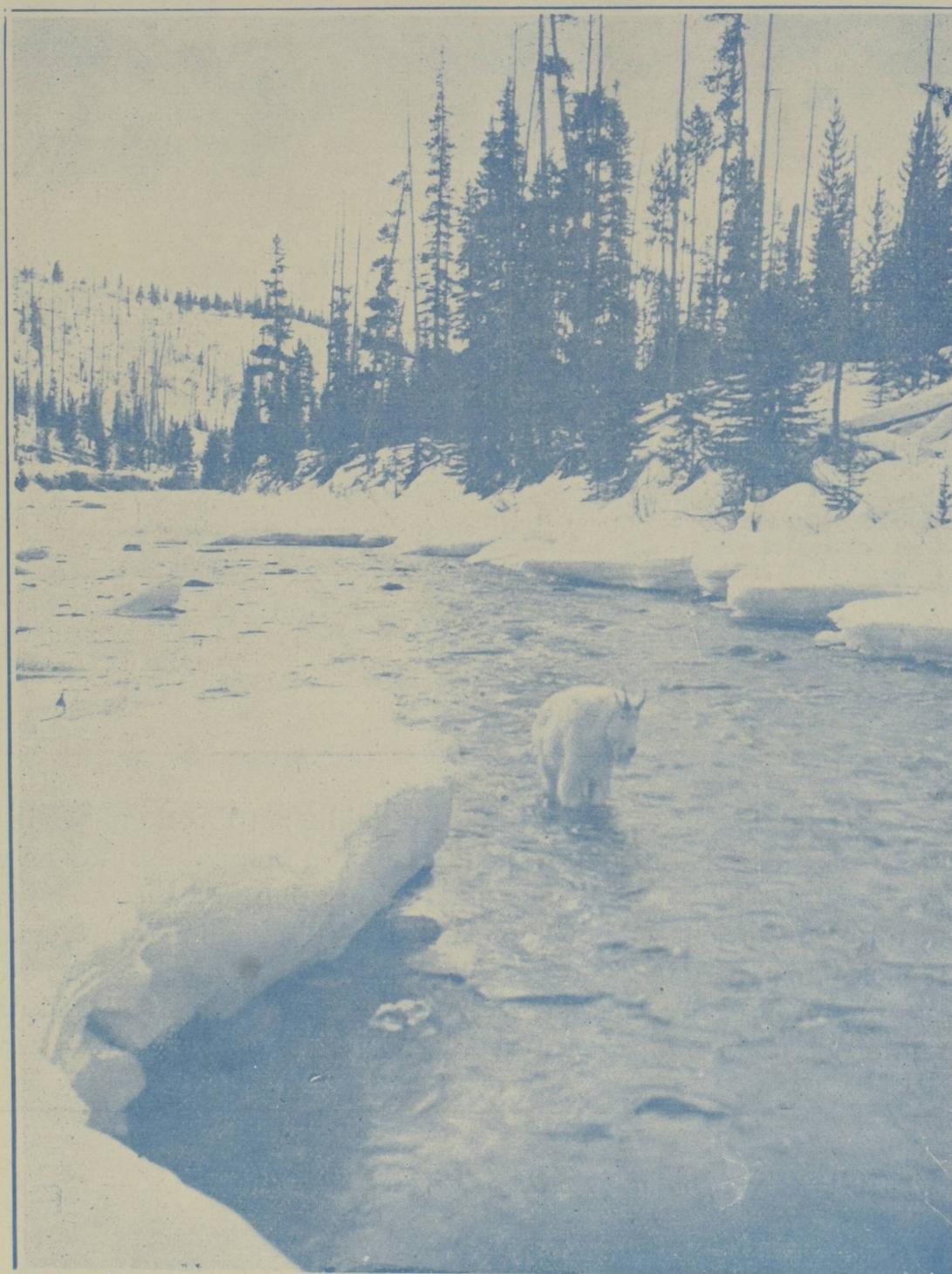


# L'APOTRE



CHÈVRE DES MONTAGNES ROCHEUSES

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

# SOMMAIRE

# FEVRIER 1929

## TEXTE

### Pages

241 — Écoles ontariennes .....
243 — Tante Sylvie .....
244 — Fabricants de papier de bois : les guêpes .....
250 — Ottilie. ....
254 — Il y a deux siècles. ....
257 — Les lectures .....
259 — Un savant fils de ses œuvres .....
260 — Le chapeau de Torchu. ....
262 — Présence d'esprit d'un Arabe .....
263 — Le chasseur de tigres .....
269 — Éphémérides canadiennes : janvier 1929 .....
272 — La machine humaine : La maladie de Foch. ....
273 — Le cinéma public et l'enfance. ....
273 — Héroïsme d'un mandarin. ....
274 — Le Veau d'Or et la Loi de Dieu. ....
276 — La médiocrité .....
277 — Boîte aux lettres. ....
277 — L'arbre mort ( <i>poésie</i> ). ....
277 — On devrait tous les fusiller ( <i>saynète</i> ). ....
281 — Au coin du feu : pour s'amuser .....
282 — Les livres .....
283 — La demoiselle et le petit chien .....
285 — Anita ( <i>feuilleton</i> ). ....

THOMAS POULIN.  
BERTINE DUJARDIN  
LABONNEFON (*Croquis entomologiques*)  
(*L'Ami des Enfants*)  
H.-A. DOURLIAC.  
JACQUES DEBOUT.

GUILLOT (*La Maison*)  
CHANOINE RATTIER.  
MAC-DOWGAL.

LE VIEUX DOCTEUR.  
M. ROUVROY  
(*Revue intern. de l'Enfance*)

PIERRE LÉPINE.  
JEANNE LE FRANC.  
JEANNE LE FRANC.  
SUZANNE LE BRUN  
(*Pages de lumière*)  
RENÉ DUVERNE (*L'Etoile Noëliste*)

M. DELLY.

## ILLUSTRATIONS

242 — Le nouvel hôtel " Royal York " à Toronto. ....
249 — Vue d'une partie de la ferme de M. Henri Majeau .....
256 — L'hôtel " Empress " de Victoria, C. B. ....
258 — La pêche au hareng à Black Harbour, N. B. ....
262 — Le Bras d'Or, au Cap Breton, Nouvelle-Écosse .....
268 — Le nouveau pont que les Américains font construire au-dessus du grand Canyon de l'Arizona .....
269 — Feu le R. P. Arthur Caron, C. SS. R. ....
271 — Feu le chanoine C.-P. Richard. ....
271 — Le traversier de Belle-Isle, au Nouveau-Brunswick. ....
275 — Où en sont les travaux du pont des Ambassadeurs. ....
284 — Vue aérienne de New-York. ....

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, FÉVRIER 1929

N° 6

## Écoles ontariennes

 **THE SENTINEL** organe des Orangistes de Toronto, nous arrivait il y a deux ou trois semaines enragé comme jamais.

Imaginons-nous pourquoi :

Les catholiques de la Province d'Ontario doivent payer double taxe pour faire donner à leurs enfants un cours d'études supérieures. Comme les compagnies limitées n'ont le droit de contribuer aux écoles catholiques que dans la mesure de leurs actionnaires catholiques, et comme cette mesure est devenue introuvable, les écoles élémentaires catholiques ne reçoivent que peu ou point de taxes de ces compagnies.

La situation est légale, mais injuste à sa face même.

Les catholiques sont des citoyens aussi complets que les protestants, et parce que des lois ne sont pas à dates, on les traite comme s'ils étaient des citoyens diminués, des moitiés d'étrangers.

Depuis longtemps déjà, les catholiques cherchent à faire corriger cette situation d'infériorité. A cette fin, ils ont fait de nombreuses démarches et porté même leur cause en cour.

La loi étant la loi, ils ont perdu leur procès, et leurs démarches n'ayant pas encore abouti, la législation est demeurée la même.

Un nouveau mouvement fut inauguré au cours de l'hiver pour obtenir satisfaction. Il entend faire les démarches qu'il faut, et surtout l'éducation de l'opinion publique.

\* \* \*

Les Orangistes n'aiment pas cela, c'est entendu. Aussi, leur organe clame-t-il que les de-

mandes de nos coreligionnaires sont tout simplement outrageantes. Le fait que la réunion d'organisation du mouvement en question fut convoquée par Son Excellence le Délégué apostolique, l'aide à déraisonner, car il n'y peut voir autre chose qu'une nouvelle tentative romaine de chercher à dicter la politique de la province.

Patati, patata.

“ Ce que l'Église romaine demande, dit entre autres choses ce journal, c'est que les protestants soient obligés par la loi à payer des taxes pour enseigner les doctrines de l'Église de Rome. Ce serait une affaire intolérable.”

Alors, nous devons conclure que la situation actuelle est intolérable, car elle force les catholiques à payer des taxes non seulement pour l'instruction de leurs enfants à eux, mais aussi pour celle des enfants protestants.

On voit d'ici tout de même la campagne de préjugés que l'on va mener chez les fanatiques pour empêcher que les catholiques obtiennent justice. Ils vont plaider au martyre et prétendre qu'on veut les faire payer pour nous quand en réalité, les catholiques demandent tout simplement de discontinuer de payer pour les autres.

Dans l'affaire du Règlement XVII, les adversaires du français avaient exactement pris la même attitude. Le dit règlement visait, comme l'a reconnu le Conseil privé, à restreindre l'enseignement du français aux seuls enfants de langue française. Les adversaires prétendaient tout de même que les Canadiens français voulaient empêcher les petits anglais d'apprendre l'anglais.

La méthode est habile : charger les autres des injustices que l'on commet soi-même.

Les catholiques ontariens ont lieu de se plaindre.

Ils ont le droit de par la Constitution du pays d'avoir des écoles catholiques ; mais parce qu'il n'existait pas d'écoles catholiques supérieures lors de la Confédération, on leur nie le droit de partager les subsides que la Province verse aux écoles supérieures.

Le droit à l'école catholique, en gros bon sens, contient celui à l'école catholique supérieure comme à l'élémentaire.

Le texte de la loi ne le disant pas explicitement, nous n'avons rien.

Il est évident qu'ici le texte n'est pas d'accord avec le bon sens, et le bon sens l'est d'ordinaire avec la justice.

D'autre part, les écoles élémentaires ont le droit de recevoir des compagnies la part des actionnaires catholiques. Autrefois, ce texte pouvait suffire ; mais aujourd'hui que se multiplient les compagnies limitées, que le nombre des actionnaires va toujours grandissant et que

les parts voyagent d'une main à l'autre avec une rapidité extraordinaire, il est devenu impossible de découvrir où sont les actionnaires catholiques.

Cette impossibilité entraîne des conséquences graves pour l'école élémentaire catholique, parce que cette dernière ne peut plus rien recevoir, ou à peu près.

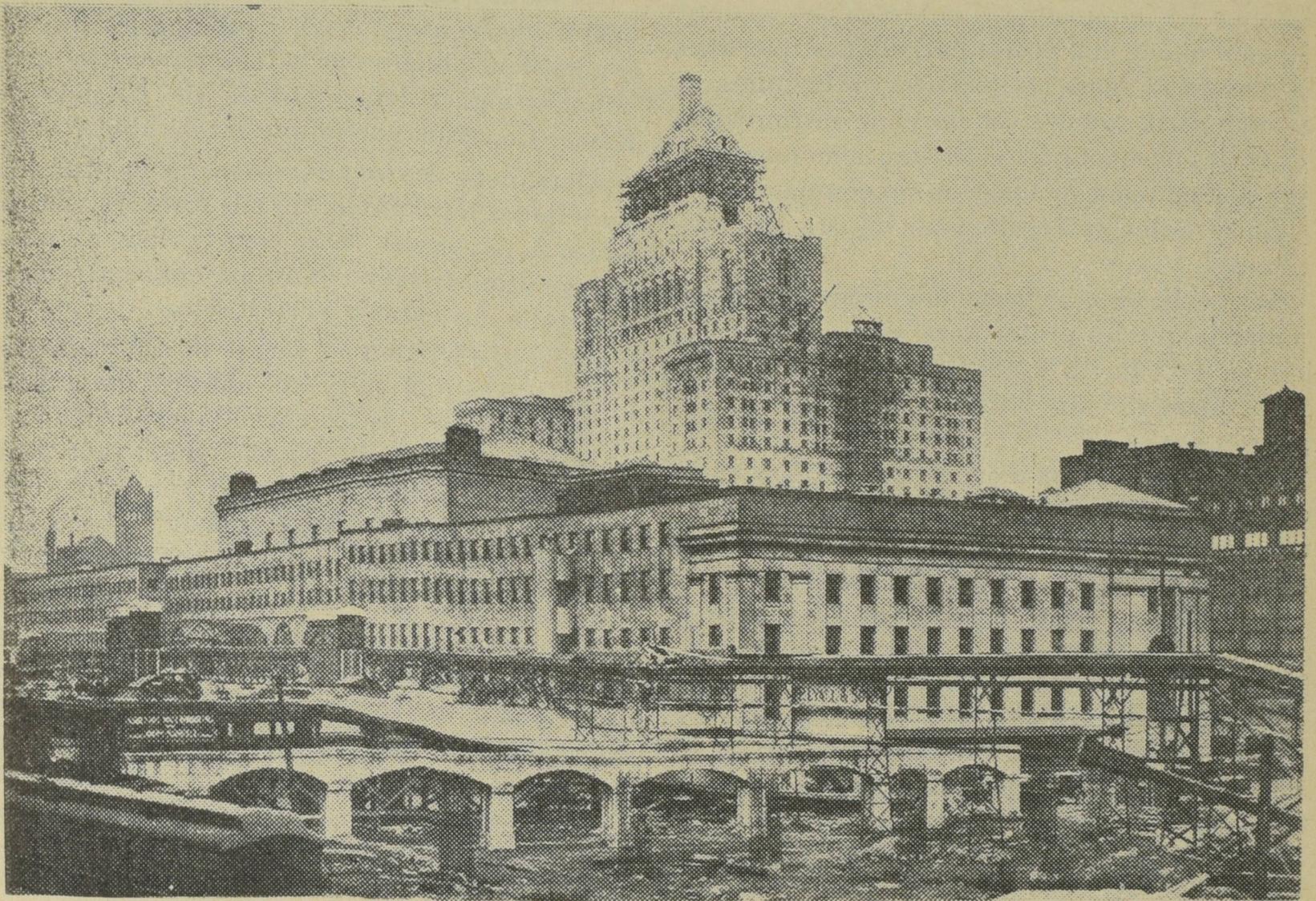
Et les actionnaires catholiques paient pour l'instruction des enfants protestants, car toutes les taxes des compagnies vont aux écoles publiques ou protestantes.

Voilà pourquoi on agite à nouveau la question scolaire en Ontario.

Pour l'instant, il ne s'agit plus de vérifier ce que dit la loi, c'est chose faite ; mais de faire amender cette loi pour qu'elle réponde aux besoins du temps et rende justice à qui justice est due.

M. Ferguson est homme à corriger cette situation s'il le veut, et il n'a pas intérêt à ne pas le vouloir.

Thomas POULIN.



LE NOUVEL HOTEL "ROYAL YORK"  
que le Pacifique Canadien fait actuellement construire à Toronto, face à la Gare Union que l'on voit ici au premier plan. Cet hôtel comptera 1,100 chambres.

## Tante Sylvie



Un joyeux brouhaha remplissait le grand hall, les couloirs et l'escalier de l'École Moyenne. Le président du jury venait de proclamer les résultats de l'examen de sortie, et au long silence qui avait régné pendant qu'il parlait, succédaient maintenant les exclamations joyeuses, les rires, et les félicitations adressées aux jeunes filles qui s'étaient particulièrement distinguées.

Hélène Montal quitta la salle ; elle était radieuse et cherchait son père dans cette foule qui encombraient le corridor.

— Toutes mes félicitations, ma chère Hélène, s'écria une dame très élégante, vous avez obtenu un brillant succès.

— Vos parents seront heureux, dit une autre dame, vous avez bien employé votre année d'études, mon enfant.

— Vous êtes trop aimables, répondit la jeune fille, en saluant, mais je deviens inquiète ; père m'avait promis de venir me chercher et je ne le vois pas.

— M. Montal aura été retenu par ses affaires, ma chère enfant, et je ne crois pas qu'il y ait lieu de se tourmenter.

— Figure-toi, Hélène, dit Lina, une grande jeune fille, à l'air dédaigneux, qu'il y avait ici, il y a quelques instants, une petite bonne femme qui est venue me demander si Hélène Montal avait réussi son examen. Lorsque je lui ai répondu que tu étais classée première, elle a paru radieuse.

— Je ne sais de qui tu veux parler, murmura Hélène.

— Elle était ici il n'y a qu'un moment, répéta la jeune étourdie en regardant autour d'elle, elle est petite, mince et a le teint bruni par le soleil ; sa mise est celle d'une villageoise ; elle a une mantille noire et porte un chapeau celui des dimanches, bien sûr, garni de pensées.

Tu dois connaître cette personne.

— C'est probablement une ancienne domestique de Madame votre mère, dit une des deux dames, une de ces servantes dévouées comme l'on n'en trouve plus guère.

Hélène pâlit un peu, regarda les deux dames élégantes, la dédaigneuse Lina, les fillettes espiègles qui s'étaient arrêtées et murmura :

— Oui, en effet, une ancienne bonne très dévouée.

Un mouvement se fit dans la foule ; une petite dame vêtue de noir en profita pour se glisser entre les groupes et gagner la porte de sortie.

Pauvre, pauvre tante Sylvie !

Les yeux pleins de larmes, la gorge contractée, elle reprit lentement le chemin de la maison de son frère.

— Une bonne ! Elle ! Tante Sylvie !

Ce n'est pas un déshonneur d'être servante ; il est des domestiques très estimés de ceux qui les emploient ; mais enfin, Hélène avait menti, elle avait eu honte de sa tante. La pauvre femme monta à sa chambre ; ses larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, coulaient maintenant en abondance ; ses mains tremblaient. Elle enleva péniblement son chapeau et sa mantille, les jeta sur le lit, et se mit à parcourir la chambre.

— Je partirai demain, murmura-t-elle, oui, demain, dès le matin.

— Pourquoi mon frère m'a-t-il demandé de passer l'hiver auprès de lui, dans sa famille ? Pourquoi, surtout, l'ai-je écouté ?

— Au village, je suis aimée, estimée, ici, il faut des dames élégantes qui minaudent, des fillettes qui font de beaux saluts et se moquent des pauvres gens.

Et tante Sylvie arpentait toujours la chambre en répétant : " Je partirai, je partirai, dès demain."

Hélène, lorsqu'elle était enfant, avait passé une année entière à Grandier. Elle était frêle et pâle, mais la bonne tante l'avait dorlotée et soignée lorsqu'elle était malade.

Il semblait aujourd'hui à tante Sylvie qu'elle entendait la voix de l'enfant lui disant : " Tante Sivia, Lène a mal, ben mal, tante Sivia." Sylvie avait passé des nuits entières au chevet de l'enfant, ses soins lui avaient sauvé la vie.

Maintenant, tout était oublié.

— L'ingrate, murmura la pauvre femme, la mauvaise enfant, l'orgueilleuse qui renie sa vieille tante.

Elle eut une nouvelle crise de larmes ; en passant près du lit elle fit tomber le beau chapeau, ne s'en aperçut même pas et continua à se promener de long en large dans la chambre.

— Je dirai tout à mon frère, s'écria-t-elle, je veux qu'il ait connaissance de la conduite d'Hélène ; quant à elle, je la quitterai sans un adieu.

Tante Sylvie, soudain, porta son regard vers la cheminée. Sur la tablette se trouvait un Christ, attaché à une croix d'ébène. Il penchait tristement la tête. Il sembla à Sylvie que ce Christ expirant lui disait : " Pardonne ! Oublie ! "

Elle resta immobile ; ses larmes coulaient encore, mais son courroux tombait peu à peu. Je veux pardonner, mon Dieu, murmura-t-elle ; que sont quelques froissements d'amour-propre auprès de ce que vous avez souffert ? Vous me montrez la voie à suivre ; j'oublierai, mon Dieu ! ! !

Le repas du soir fut silencieux ; chacun paraissait absorbé dans ses réflexions. Hélène rencontra plusieurs fois le regard voilé de larmes de tante Sylvie.

Plus de doute, elle savait tout.

Après le repas, la tante se déclara fatiguée, et se retira dans sa chambre.

M. Montal s'écria :

— Marie, mes enfants, je suis bien malheureux !

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : Un de mes clients vient d'être déclaré en faillite, nous perdons cinq mille francs !

— Cinq mille francs ! répéta Mme Montal, atterrée.

— Oui, continua le père, et il me faudra une partie de cette somme avant la fin du mois.

— A qui s'adresser ? Que faire ?

— Père, tu as des amis, murmura Hélène.

— Des amis ! Hélas ! En est-il qui puissent me prêter cette somme importante ? Et puis, comment la rembourser ? Les affaires sont difficiles, les capitaux rares. J'ai des amis, ma fille, on en a beaucoup dans la prospérité, mais dans le malheur, combien m'en restera-t-il ?

— Les banques, dit Sylvain.

Mon crédit est épuisé, hélas ! s'écria M. Montal accablé.

Soudain, la porte s'ouvrit.

Tante Sylvie parut dans un peignoir sombre qui la faisait encore plus petite, plus mince. D'une main, elle tenait un bougeoir allumé ; dans l'autre tenaient quelques papiers.

— Mon frère, dit-elle, j'ai tout entendu. Au moment où je fermais la porte ces mots : je suis bien malheureux, sont arrivés jusqu'à moi ; j'ai écouté le reste espérant pouvoir vous consoler.

— Voici les cinq mille francs, mon frère.

— Sylvie, je ne veux rien distraire de votre avoir, murmura M. Montal, vous n'êtes pas riche ; que de privations il vous faudrait endurer si j'acceptais le prêt que vous voulez me faire !

— Je vis de peu, mes goûts sont modestes, dit tante Sylvie et je veux...

Les sanglots d'Hélène lui coupèrent la parole.

— Regarde-moi, ma petite, s'écria la bonne vieille : oui, oui, je lis dans tes yeux ton profond repentir.

— Sylvie, Hélène vous a fait de la peine ; vous êtes bonne, et vous vous vengez en nous rendant un grand service ; cependant il se passera des mois, peut-être des années avant que je puisse m'acquitter envers vous. Les temps sont durs.

— Il ne faudra rien me rendre, mon frère, vous placerez cette somme. J'en donne la moitié à mon filleul Sylvain, l'autre partie sera pour Hélène qui a bien travaillé cette année.

Hélène poussa un gémissement, alla vers sa tante et s'affaissa à ses pieds.

— Tante, vous êtes une sainte ! s'écria-t-elle. Et toujours agenouillée, secouée par les sanglots, elle balbutia :

— Père, mère, je veux que vous sachiez ce qui s'est passé aujourd'hui : J'ai renié tante Sylvie, moins élégante dans sa toilette que les dames qui m'entouraient.

— Ma fille ! s'écria le père.

— Hélène ! gémit Mme Montal.

— Pauvre, pauvre tante Sylvie, dit le jeune Sylvain en allant embrasser sa marraine.

— Ah ! murmura M. Montal, indigné, tu as renié ta tante, pour une misérable question de toilette. Eh bien ! je te dis, moi, que parmi toutes les belles dames qui t'entouraient, il n'en était pas une, pas une, entends-tu, supérieure à tante par l'intelligence, le cœur et la droiture.

Hélène sanglotait.

— J'ai pardonné, dit-elle, pardonnez-lui, elle se repent.

— Tante, je vous aime, s'écria la coupable, tante, je suis fière de vous, dites encore que vous me pardonnez.

— Embrasse-moi, murmura Tante Sylvie, redeviens pour moi la petite Hélène d'autrefois, tout est oublié, te dis-je.

Bertine DUJARDIN.

## Fabricants de papier de bois

LES GUÊPES



DEPUIS bientôt un demi-siècle, les vieux chiffons sont réservés à la préparation du papier de luxe, et celui que l'on emploie pour imprimer les feuilles quotidiennes, les brochures, les prospectus et les affiches, est fabriqué, vous le savez tous, sans aucun doute, avec du bois réduit en poussière.

De cette poudre, mélangée à un peu de colophane et beaucoup d'eau, on fait une pâte très claire qui, bien étalée sur des toiles sans fin et séchée entre deux cylindres chauds, donne les feuilles de papier.

Les savants qui inventèrent cette industrie étaient, sans doute, fiers de leur découverte, et peut-être eussent-ils été fort surpris, si quelqu'un était venu leur dire : "Je connais des fabricants de papier de bois qui travaillent de père en fils à cette industrie, depuis la création du monde."

Cependant, rien n'est plus vrai. Et ces industriels habiles, ce sont de tout petits ouvriers de quelques centimètres. Ce sont les guêpes.

Les guêpes, en effet, fabriquent du papier de bois, et les feuilles qu'elles préparent sont fort souvent d'une qualité aussi parfaite que

celles produites par les machines les plus perfectionnées.

La guêpe, j'en conviens, est un être assez peu agréable. C'est un visiteur effronté, toujours grondant, toujours prêt à se servir de son arme. Elle a des mœurs pillardes et sanguinaires et un caractère si peu conciliant qu'il n'y a jamais à plaisanter avec elle.

Féroce dans ses attaques ; si elle ne dédaigne pas le miel et les fruits, (nos treilles et nos espaliers en savent quelque chose) elle préfère encore la proie vivante et fond sur les insectes, diptères, hyménoptères ou papillons, avec la rapidité d'une flèche.

De tous les gibiers dont elle aime à composer son ordinaire, l'abeille est le mets qu'elle préfère, sans doute parce qu'elle y trouve, en même temps, le plat de résistance et le dessert délicieux : viande fraîche et miel parfumé.

C'est pitié de voir ce petit vautour des insectes saisir au vol une pauvre abeille. Elle l'assassine d'un coup d'aiguillon, puis de ses puissantes mandibules, elle tranche la tête, les ailes et les pattes et emporte d'un coup d'aile, à son nid, le corselet et l'abdomen, bourrés, comme une outre, de la liqueur sucrée.

Rarement elle dévore sa proie en chemin ; bande de voleurs bien organisée, il est convenu qu'on partagera les prises et chaque membre de la société est fidèle au règlement.

Dans les boucheries de campagne, on voit fréquemment des guêpes attaquer la portion la plus tendre d'une cuisse de bœuf. Elles ont bientôt fait d'en découper une parcelle qu'elles emportent aussitôt. Et, presque toujours, le maître de la maison les laisse faire sans protester ; il sait que la présence de ces hôtes le préserve de la visite désagréable des mouches bleues de la viande. Celles-ci ont de la dame au fin corsage une terreur bien légitime qui les empêche d'approcher.

Tout cependant n'est pas détestable chez les guêpes. Elles sont des architectes habiles et le disputent même aux abeilles dans l'art d'élever des palais. Mères dévouées, elles ont pour leurs petits la plus grande tendresse et vivent entre elles plus pacifiquement que les ouvrières en gelées de fleurs.

Elles sont voleuses et pillardes, s'appropriant sans le moindre scrupule le bien d'autrui, mais au moins elles respectent leurs semblables.

Jamais de guerre entre deux sociétés de cette espèce soit pour faire des esclaves, comme les fourmis, soit pour mettre à sac les greniers d'abondance d'une république voisine, comme les abeilles.

Les guêpes ont la taille fine, tout le monde le sait. Nos coquettes s'efforcent même de les imiter et je suis surpris que le *bon* La Fontaine n'ait pas eu la pensée de servir à ces dernières un plat de sa façon sous la forme d'une fable, pendant inverse de *la Grenouille et le Bœuf*.

En tout cas, les dames auront beau faire, elles n'égalèrent jamais l'élégance de ce joli corsage de satin noir rehaussé d'or, suspendu à l'abdomen par un simple fil dans lequel passent cependant tous les vaisseaux nécessaires à la vie. Avouons bien vite que cette beauté est toute de convention, et que si la guêpe n'avait pas autre chose à nous offrir, elle ne mériterait guère d'attirer nos regards.

J'admire plutôt, dans un si petit corps, sa lèvre robuste et ses puissantes mandibules, façonnées par le Créateur de manière à faire en même temps office d'une langue pour lécher et conduire les aliments, et d'une main propre à détacher, broyer, malaxer les matériaux solides qu'emploie la guêpe dans ses travaux d'art.

Les sociétés des guêpes, souvent aussi nombreuses en automne que celle de la ruche la mieux peuplée, se composent, une partie de l'année, de trois classes de citoyens. Mais, alors que dans une ruche tout converge vers un seul individu, qui est la seule mère, comme dans une monarchie absolue, ici nous sommes en république vraie où tout privilège est énergiquement exclu.

Dans un guêpier, la mission de propager l'espèce est répartie entre un grand nombre de femelles qui, bien loin de s'entre-tuer comme les femelles d'abeilles, s'entendent à merveille et contribuent ensemble à la prospérité de l'État. La reine des abeilles se contente de pondre sans cesse ; les guêpes femelles bâtissent, chassent et butinent très souvent comme la grande armée des travailleurs.

Les mâles, à leur tour, ne se croisent pas les bras. Ce ne sont pas, comme les faux-bourçons, des satrapes oisifs, s'engraissant aux dépens de la société. Leur principal rôle rempli, ils gagnent honnêtement le droit de vivre, par le plus humble travail.

Préposés au ménage, tout ce qui concerne l'hygiène entre dans leurs attributions. Ils sont chargés d'entretenir le palais dans un état de propreté parfaite. Ils ne doivent laisser traîner ni cadavres ni immondices dans la maison commune, et s'acquittent de leur besogne avec un soin scrupuleux.

D'une nature essentiellement pacifique, le balai leur va de droit. Le port de l'épée leur est défendu. Le mâle de guêpe comme celui de l'abeille n'a pas d'aiguillon.

Les ouvrières, femelles atrophiées, forment la majorité de la nation. Papetières de leur métier, la tâche la plus importante et la plus lourde leur incombe comme aux plus courageuses. Ce sont de véritables amazones ; tantôt s'occupant de constructions, tantôt faisant fonction de nourrices, allant aux courses et chargées des provisions de bouche ; elles veillent en outre au respect de la cité.

Comme les anciens, au milieu des travaux les plus pacifiques, elles ont toujours leurs armes préparées pour monter la garde aux remparts de la citadelle, faire les patrouilles ou chasser l'ennemi.

Bien qu'en paix, toujours sur le pied de guerre, elles sont pourvues d'une arme formidable. Un poignard acéré, trempé sinon de curare, au moins d'acide formique, toujours mortel pour les petits ennemis, et très douloureux pour les plus grands. Ne vous exposez pas à faire une fois l'épreuve de leur colère !

Beaucoup plus agressive que l'abeille qui n'attaque les intrus qu'aux abords de sa demeure et ne pique jamais sans raison, lorsqu'elle est loin de sa ruche, la guêpe attaque parfois sans aucune cause apparente, surtout lorsque l'atmosphère chargée d'électricité agace le système nerveux de la demoiselle au fin corsage.

Cette diversité d'humeur entre les deux hyménoptères s'explique du reste assez facilement. L'abeille sait que la blessure faite à l'ennemi sera mortelle pour elle-même. Son aiguillon muni d'arêtes comme le harpon, reste presque nécessairement dans la plaie qu'il a faite, tout au moins sur les animaux et l'homme, et l'insecte ne survit pas à la perte de son dard. Aussi, comme le soldat, ne tombe-t-elle que *pro aris et focis* : pour ses enfants et sa maison.

La guêpe est, au contraire, munie d'un stylet aigu et lisse qu'elle est assurée de ne pas perdre pendant la bataille ; aussi s'en sert-elle parfois pour des causes futiles.

Aimant passionnément leur famille qu'elles défendent jusqu'à la mort, à l'abri de tout danger dans leurs demeures élégantes et commodes, habituées à la vie en commun, très sociables entre elles, les guêpes seraient certainement plus casanières si les nécessités de l'existence ne les jetaient pas dans une vie de hasards et d'aventures. Elles vivent au jour le jour, sans souci du lendemain, et celles qui savent mettre de côté quelques rares provisions pour un jour de disette sont clairsemées.

Nous verrons bientôt à quels résultats, terribles pour leurs sociétés, les conduit une telle imprévoyance.

Les guêpes, suivant les espèces, construisent leurs habitations de façons diverses, tout en employant des matériaux identiques : le *papier de bois*.

La *guêpe sylvestre* suspend son palais comme un hamac aux branches des arbres. C'est une très gracieuse montgolfière de 20 centimètres de diamètre dans sa plus grande circonférence.

La *poliste française* abrite son nid sous un toit, sous une planche, on l'attache simplement à un buisson ou contre un rocher.

La *guêpe commune* ou germanique, aime l'intérieur d'un arbre creux ou d'un vieux mur.

Il y a quelques années, M. Musset, secrétaire perpétuel de l'Académie de La Rochelle, me fit prévenir qu'on avait découvert dans le grenier d'une maison située au numéro 24, de la rue des Quatre-Sergents, un énorme nid de guêpes. Je m'y rendis aussitôt et me trouvai en face d'un nid de guêpe germanique de dimensions fantastiques : 1m, 20 de long sur 0m,60 de large et 0m,50 de hauteur.

Ce nid était fixé, par le sommet, aux planches de la toiture et reposait sur une grosse poutre de la charpente. Il était gris clair, recouvert de pièces concaves, en forme de coquilles, s'imbriquant comme des tuiles et ne se touchant qu'à leur sommet et sur les bords. L'intérieur était composé de gâteaux superposés, aux alvéoles hexagonales.

C'était, fort heureusement, pendant l'hiver ; le nid n'était plus habité, il fut donc facile de le descendre pour le placer au muséum Fleuriau où il se trouve encore.

Mais, si l'on considère qu'un nid de dimensions normales voit naître, dans le courant de l'année, une moyenne de 30,000 guêpes, celui-ci, de dimensions huit fois plus grandes, avait dû donner naissance à 240,000 sujets.

Quoi qu'il en soit des différents sites choisis par la guêpe germanique pour l'établissement de sa demeure, il est certain qu'elle préfère, par dessus tout, les catacombes qu'elle creuse elle-même. Étudions-la plus à fond, les mœurs de toutes sont les mêmes, je les ai fréquentées toutes trois.

Les polistes ont poussé la complaisance jusqu'à construire leur nid, pendant trois années de suite, sous une planche fixée près de ma fenêtre à leur intention. (J'avais mis pour les attirer les restes d'un vieux nid cueilli sous une tuile.)

Il est plus facile qu'on ne le croit d'attirer près de soi les êtres en apparence les plus sauvages. Il suffit souvent de leur présenter un endroit propice pour construire leur nid.

Je me souviens de la surprise que me témoignèrent, un jour du mois de juin 1906, deux professeurs de la Faculté des sciences de Bordeaux. Ces messieurs, m'ayant honoré d'une visite à la campagne, furent étonnés de voir, dans mon jardin, de vraies familles de mésanges à tête noire, de grimpereaux, de torcols, et même de la jolie petite mésange bleue. Ces oiseaux voltigeaient à un mètre de nous sur les arbres, sans témoigner aucune inquiétude. On les sentait chez eux. Mes invités eurent vite l'explication du mystère lorsque je leur montrai, fixées à tous les gros arbres, des bûches creuses percées d'un trou d'entrée, que j'avais placées là, plusieurs années auparavant. Ces chambres de luxe, offertes gratuitement, avaient été vite occupées et l'étaient, depuis, régulièrement chaque année.

Mais je reviens à mes hyménoptères. Un splendide palais de guêpe sylvestre trône à la place d'honneur dans mon cabinet de travail. Et, mieux encore, une guêpe commune fit, il y a quelques années, lorsque j'habitais la campagne, élection de domicile dans un carré de mon jardin. Là, j'ai pu étudier tout à mon aise la république qu'elle a fondée.

C'est à mon brave compagnon de courses, un setter irlandais, que je dus la précieuse découverte.

Sans arriver jamais à m'en faire les 3,000 francs de rente promis par un éleveur en chambre, j'élevais quelques lapins. Un d'entre eux ayant pris, sans congé régulier, la clé des champs, *Tcm*, suivant mes ordres, se mit à la recherche du fuyard. Le nez à terre, il suivait la piste. Tout à coup, dans un coin abandonné, brûlé par le soleil, le pauvre chien fait un bond de côté et se roule à terre en poussant des cris.

Je fus bientôt au courant de l'aventure : trois guêpes pendaient au museau de l'animal.

Devant de tels ennemis, il fallait battre en retraite. Laissant Jeannot à son école buissonnière, nous vidâmes les lieux.— Mon fuyard a payé cher son escapade. J'ai retrouvé le lendemain ses quatre pattes au pied d'un buisson. Mais j'ai retrouvé aussi mon nid de guêpes.

Le même soir, la nuit étant assez fraîche, un tampon d'ouate imbibé de chloroforme portait, dans la république encore peu nombreuse (c'était au mois de mai) une anesthésie complète.

A la lueur d'une lanterne, je creuse un fossé d'ampleur suffisante au côté Nord du trou d'entrée, le fil de fer qui tient le coton me guidant dans mon travail ; puis, peu à peu, tout doucement, la face verticale est abattue, et, après plusieurs heures d'un vrai travail de patience, à 0m,45 de profondeur, se montre un tout petit guépier, intact, suspendu à la voûte d'une cavité, à peine de la capacité d'une orange.

Une cinquantaine de guêpes gisent au fond de la caverne, mais à quelques mouvements des pattes, je vois bien qu'on n'est qu'endormi. J'avais bien mesuré ma dose.

Le fond d'une cloche à melons, brisée fort à propos, et un peu de sable jeté par-dessus comblent la tranchée. J'enlève le tampon d'ouate, nous verrons demain le résultat.

Je fus éveillé de bonne heure, j'en avais rêvé pendant la nuit. Du trou de sortie, aux premiers rayons du soleil, je vis monter rapidement, et s'élancer comme de petits projectiles, mes guêpes qui ne paraissaient pas se douter que j'avais violé leur domicile.

Grâce à ma cloche à melons qui me servira de fenêtre, un masque de toile métallique, de gros gants et surtout une immobilité complète près du nid, il ne sera facile désormais de tout examiner, même à la loupe. Je ne m'en fit pas

faute, et voici ce que j'ai vu, du reste après bien d'autres :

Notre insecte est un mineur de première force. Lorsqu'arrivent les chaleurs du printemps, une des rares femelles de guêpe qui ont passé l'hiver en léthargie complète creuse le sol à une profondeur de 35 à 40 centimètres. Sans autre instrument que ses pattes et ses mandibules, elle déblaye une cavité d'un petit diamètre, emportant au loin, à mesure qu'elle les détache, les grains de terre et les graviers. La caverne a généralement la forme d'une sphère dont la régularité n'est détruite que par les grosses racines ou les pierres que l'ouvrière ne peut enlever. La guêpe, ménagère de son temps et de ses forces, ne s'amuse pas à lutter contre les gros obstacles ; de là les variantes dans la configuration du terrier, et par là même dans celle du guépier qui en suivra les contours, à quelques centimètres de distance.

Dès que l'espace est suffisant, la guêpe fixe à la voûte un pédoncule qui s'évase en capsule renversée de 1 à 2 centimètres de surface, et construit aussitôt, sur cette base, une dizaine de cellules hexagonales, juxtaposées sur un plan horizontal, mais légèrement arrondi en coupe peu profonde. Ce commencement de nid est protégé par une enveloppe s'élevant peu à peu au-dessus des cellules ; elle ne forme encore qu'une simple collerette. La mère pond aussitôt un œuf de couleur ambrée de 1 millimètre et demi de long sur un demi-millimètre de diamètre... Il faut se hâter d'avoir une famille, les premiers nés seront d'un trop grand secours.

Tous les jours, elle ajoute quelques berceaux de plus, placés en cercle autour de la cellule centrale, et allonge en même temps les murs de la maison.

Pour matériaux, nous l'avons dit, du papier de bois : vieux piquets, vieux châssis, contrevents qui ont essayé les outranges de l'air et du temps, voilà ce qu'elle préfère.

A l'aide de sa lèvre et de ses mandibules, elle détache les fibres ligneuses, les divise en charpie, les pétrit en une pâte qui conservera sa couleur primitive et en forme une boule qu'elle emporte entre ses jambes jusqu'à son nid.

Se plaçant à une extrémité de la bâtisse et marchant à reculons, afin d'avoir toujours le travail fait devant elle, elle étend avec ses mandibules et aplatit une parcelle de son mortier, puis la colle sur les bords du mur commencé ou à la base de l'édifice s'il s'agit d'élever une cellule de plus. Elle laisse ainsi à chaque pas une portion de sa boule, tout en retenant le reste entre ses pattes antérieures. Elle tourne ainsi tout autour de son chantier, et la demeure s'élève peu à peu.

Je devrais dire *s'abaisse*, car, contrairement à toutes les théories de nos architectes, les guêpes, comme les abeilles, bâtissent du haut en bas. Les fondations de l'édifice occupent la partie la plus élevée du nid, et c'est en descendant que la construction s'achève. L'ouverture des alvéoles est toujours en bas.

Le mortier, dans son application récente, est encore grossièrement placé : il est trop épais et mal uni, mais il est mou encore, il sera facile de tout arranger.

L'ouvrière reprend son œuvre. Elle met l'épaisseur de la nouvelle bande entre ses dents, s'en retourne à reculons, frappant à coups répétés, entre ses mandibules, son assise de pâte. La matière, sous une pression continue, s'amincit et s'allonge peu à peu. L'ouvrage est repris cinq à six fois, puis il est terminé par la lèvre qui sert de spatule et de polissoir.

Le temps d'aller à la recherche d'une nouvelle charge de mortier, la pâte sera sèche et transformée en papier.

Les premiers œufs pondus sont toujours des œufs d'ouvrières. Au bout de huit jours, chacun donne naissance à une petite larve sans pieds, blanche et grassouillette, que la mère nourrit à la becquée, comme font les oiseaux...

Pour débarrasser un ami de son voisinage dangereux, je détruisis un jour un nid de la plus grosse guêpe de France : le frelon, *Vespa crabro*.

J'avais emporté un des gâteaux remplis de larves, et m'amusai pendant quelques jours à donner à tout se petit monde des gouttelettes de miel au bout d'une aiguille de bois. (Henri Fabre m'en avait donné l'exemple.)

Dès que j'ouvrais la boîte en carton où j'avais enfermé ma petite famille, j'avais le curieux spectacle de toutes ces petites têtes sortant des alvéoles et réclamant leur pitance par des bâillements répétés. Les monstres furent ingrats ; un d'entre eux réussit à se métamorphoser et me paya de mes soins de père nourricier, par un furieux coup d'aiguillon. "Chassez le naturel, il revient au galop."

Au bout de quelques jours, la larve de guêpe cesse de manger, elle tapisse sa cellule d'une très fine couche de soie, en ferme l'ouverture par une calotte assez épaisse et se transforme en nymphe. Bientôt l'insecte ronge l'opercule et reprend sa liberté.

La guêpe, échappée de sa cellule, ne diffère de ses compagnes que par ses couleurs plus pâles. L'or et le velours de soie dont sa robe est tissée n'ont pas encore leur vif éclat. Mais quelques heures suffisent pour mettre tout à point, et, après un bon repas que lui servent avec empressement les nourrices, la nouvelle éclosion est assez robuste pour affronter le grand air. Elle se met aussitôt au travail ; la mère compte un aide de plus.

Dès qu'un certain nombre d'ouvrières sont nées, on agrandit la demeure. Pour cela, il faut creuser tout d'abord la caverne. Ce n'est pas un petit travail, puisqu'il faut enlever grain par grain une masse de terre dont le cube mesure parfois un demi-mètre de côté.

Cependant, sur la porte extérieure, à part quelques rares matériaux qu'on n'a pu traîner au dehors qu'à grand peine, on n'aperçoit aucun déblai.

Le bloc aux dents, chaque ouvrière est allée, d'un coup d'aile, porter au loin sa charge. On dirait que l'insecte craint d'encombrer les abords du chantier et de déceler ainsi sa présence.

Mais, pendant que les mineurs travaillent au souterrain, on construit un second étage d'alvéoles, suspendu au premier par de nombreuses colonnes un peu évasées aux extrémités. Puis on en bâtit un troisième. L'enveloppe s'allonge elle aussi, tout en prenant une épaisseur plus grande.

L'élevage des ouvrières progresse à vue d'œil, la ponte devient plus rapide et bientôt, dans de plus vastes cellules, on élève des mâles et des femelles. Ces dernières pondront à leur tour, et la population augmentera avec une rapidité tellement invraisemblable qu'à la fin de septembre, de 10 à 15,000 cellules, sera sortie une république de plus de 30,000 individus.

Le nid a toute sa grosseur. Magnifique travail de 15 à 20 centimètres de rayon, il est libre d'adhérence de partout, sauf au sommet, où le pédoncule de la fondation et quelques racines, plongeant dans l'épaisseur de l'enveloppe, lui servent de solides attaches. Sa forme est ronde toutes les fois que les aspérités du terrain ne s'y opposent pas.

Toujours un espace de quelques centimètres reste libre entre le palais de papier et les parois de la caverne. C'est le boulevard où circulent à l'aise les ouvrières, consolidant sans cesse l'édifice.

A la base et sur les côtés, deux ou trois trous, le plus souvent un seul. Ce sont les portes de la demeure qui communiquent sur la terre par un long couloir.

Avant de visiter l'intérieur, jetons un regard sur l'enveloppe.

Disposé en feuillet simple et continue, le papier serait une bien pauvre muraille contre les variations de la température. Les guêpes, pour fortifier l'écorce en l'agrandissant, se sont bien gardées d'ajouter simplement une couche nouvelle de pâte sur la première. Elles savent conserver la chaleur au moyen de matelas d'air.

Nous avons nos briques creuses ; elles, de leur pâte de papier, manufacturent de larges écailles qu'elles superposent en nombreuses assises. Le tour forme un molleton épais, riche en air

immobile. Sous cet abri, si les nuits sont froides, on ne s'en apercevra pas.

L'intérieur du nid est occupé par les gâteaux de cellules, tous disposés horizontalement et reliés l'un à l'autre par de solides supports. Le nombre de ces gâteaux est variable ; huit ou dix et quelquefois davantage. Les cellules ont géométriquement les mêmes dimensions, sauf celles des femelles et de mâles un peu plus larges et surtout plus profondes.

Pour les besoins du service, les étages sont reliés simplement aux parois de l'enveloppe par quelques solides attaches. Par là passent, sans cesse, les nourrices occupées de l'éducation des larves...

Pourquoi faut-il que tout ce travail ait si peu de durée. La mauvaise saison venue, le guêpier se dépeuple. En hiver, plus de fruits sucrés, plus de mouches et pas de provisions de réserve.

Sentant qu'elles ne pourront plus les nourrir, les ouvrières, aux premières fraîcheurs, massacrent les bébés sans pitié, les nymphes sont extraites de leurs alvéoles et jetées aux géonies. Les neutres et les mâles, désormais inutiles, disparaissent peu à peu.

Les femelles abandonnent elles-mêmes le nid. Presque toutes périssent. A peine en reste-t-il quelqu'une qui, cachée dans un trou de mur, sous une tuile ou une vieille planche, traverse à grand'peine les rigueurs de l'hiver, complètement engourdie et sans prendre de nourriture.

C'est bien le manque de nourriture qui détermine la débâcle. Au bois d'octobre, j'avais transporté mon nid de guêpes germaniques dans ma chambre bien exposée au Midi.

Ce nid, placé sur une table et recouvert d'une très grande cloche à melons, m'a permis de voir se continuer pendant près de trois mois l'éducation des jeunes.

Chaque matin, de très bonne heure, je plaçais, sous la cloche, des fruits coupés en deux et bien mûrs, avec une soucoupe garnie de confitures.

Dès qu'un rayon de soleil, traversant le verre, élevait la température à 10 degrés, je voyais mâles et femelles monter sur l'enveloppe du nid et s'étendre au soleil comme des lézards. Puis, une fois réchauffés et la toilette faite, c'étaient de véritables jeux. Les hyménoptères se poursuivaient, se roulaient, se lutinaient, comme une nichée de jeunes chats...

Les femelles qui résistent à l'hiver sont celles qui sont nées en septembre ou octobre et n'ont pas encore pondu.

Mais, nous l'avons déjà dit, elles ne restent pas au guêpier. Le magnifique édifice, qui avait coûté tant de peine, s'effritera bientôt en loques lamentables, comme un palais abandonné.

Après la saison froide il n'en restera plus que quelques débris...

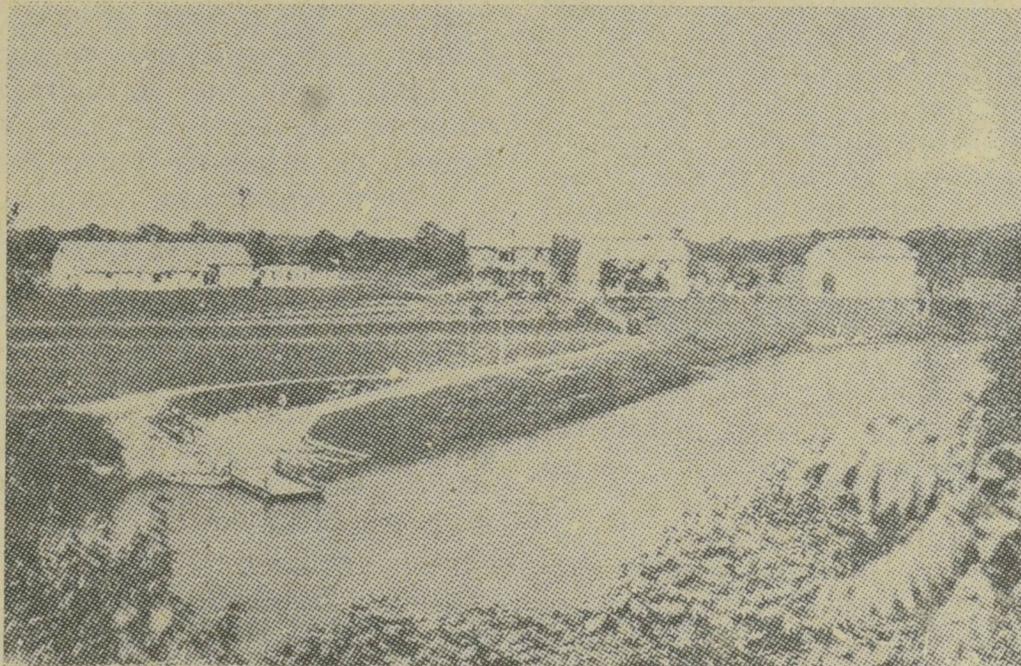
Dieu fait bien ce qu'il fait. Il donne aux sociétés des abeilles le moyen de vivre de longues années. Insectes vraiment utiles, elles font une provision de nectar plus abondant qu'il n'est nécessaire. Le roi de la création en profitera souvent.

La guêpe n'est que pillarde ; il suffit, pour répondre à l'harmonie voulue par le Créateur, qu'un certain nombre reparaisse chaque année, voilà l'explication de la débâcle.

Si les guêpes avaient une existence aussi longue que les habituées de nos ruches, si chaque femelle née dans l'année pouvait, l'année suivante, fonder une colonie nouvelle, leur multiplication serait bientôt si grande que l'univers entier ne suffirait pas à les contenir.

LABONNEFON.

(*Croquis entomologiques*).



VUE D'UNE PARTIE DE LA FERME DE M. HENRI MAJEAU, de Joliette, le dernier lauréat de la médaille d'or du Mérite agricole.

# Otilie

## I

### LE VASSAL



ON Père, hâtez-vous ! Un moment de retard, c'est la mort et la mort sans confession !”

Ainsi parlait au portier de l'abbaye des Dunes un vieillard pauvrement vêtu et qui semblait avoir fait une longue course en bravant la nuit et la tempête.

Le portier s'inclina et rentra dans l'intérieur du monastère. Au bout d'un demi-quart d'heure d'attente, le vieillard vit poindre une petite lumière au fond du cloître, qui, placé près de la porte d'entrée, environnait de ses arcades surbaissées une cour gazonnée où l'on entendait tomber l'eau du ciel. La lumière approcha, et l'on put voir un religieux, vêtu de la coule noire de Saint-Benoît, qui marchait la tête nue et dans un profond recueillement. Il vint vers le vieillard et lui dit à voix basse :

“ Conduisez-moi, je vous suis.

— Mais, Révérend Père, n'allez-vous pas au moins vous couvrir la tête ?... Entendez comme la pluie tombe ! C'est le coup de vent du jour des Morts...”

Le prêtre fit un geste négatif, et, entr'ouvrant son froc, il laissa voir une custode de velours rouge qu'il portait respectueusement sur la poitrine et qui renfermait les saintes huiles et l'hostie consacrée. A cette vue, le vieux Flamand se découvrit à son tour, et honora la présence de son Dieu par une profonde génuflexion.

“ Partons !” dit le religieux.

Le vieillard, que nous nommerons Guido, prit une grande lanterne de corne, et, marchant devant son compagnon, il tâcha d'éclairer la route. La nuit était affreuse. La mer du Nord, poussée par un vent impétueux, soulevait ses vagues énormes, qui déferlaient sur la grève avec des plaintes sinistres et de sourds gémissements, et, quoique le chemin des Dunes que suivaient les voyageurs fût élevé au-dessus du niveau de la mer, ils voyaient souvent les flots venir se briser à leurs pieds, comme des monstres dont la gueule béante vomissait des nappes de blanche écume. Une teinte uniforme et sombre couvrait l'horizon ; la pluie tombait, pressée, incessante, et le vent mêlait ses cris stridents à ce bruit monotone. La robe du religieux, la peau de chèvre qui couvrait les épaules du pauvre Guido, ruisselaient d'eau, mais ni l'un ni l'autre ne ralentissaient le pas. Le prêtre priait à voix basse, et suppliait le Maître des orages, qu'il portait caché sur son cœur, de lui frayer la route jusqu'au lit du mourant qui l'attendait. Enfin, Guido s'écria :

“ Voilà Frunes ! Je vois les lumières des maisons. Descendons par ce sentier ; dans cinq minutes nous serons à la maison de Gilbert. Notre-Dame-des-Dunes fasse qu'il soit encore temps !”

Ils se hâtèrent, et, franchissant les rues de la ville plongée dans le sommeil, ils arrivèrent auprès d'une misérable cabane, bâtie dans un quartier isolé. Une pâle lumière brillait à l'étroite fenêtre. Guido frappa ; une vieille femme ouvrit la porte et s'écria :

“ Ah ! Révérend Père, c'est Dieu qui vous amène !... Gilbert vous attend pour mourir.”

Le religieux, bénissant Dieu, franchit le seuil et se trouva dans une chaumière où tout portait les traces d'une extrême misère et d'un long abandon.

Les meubles étaient rares et grossiers ; mais au-dessus de la cheminée on voyait attachés un haubert et un morion, une épée à deux mains et une dague, soigneusement entretenus. Le possesseur de ces armes gisait dans un coin de la chambre, sur quelques planches couvertes de paille. C'était un homme jeune encore, qui semblait d'une constitution mâle et robuste ; mais, malgré sa force et sa jeunesse, la main de la mort l'avait frappé. Assis sur son séant, il jetait devant lui de sombres regards, et ses mains s'égarèrent convulsivement sur le vieux manteau qui couvrait sa couche. Le religieux s'avança ; mais soudain le mourant se dressa, regarda le moine de ses yeux hagards et s'écria :

“ Elle ! encore elle !... Oh ! sauvez-moi !”

Et il cacha son front dans ses mains, comme, pour se dérober à la vue d'un objet terrible. Le Père Eusèbe fit un signe à la vieille femme et à Guido le charitable voisin qui l'avait amené ; ils se retirèrent. Alors, s'approchant du lit, le moine prit la main de Gilbert et lui dit :

“ Que craignez-vous, mon frère ? C'est un ami que Dieu vous envoie, ou plutôt votre Dieu vient lui-même vers vous pour vous soutenir dans vos derniers combats. Prenez courage, et, avec la grâce de l'Esprit-Saint, tâchez de m'ouvrir votre conscience.”

Gilbert retira sa main ; la connaissance parut lui revenir, et, regardant le religieux avec l'expression d'une fermeté sombre, il répondit :

“ Prêtre, je n'ai rien à te dire !

— Mais, mon frère, mon cher frère, vos instants sont comptés... Avant que de paraître devant le souverain Juge, déposez le fardeau de vos fautes et recevez dans votre âme le sang de Jésus-Christ ! Je vous supplie de ne pas me repousser !”

Gilbert repartit avec une violence concentrée :

“ Je ne parlerai pas ! Je l'ai juré... mes lèvres sont scellées... Esprit d'enfer, je n'ai rien à

vous dire... Vous me connaissez ; faut-il que je vous avoue le crime auquel vous m'avez poussé ? Des juges ! des tortures ! Je ne parlerai pas... je connais mon devoir de vassal... je ne parlerai pas...

— Mon ami, s'écria le Père Eusèbe épouvanté, votre maître lui-même vous ordonnerait de parler.

— Mon maître !... Ah ! ah ! dit Gilbert avec un rire farouche, le noble Berthold ? Non, non, il sait bien que son écuyer mourra et se taira... Mais qui es-tu ? s'écria-t-il avec terreur et en regardant le moine penché sur lui... Est-ce toi ?... Oh ! ne m'approche pas ! Ne me montre pas ta robe mouillée par l'eau de la fontaine... Qui parle de la fontaine ?... Jette-t-on une femme noble dans une mare pour la noyer ?... Ah ! ah ! je vous défie maintenant !

Mais aussitôt, étendant ses bras avec un geste d'effroi, il reprit à voix basse :

“ Ne m'approche pas ! Va vers ton époux !... Est-ce moi qui ai commandé le meurtre ? Est-ce moi qui ai soldé l'assassin ! Est-ce moi qui en voulais à ta vie ? Va vers le noble Berthold, va, Godelive... moi je n'ai fait que lui obéir...”

Le Père Eusèbe essaya d'interrompre ce délire, et, montrant le crucifix au malheureux vassal, il lui dit :

“ Au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour vous, confessez-vous et détestez vos crimes, et recevez-en l'absolution ! Mon frère, Dieu vous laisse un moment...”

— Je ne parlerai pas... je ne trahirai pas mon maître... Éloigne-toi, Godelive, le froid de tes vêtements me glace !... Pourquoi me regarder avec des yeux suppliants ?... Il n'y a rien de commun entre nous... Toi au ciel... et moi...”

Il n'acheva pas ; il plongea son front sous la couverture de son lit. Le prêtre le découvrit, mais ses lèvres n'avaient plus de souffle, la poitrine n'avait plus de battement ; tout était fini... Le père Eusèbe se prosterna et, le front collé contre terre, il pria jusqu'au matin.

## II

### LA MARE-AUX-SAULES

Parmi tous les seigneurs de la Flandre, nul ne semblait plus favorisé des dons de la fortune que le noble Berthold. Son lignage était antique et sans souillure, ses richesses considérables, sa renommée sans tache, car il possédait les vertus de son époque, la bravoure et la libéralité. Il avait eu pour épouse la belle et pure Godelive, fille du comte de Boulogne ; mais elle avait péri à la fleur de ses ans, d'une manière mystérieuse et qui, plus d'une fois, durant les soirs d'hiver, faisait l'objet des timides conversations des serfs et des valets ;

une seconde femme lui avait donné une fille nommée Ottilie. Cette enfant, belle et charmante, était cependant, depuis son premier jour, un objet d'affliction pour ses parents : elle était frappé de cécité.

Depuis ces deux événements, depuis la mort de Godelive et la naissance d'Ottilie, le sourire avait fui les lèvres de Berthold, et la sérénité semblait bannie de son âme. Dans les banquets, sa coupe demeurait toujours pleine ; il opposait à la gaieté, aux chants, aux rires de ses compagnons, un front de marbre, une bouche toujours morose et des regards toujours tristes et rêveurs. A la guerre, tantôt il se laissait entraîner par une fureur indomptée, tantôt il semblait qu'une terreur secrète glaçât son courage. Il aimait tendrement sa fille, et parfois il l'éloignait de lui, comme si la vue de cette innocente et de ce malheur eût évoqué à ses yeux des souvenirs funestes ; enfin nulle part le repos n'existait pour son âme, ni au pied des autels, qu'il cherchait et fuyait tour à tour, ni sur sa couche, confidente de ses rêves inquiets et de ses veilles sinistres, ni au conseil, ni au combat ; et le plus misérable de ses vassaux, le voyant passer, pâle et sombre, silencieux comme un fantôme au milieu des vivants, pouvait se dire :

“ Béni soit le Dieu de Job et de Lazare ! Je suis plus heureux que cet homme-là !”

Or, par une belle journée d'automne, Ottilie, alors âgée de douze ans, se trouvait dans une salle du château de Ghistelle, qu'elle habitait avec ses parents. Elle était entourée de plusieurs jeunes filles, compagnes de son âge, que l'on rassemblait autour d'elle pour égayer la triste nuit de son infirmité ! Ottilie était plongée dans un grand fauteuil, auprès d'une haute fenêtre par où arrivaient les rayons pâles et voilés du soleil. Elle était inactive et triste ; autour d'elle, ses amies abrégeaient les heures par leurs industrieux travaux. Les unes filaient la laine et le lin ; une autre brodait une robe destinée à parer, à la Noël prochaine, la statue de Notre-Dame ; deux autres parcouraient un précieux manuscrit, semé de lettres ornées, brillantes et colorées comme les fleurs du mois de mai. Toutes étaient gaies et animées ; sur Ottilie seule pesaient le faix et l'ennui du temps.

Une de ces jeunes filles s'aperçut de son accablement. C'était la plus pauvre et la plus humble d'entre elles. S'approchant d'Ottilie, elle lui dit avec douceur :

“ Damoiselle, vous semblez avoir souci ? Que pouvons-nous faire céans pour vous distraire ?

— Hélas ! ma mie, je n'en sais rien !

— Voulez-vous que je vous conte l'histoire du saint moine Winox, qui se rendit ermite au bord de la mer ?

— Je la connais.

— Vous plaît-il d'entendre le beau fabliau de messire Lydéric, qui fonda la châtellenie de Lille ?

— Non pas... tout me déplaît... Ah ! Ludwine, si le bon Dieu voulait me permettre de voir, je ne m'ennuierais jamais.

— Eh bien ! dit Ludwine avec une inspiration soudaine, il faut venir le demander à madame Marie, Mère de Dieu, et notre chère Dame... Son image est là-bas, dans le creux d'un chêne : j'y vais prier souvent. Venez, venez, damoiselle !

— Je le veux bien ! s'écria Otilie soudain ranimée ; je n'ai pas de permission à demander ; ma mère est à Bruges et mon père à la chasse. Venez, Ludwine !

Les deux jeunes filles mirent leurs capes et franchirent les cours, les fortifications et le pont-levis. Le pays était en paix, la baronnie habitée par des vassaux fidèles ; on les laissa donc aller librement. Elles traversèrent les champs dépouillés de leurs ondoyantes moissons, les prairies, sur lesquelles planait une vapeur blanche et diaphane, que le soleil aspirait sans pouvoir la dissiper, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la forêt de Ghistelle. Les chênes séculaires, qui peut-être avaient vu passer les armées romaines, s'élevaient comme des monarques au-dessus des sapins, frêles et tristes, et des genêts, des bruyères, des myrtilles, que le sol de cette partie de la Flandre produit en abondance. Tout était silencieux. Les premières rigueurs de l'automne étouffaient le gazouillement des oiseaux ; ils ne chantaient plus, mais ils voletaient d'un air empressé sous le feuillage jauni, et becquetaient les fruits rouges du sorbier, les mûres des ronces et les baies de génévrier.

Les jeunes filles s'avancèrent sous une avenue ombreuse, mais Ludwine cherchait en vain le grand chêne qui renfermait dans ses flancs moussus la sainte image qu'elle aimait à invoquer. Otilie avait répété plusieurs fois :

“ Sommes-nous bientôt à la petite chapelle ?

— Damoiselle, dit enfin Ludwine, je crois que je me suis trompée. Il faudra revenir sur nos pas... La bonne Notre-Dame est là-bas à droite.

— Oh ! ma mie, je suis bien lasse ; je voudrais me reposer quelque peu.

— Eh bien ! damoiselle, je vais vous conduire sous ce grand saule, là-bas... Il laisse traîner ses branches jusque dans l'eau de la fontaine, une belle fontaine où les nuages se mirent... Vous vous assiez sur le gazon, et j'irai vous chercher des mûres et des noisettes... Venez !

La jeune aveugle suivit sa conductrice ; celle-ci l'installa sur le gazon, ras et touffu comme du velours, arrangea autour d'elle les plis de sa cape ; puis, vive, for te, alerte, elle

se mit à courir pour dépouiller les buissons de leurs fruits sauvages. Otilie demeura seule.

Elle était accablée de fatigue et de soif, et il semblait que les feux du soleil couchant vinsent se refléter sur ses joues. Appuyée contre le tronc du saule, elle écoutait le murmure de la fontaine... Tout à coup, l'idée lui vint de plonger ses mains dans cette eau pure et d'en rafraîchir son front et ses lèvres. Elle s'approcha avec dextérité et prudence, sans intérieur que le Ciel a donné aux aveugles ; elle s'agenouilla au bord du ruisseau, dont l'harmonieux murmure enchantait son oreille ; elle avança sa main... qui rencontra d'abord les racines traînantes et chevelues des germandrées, et se mouilla enfin au contact glacial de l'eau...

Otilie humecta aussitôt son front et ses joues ; mais à peine les gouttes limpides eurent-elles touché ses paupières qu'elle poussa un cri qui frappa les profondeurs de la forêt. Ludwine accourut aussitôt ; elle trouva sa compagne à genoux au bord de la fontaine, les mains jointes et les yeux levés au ciel, dans une attitude d'extase et de contemplation.

“ Damoiselle, qu'avez-vous ? s'écria Ludwine effrayée.

— Ludwine, je vois ! Je ne suis plus aveugle !... Le jour s'est fait ! Je te vois ! Tu es là !... Voilà la fontaine ! Voilà des arbres ! Voilà le ciel... le beau ciel... O mon Dieu, c'est donc bien vrai !

Ludwine, muette d'étonnement, s'approcha, prit les mains d'Otilie et la contempla avec admiration. Ses yeux étaient ouverts... Ils avaient des regards et des étincelles, ils souriaient à travers les larmes, et toute son âme se reflétait dans leurs transparents miroirs.

“ Oh ! damoiselle, c'est un miracle ! dit Ludwine d'une voix basse et profondément émue. Prions Dieu ! ”

Elles se mirent à genoux et levèrent les mains au ciel ; mais elles ne purent prier ; leur bonheur était trop grand.

Enfin Otilie baisa la terre et dit :

“ Toute ma vie, ô mon Dieu, je vous servirai.”

Puis, se relevant :

“ Viens, dit-elle, allons vers mon père ; il me dira comment il faut remercier Dieu. Allons ! ”

Elle jeta un dernier regard sur la fontaine aux eaux mystérieuses et bénies, et se remit en chemin. Sa fatigue était oubliée, son pas devenait de plus en plus rapide ; elle répétait sans cesse à Ludwine :

“ Oh ! que mon père et ma mère seront heureux ! ”

Et l'idée de ce bonheur si prochain activait sa marche légère.

Enfin, elles aperçurent le manoir de Ghistelle, dont les tours grises se confondaient avec les teintes d'un ciel nébuleux. Une de salles était fortement éclairée, et ses hautes fenêtres bril-

laient, ardentes, au milieu des ombres du soir.

“ Mon père est là, dit Otilie ; allons le trouver ! ”

## III

## LA SALLE DU BANQUET

Les joyeux chasseurs fêtaient bruyamment la Saint-Hubert, autour d'une table qui pliait sous le poids des coupes, des hanaps et des plats d'argent où fumait la venaison. Au haut bout de la table était assis le maître du château, Berthold de Ghistelle. Seul, il ne partageait pas la gaieté générale ; appuyé contre le dossier de sa chaise seigneuriale, les yeux baissés, il jouait avec le pommeau de son poignard et ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de guerre et de chasses qui s'échangeaient parmi les convives. Il tressaillit pourtant à une parole qui venait d'arriver jusqu'à lui ; un vieux chevalier racontait une prouesse de chasse :

“ Et mon épieu cloua la bête contre terre... C'était auprès de la Mare-aux-Saules.”

Berthold, à ce mot, pâlit comme s'il eût reçu un coup mortel.

“ Est-il vrai, messire, que Gilbert, votre bon écuyer, soit mort ? Par Notre-Dame, c'était un fier soldat ! ”

Berthold n'eut pas la peine de répondre ; la porte s'ouvrit ; les serviteurs reculèrent, étonnés, comme à la vue d'une apparition merveilleuse... C'était Otilie, belle comme un ange, animée d'une émotion sainte, traversant la salle d'un pas ferme et rapide. Elle vint tomber aux pieds de son père, qui s'était levé en la voyant, et s'écria :

“ Mon père, bénissez Dieu ! Il m'a rendu la vue... Regardez-moi et louez le Seigneur ! ”

A ces mots, tous s'étaient levés en tumulte ; Berthold, dans un transport de joie, avait saisi sa fille, et la pressait sur sa poitrine, l'éloignait pour la mieux voir, la contemplait, la dévorait des yeux et la couvrait de baisers et de larmes. Elle, suspendue à son cou, le regardait avec tendresse et répétait :

“ O mon père, je ne savais pas qu'il fût si malheureux d'être aveugle ! Mais parlez-moi. Etes-vous content ? Oh ! que ma mère n'est-elle ici ! ”

— Ah ! dit-il d'une voix étouffée, c'est le premier instant de bonheur depuis... Mais comment la miséricorde de Dieu s'est-elle manifestée ?

— J'étais allée dans la forêt pour y prier la Sainte Vierge, et, fatiguée, je m'étais assise auprès d'une fontaine... J'ai puisé de l'eau et j'en ai lavé mes yeux... Aussitôt ils se sont ouverts... J'ai béni Dieu, et je suis accourue.

— Oui, messire, c'était à la Mare-aux-Saules”, dit Ludwine, qui avait suivi son amie.

A ce mot, Berthold tomba à genoux, comme si la foudre l'eût frappé. Son front altier se

courba vers la terre, et il s'écria d'une voix profonde :

“ Oh ! Godelive, c'est donc ainsi que vous vous vengez ! ”

— Mon père, qu'avez-vous ? s'écria Otilie en voulant l'enlacer de ses bras.

— Éloigne-toi, pauvre enfant ! Le crime de ton père flétrirait ton innocence !...”

Otilie avait reculé épouvantée !... Tous se taisaient...

Berthold restait prosterné ; il releva enfin la tête et dit :

“ Qu'on ouvre les portes ! Que tout le monde entre, serfs et valets ! Qu'on aille chercher l'aumônier du château... Et vous, barons, chevaliers, mes hôtes et mes compagnons, demeurez ! Ce que j'ai à dire doit être public.”

Les portes étaient ouvertes ; déjà la salle était remplie des vassaux qui voulaient voir Otilie, l'aveugle que la main de Dieu venait de guérir. L'aumônier arriva à son tour. Quand Berthold le vit, il étendit la main... Un silence profond, terrible, régna aussitôt... Le châtelain était pâle, humilié ; il avait, par un mouvement involontaire, rejeté sa dague et son épée ; et, désarmé, à genoux, le front nu, il éleva la voix et dit :

“ Écoutez-moi tous ; vous, prêtre ; vous, compagnons de guerre et de plaisir ; vous mes soudoyers et mes vassaux ; et vous aussi, Otilie ! Le Ciel, par des signes visibles, m'ordonne de parler, j'obéis...”

“ Vous savez tous que j'eus pour première femme Godelive, fille d'Eustache de Boulogne... Elle était innocente et belle, et pourtant je ne l'aimais point... Sa pureté insultait à mes vices, sa sainteté condamnait mes crimes, et, sans qu'elle m'eût donné nul sujet de plainte, je la haïssais d'une haine mortelle. J'avais auprès de moi le complice des fautes de ma jeunesse, un homme qui possédait ma confiance... Un jour je laissai échapper une parole... Gilbert la comprit, et, le lendemain, Godelive, surprise dans une de ses promenades solitaires, seul plaisir que je lui eusse laissé, fut plongée dans la Mare-aux-Saules... Elle périt en priant pour moi, et son cadavre gardait encore le sourire de paix que rien n'avait pu effacer. Oh ! mais Dieu l'a vengée ! Godelive, morte, pâle, m'a suivi dans les fêtes et les banquets, dans les batailles et les tournois ; elle m'a suivi près d'une nouvelle épouse, près de l'enfant de mon cœur. Plus de paix ! plus de sommeil ! plus d'espérance ! Et maintenant Dieu la venge encore par des prodiges de miséricorde, puisque l'eau de la fontaine où Godelive à péri vient de rendre la vue à ma fille ; et moi, misérable, je confesse devant Dieu et devant les hommes la sainteté de Godelive et mon crime !... Sainte martyre de Jésus-Christ, pardonnez-moi ! ”

— O mon père ! s'écria Otilie, je prierai Godelive, et elle pardonnera.

— Berthold de Ghistelle dit le prêtre, Dieu pardonnera aussi ; il agrée le repentir et ne rejette pas le cœur contrit et humilié. Relevez-vous et bénissez le Seigneur !”

(*L'Ami des enfants*).

## Il y a deux siècles

**I**L y a deux siècles, existait au numéro 78 de la rue de la Barre, à Lille, une pieuse maison : “ La Sainte et Noble Famille de Lille ” qui, sans rivaliser avec Saint-Cyr, était conçue dans le même esprit et lui était même antérieure de quelques mois.

La première directrice ou régente fut “ Noble demoiselle Marie de Noyelles ” et, jusqu'à la Révolution, où la maison fut fermée par ordre des représentants du peuple Levasseur et Bentabole, il y passa 235 élèves “ jeunes orphelines, nobles de père et de mère, déchus de biens ”, dont plusieurs des familles de Noyelles, de Croix du Chambe et de La Forge (un de leurs petits-neveux devait être le défenseur de Saint-Quentin en 1870. )

On était aux derniers et plus sombres jours du grand règne ; le Roi Soleil, qui avait ébloui le monde avec un habit de douze millions, dans la prospérité, faisait fondre sa vaiselle d'or et d'argent à cette heure de détresse ; et noble, clergé, magistrature, couvents, bourgeois, artisans chacun suivait l'exemple royal en sacrifiant superflu et nécessaire.

La France était battue, envahie, affamée ; on avait vu l'ambassadeur de Louis XIV attendre dans l'antichambre du Grand Pensionnaire de Hollande, le duc de Bourgogne, pleurer en plein conseil sur les misères du peuple — Madame de Maintenon manger du pain bis — et l'on ne songeait pas à faire de la galette. . .

Pourtant, dans la pieuse maison de la rue de la Barre, on tirait les Rois “ par ordre ”.

Le prince Eugène était à Lille et, bien que réduite à un nombre restreint de pensionnaires (celles qui avaient encore des parents ayant cherché refuge moins précaire), Madame la Régente avait dû implorer pour son petit troupeau la piété du vainqueur.

Il s'était montré bon prince n'ayant pu oublier tout à fait qu'il était fils du comte de Soissons et petit-neveu de Mazarin. Il avait assuré la “ Sainte et Noble Famille de Lille ” de la protection impériale et avait même poussé la bienveillance jusqu'à y placer

quelques orphelines parentes d'officiers de son armée.

Madame la Régente se fût bien passée de cet honneur ! mais les prières d'un vainqueur sont des ordres et force qui fut de s'incliner.

Mais comment ces intruses allaient-elles être accueillies par la jeunesse, moins prudente et plus combative, et en particulier par les trois sœurs de La Forge dont l'esprit mordant était digne de celui des Mortemart.

Filles d'un pauvre chevalier de Saint-Louis qui n'avait laissé à son fils que sa croix et son épée, leur part était encore plus mince et elles n'avaient pour tous biens qu'un nom sans tache, un délicieux minois, un cœur très haut.

Ce fut à lui que fit appel Madame la Régente en leur représentant les calamités que la moindre épigramme ferait fondre sur la communauté, voire même sur la ville.

— La langue des femmes fait souvent plus de mal que les armes des hommes, que chacune y pense et fasse oraison quand elle craindra de succomber à la tentation.

Ces demoiselles l'écoutèrent avec componction et promirent de se comporter selon son commandement.

“ A quoi bon l'impertinence quand on a la politesse ? ”

Elles en accablaient les lourdes Allemandes incapables de deviner la raillerie cachée sous les formes les plus courtoises et les égards les plus exagérés, toujours précédés de cette formule :

— Selon les ordres de Madame la Régente. . . et souvent accompagnés de cette excuse :

— Je vous demande la permission de faire oraison. . . qui faisait la joie des fines mouches. . . et ne compromettait personne.

Madame la Régente essayait bien de faire les gros yeux, mais elle était trop bonne Française pour ne pas sourire. . . puis ces pauvres petites — sans nouvelles de leur frère, cornette au régiment de Flandres, depuis Oudenarde et Malplaquet — étaient bien excusables de donner quelques coups de bec affilé dans l'outré gonflée de vanité teutonne. . . d'autant que cette dernière y trouvait son compte ! et la jeune baronne de Hauhenstoff, elle-même dont la morgue et l'arrogance dépassaient toute imagination, déclarait du haut de ses quarante quartiers :

— Ces Françaises sont vraiment aimables et savent rendre à chacun ce qui lui est dû.

Et son frère renchérissait.

Propre neveu du gouverneur de la place, il était administrateur des biens de la Communauté et avait établi sa résidence dans le voisinage, ce qui lui était fort commode pour venir visiter sa sœur et offrir la collation à ces dames.

Ces infractions au règlement étaient loin d'être du goût de Madame la Régente, mais allez donc opposer "un chiffon de papier" au bon plaisir tudesque ! et elle devait se borner à prier les Saints Anges de protéger de leurs ailes ses blanches colombes et d'écarter l'esprit satanique des trois petites de La Forge qui, tout en lui faisant la révérence, se gaussaient du jeune Conrad, surnommé malicieusement : "Don Galaor".

Il faut dire, à leur décharge, que pour la sottise, la vanité, la suffisance, la vantardise il eût rendu des points à sa noble sœur elle même, et, devant pareil oison, il eût fallu plus d'une oraison pour résister à la tentation de lui arracher quelques plumes.

Un jour, il racontait avec force détails hyperboliques que des éclaireurs hollandais avaient enlevé un écuyer du roi sur le pont de Sèvres.

— Vous en étiez, monsieur de Hauhenstoffschen ? demanda Robertine d'un accent plein d'admiration.

— Non, mademoiselle, je le regrette. J'aurais volontiers été cueillir un des marmitons de Sa Majesté très-chrétienne dans les cuisines de Versailles où ils doivent bien s'ennuyer devant les fourneaux éteints et la huche vide !

Cette rodomontade obtint le plus vif succès auprès des jeunes Allemandes et fit monter une flamme aux joues des jeunes Françaises, mais loin d'en témoigner colère ni dépit, Robertine affecta de la prendre très au sérieux et ne laissa plus passer une occasion de la rappeler d'un petit air innocent :

— Eh bien, monsieur de Hauhenstoffschen quand nous ramènerez-vous votre marmiton ?

Il finissait par en être agacé et ne savait plus comment répondre à cette flatteuse mais gênante mise en demeure.

\*

\* \*

Un jour, parmi les prisonniers surpris aux avant-postes et amenés devant lui, il remarqua un garçon meunier qui ne semblait pas trop bête et se défendait comme un beau diable d'être un espion. S'il avait cherché à s'introduire dans la place c'est que le moulin de son patron étant brûlé, il espérait trouver un peu d'ouvrage chez un boulanger ou pâtissier. . .

— Tout ça n'est pas clair et tu mérites certainement d'être pendu ! interrompit brutalement Conrad ; mais je te laisse une chance de salut, et si tu te montres docile et pas trop maladroit.

— Que faut-il faire, mon bon seigneur ?

— M'obéir, tout simplement ; sinon la corde.

Le choix n'était pas douteux et, instruit de son rôle, le jeune paysan jura de s'en acquitter scrupuleusement.

— Oui, mesdames, j'ai été absent . . . pour votre service . . . je suis allé cueillir à Versailles le marmiton réclamé, . . . et le voici, porteur d'une galette pour la collation que Mme la Régente me permettra de vous offrir ?

Ce fut débité avec la grâce et l'accent d'un Richelieu . . . d'outre-Rhin, mais les jeunes Allemandes n'en éclatèrent pas moins en bruyants applaudissements tandis que des larmes de rage brillaient dans les yeux des Françaises . . .

Robertine jeta un regard indigné sur le marmiton, dissimulé sous sa manne . . . Profitant de l'inattention, il posa furtivement un doigt sur ses lèvres . . .

Stupéfaite, elle retint une exclamation, elle serra les mains de ses sœurs en murmurant :

— Attention !

Mais Mme la Régente avait fort mal pris cette galanterie teutonne et, de son plus grand air, se préparait à rembarquer vertement le jeune oison quand Robertine, voyant la foudre s'amasser sur son front sévère, lui glissa, suppliante :

— Une oraison, ma mère !

L'accent en disait plus encore que les paroles et Mlle de Noyelles, qui était très fine, comprit qu'il se passait quelque chose. Aussi, se renfermant dans un majestueux silence, accepta-t-elle sans protester la main que lui offrait le baron pour passer dans la salle où il avait fait tout disposer avec profusion des confitures, gâteaux, vins généreux, autour de la galette dorée, déposée avec précaution.

Débarrassé de son fardeau, le marmiton était l'objet de la curiosité générale et en particulier de celle des trois petites de La Forge, plus empressées autour de lui que ne le comportaient les bienséances . . .

— C'est admirable !

— Mais quelle imprudence ! Se jeter dans la gueule du loup !

— Vous risquiez votre vie !

M. de Hauhenstoffschen saluait ! . . . se renorgeait . . .

— Vous êtes trop bonnes, mesdemoiselles, ce garçon n'a fait aucune résistance . . .

— Je n'avais garde, monsieur !

— Le régiment de Flandres est-il à Versailles ? demanda Philippine.

— Non, mademoiselle, dans le voisinage.

— Allons, mon garçon, assez causé, dit le jeune Conrad, qui craignait de le voir se trahir. Tu peux aller te rafraîchir à la cuisine en attendant mes ordres.

Mme la Régente coupait les parts, sans oublier "la part de Dieu". La plus jeune, Françoise de La Forge, désignait les noms.

La fève traditionnelle échut à "Don Galaor" qui la glissa dans le gobelet de Robertine, au vif dépit de ses compatriotes.

— Vous savez qu'en France, ça donne droit à une " discrétion ", observa-t-elle en hésitant un peu.

— Ne suis-je pas à vos ordres ?

— Alors, accordez-moi la liberté de ce garçon dont la prise vous fait tant d'honneur !

— C'est beaucoup, mais je ne peux rien vous refuser.

— Merci... Ne pourrais-je le lui annoncer moi-même ?

Le marmiton rappelé arriva, s'essuyant la bouche, peu satisfait d'être dérangé...

— Remercie mademoiselle qui a obtenu ta grâce, dit la baron, en griffonnant quelques lignes sur un papier. Voici un sauf-conduit qui te permet de sortir de la ville, mais ne t'attarde pas à rôder autour ou il t'en cuirait.

L'autre se confondit en remerciements.

— Tenez, mon ami, c'est la part à Dieu, dit la Régente en lui tendant un morceau de galette.

— Et voilà pour l'arroser, ajouta Conrad en lui versant une rasade dans son hanap. Bois à la santé de la reine.

— A la santé de la reine... et du roi ! Que Dieu le conserve !

— Que Dieu le conserve, répétèrent presque religieusement les trois petites de La Forge...

Charmé de ce qu'il prenait pour un hommage direct, Hauhenstoffen sourit gracieusement aux jeunes sœurs et, généreux comme un voleur, il déclara avec emphase :

— Le roi te fait largesse. Garde mon hanap

d'argent et porte-le à notre frère de France... qui fait fondre son argenterie.

— Ainsi ferai-je, monseigneur, répondit le garçon meunier en s'inclinant, au milieu des rires des jeunes Allemandes.

\*

\*\*

Au soir de Denain, où la France s'était réveillée à l'appel vibrant de son vieux roi, le jeune Conrad se trouvait parmi les prisonniers amenés devant un jeune officier du régiment des Flandres :

— Eh bien ! monsieur de Hauhenstoffen vous ne cueillez plus de marmiton ?

Les gros yeux ronds s'écarquillèrent...

— Vous !... c'était vous !...

— Lieutenant de La Forge, pour vous servir... car je vous dois des renseignements utiles, une tranche de galette, une rasade... sans compter le plaisir d'avoir vu mes sœurs dont j'étais fort en peine.

— M'avoir berné ainsi !!!

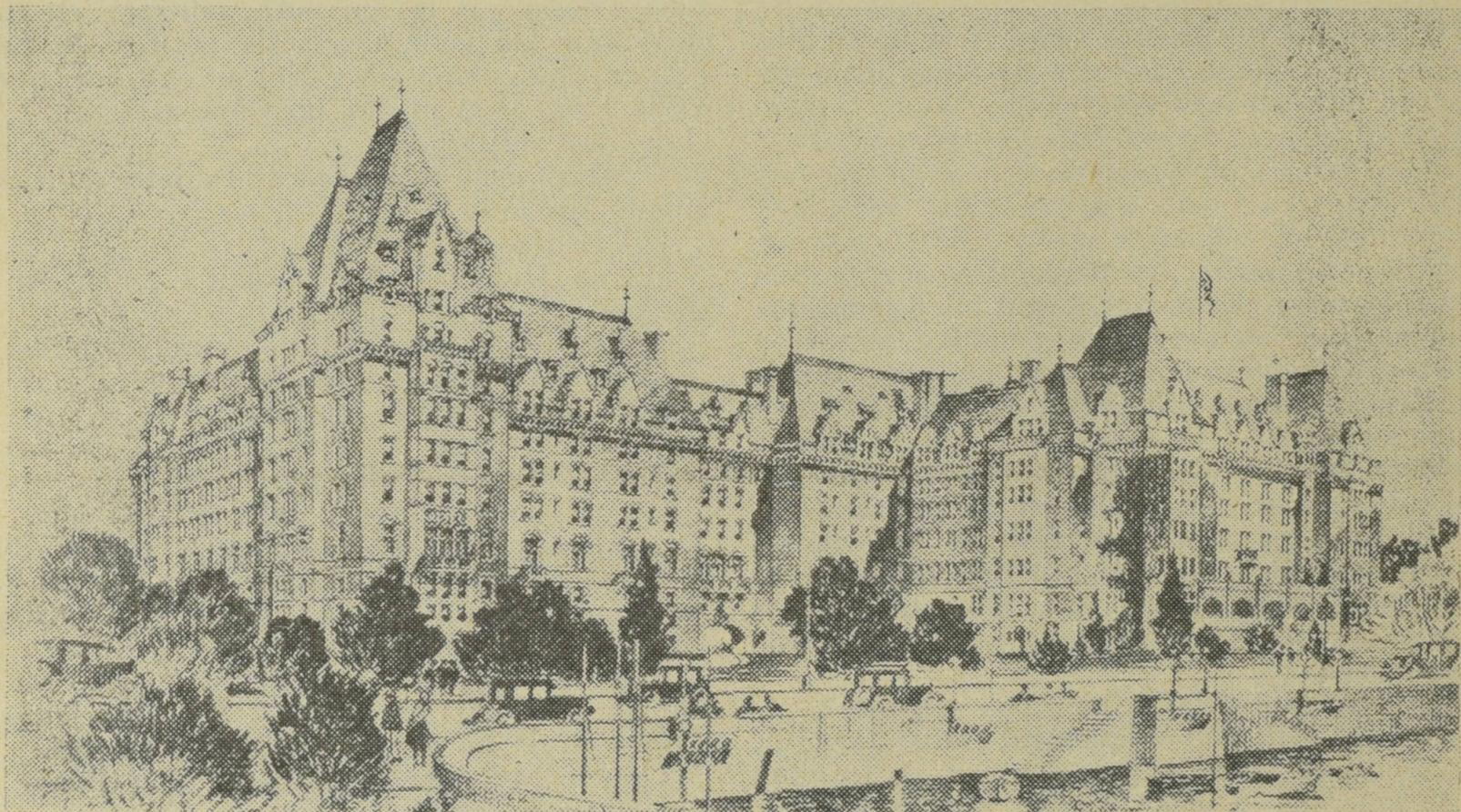
— Ruse de guerre, monsieur... et vous en donniez l'exemple...

Il étouffait de colère !

Ce fut bien pis quand le jeune officier ajouta en souriant :

— Vous savez, j'ai fait votre commission. Votre hanap a été fondu à la Monnaie comme vaisselle du roi... Merci, monsieur de Hauhenstoffen.

H.-A. DOURLIAC.



L'HÔTEL "EMPRESS" DE VICTORIA, C. B.

tel qu'il apparaîtra lorsque l'aile gauche que se propose de construire le Pacifique Canadien sera terminée.

## Les lectures



Une lettre pleine de verve que nous publions ci-dessous est extraite du dernier livre de Jacques Debout (M. l'abbé Roblot). : "Le Chanoine Broussillard à Ninive, les Sept péchés capitaux chez la femme. A Paris, aux Editions Spes, 17, rue Soufflot. Prix : 15 francs franco.

### LE CHANOINE BROUSSILLARD A EDITH

J'ai connu un maire de village auquel ses talents d'éleveur avaient valu, non comme on pouvait l'espérer le *Mérite Agricole*, mais bien les palmes académiques. Ce qui le perdit. Au début, il déclara modestement, sous l'empire d'une joie sanctifiante, que l'Académie l'honorait trop en lui conférant le titre d'officier, et que celui de simple membre aurait suffi à sa gloire. Mais bientôt, il en vint à négliger ses aumailles pour les électeurs. Et le plus calamiteux fut qu'il les abreuva, avec lui, d'alcool et de considérations humanitaires et scientifiques. Notre homme finit par tomber dans la manie oratoire, cet eczéma des imbéciles.

Il parlait à tout propos, mais jamais à propos. Son Credo philosophique, qu'il étayait de pataquès et rembourrait de cuirs, était — mais tu l'as deviné — que la République avait délivré le monde des ténèbres de l'ignorance et que l'École laïque lui avait appris à lire. (Plût au ciel !) La lecture était à ses yeux le plus grand bienfait après la découverte de l'Amérique et celle des pommes de terre. Et il n'hésitait pas à formuler ces axiomes devant un auditoire ahuri de Distribution de Prix. "Il vaut mieux lire de mauvais livres que de n'en pas lire du tout." C'était un idiot, penseras-tu Edith, mais un idiot qui a fait école.

N'est-il pas accepté et même décrété par je ne sais quels canons à gaz lacrymogène, que tout le monde peut tout lire ; et l'on surenchérit jusqu'à penser "doit tout lire". Pour les Catholiques, il y a bien l'Index, mais à notre époque d'automutilation, les Catholiques à la mode se sont amputés de l'Index. Les jeunes filles ne sont pas les dernières à s'accorder ce genre de licence qui ne ressemble à aucun examen, surtout de conscience. Une fois de plus elles oublient qu'elles sont des jeunes filles et qu'un cuirassier est tout de même plus cuirassé qu'elles.

Attention à la peinture ! nous disent les écrivains bienveillants. Elles n'y prennent garde et se tachent facilement d'un enduit pénétrant que la pierre ponce de la vie est impuissante à enlever tout à fait. Certaines couleurs saliront à jamais des âmes de fiancées,

d'épouses et de mamans. Tout au moins intercepteront-elle la pureté des visions, des contacts et des amours. Je veux bien être d'un optimisme aussi borgne que le Cyclope ; je ne puis tout de même admettre qu'une enfant, encoie Dieu merci naïve, ne perde pas au moins un peu de sa délicatesse dans la Compagnie des ruffians, des fêtards et demi-mondaines quand ce n'est pas celle des apaches et des filles. Compagnie intellectuelle plus dangereuse que si elle était réelle, car les aspects ignobles en sont estompés. N'est-ce pas du reste une absence préalable de délicatesse — voir d'honnêteté — que d'entrer ainsi en relations avec n'importe qui, surtout quand on est presque sûr que ce n'importe qui est n'importe quoi !

Une jeune fille chrétienne qui ouvre un livre sans s'être même posé la question de sa moralité, me paraît moins chrétienne qu'amorale. Sans doute, elle distingue encore le bien et le mal dans ses actes, plus dans ses pensées. Et quand elle sait d'avance qu'elle va vivre pendant 400 pages dans la société des boucs, comment ose-t-elle encore se réclamer des brebis ?

Tu pourras dire, une fois de plus, que le chanoine Broussillard est un esprit fermé — oui ! à certaines émanations !

Cependant, je n'avance ici que de très timides et de trop évidentes vérités. Un homme probe et propre peut-il penser autrement ?

Que sera-ce donc, si au lieu d'une jeune fille qui lit tout sans hésitation, il se trouve en présence d'une autre qui dépasse encore la témérité de mon éleveur. Pour elle, non seulement il vaut mieux lire de mauvais livres que rien, mais il vaut mieux lire les mauvais livres que les autres.

C'est en effet une telle lecture qui prouve :

1° Qu'on est déniaisé ;

2° Qu'on est au courant.

— Je ne veux pas passer pour une oie blanche déclare Mlle Eglantine en taquinant de son ombrelle le bout de sa sandale.

— Vous préférez être une oie qui n'est plus blanche. C'est très facile, il y a des mares.

Seulement vous restez une oie quand même, une oie truffée de lieux communs polissons, gavée d'une pâture fétide, souillée d'une boue qui n'a de nom dans aucune langue ; une oie, c'est-à-dire un volatile sans cervelle, qui marche en bande et de travers. Où est votre personnalité ? Où votre jugement ? Où votre sens critique ? Où vos principes ? Où votre droiture ?

Car enfin, c'est une hypocrisie et la plus diabolique que de rendre hommage indirect au vice tout en pratiquant la Vertu. On communiera et on sera pur physiquement, mais on mettra tout son art à le faire oublier en lisant la *Garçonne* et plus encore, *en se vantant de l'avoir lue*. C'est pire que le cynisme, car le cynisme c'est l'impudeur du vice, mais cela,

c'est l'impudeur de la vertu. Le triomphe de la Bête dont parle l'Apocalypse n'est pas loin et de la Bête dans tous les sens. Est-il rien de plus bête et de plus bestial que cette tarentule esclavagiste, de vouloir passer pour ce que l'on n'a pas le courage d'être, des dévergondées et des femmes de ruisseau.

Tu aurais un mépris doublé d'indignation pour celle qui cache son stupre derrière un paravent de piété. Et peut-être souriras-tu à celle qui dissimule sa propreté derrière un étalage immonde. Et pour quel bas motif? Pour se faire estimer par des gens qui la dégoûtent. Pour qu'ils puissent dire d'elle "qu'elle ne fait pas la renchérie" et pour pouvoir s'adresser elle-même ce certificat de moralité équivoque: "Décidément je ne suis plus du bois dont on fait les pensionnaires." Non! certes car c'était du bois blanc!

Est-ce plus sot que lâche, ou plus ignoble que stupide? Je demande qu'on soumette le cas, ainsi que le désirait Marchenoir, "à un tribunal de prostituées et d'homicides".

L'avocat des accusées invoquerait, je le sais, comme circonstance atténuante "la nécessité d'être au courant".

A bientôt ma chère Edith, et ne m'en veuille pas d'être encore tout droit malgré les hivers et de résister un peu rudement aux torticolis des consciences modernes.

Placide BROUSSILLARD.

**PROCUREZ-VOUS**

**LE PLUS BEAU**

des

## Almanachs canadiens

L'Almanach 1929 de l'Action Sociale Catholique est le plus beau paru jusqu'ici à cause de ses superbes héliogravures dont il est enrichi pour la première fois et de ses nombreux dessins comparables à ceux des meilleurs artistes.

Cette publication est de plus en plus appréciée. Son tirage a augmenté de 5,000 sur celui de l'an dernier. Procurez-vous-en quelques exemplaires et vous jugerez par vous-même de sa valeur littéraire et artistique.

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;  
\$4.80 la douzaine, port en plus.

**LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,**

105, rue Ste-Anne

Québec.



LA PÊCHE AU HARENG A BLACK HARBOUR, N. B.

## Un savant fils de ses oeuvres

**U**N jeune garçon de quatorze à quinze ans, d'une figure vive et intelligente, assis devant une table, dans un atelier de reliure, lisait attentivement des feuillets étalés devant lui.

Deux fois le maître relieur l'appela sans qu'il répondît ; il n'avait pas entendu. Une rude secousse imprimée à son bras le tira de sa rêverie ; il leva la tête.

— Fainéant, te voilà encore le nez dans l'imprimé ! Notre métier, à nous, n'est pas de lire, mais d'habiller les livres proprement pour ceux qui lisent !

Le jeune garçon soupira.

— Vous savez bien, patron, que l'ouvrage ne languit pas ; j'étais levé et au travail à quatre heures ce matin, et si j'aime mieux passer ma récréation de midi à lire qu'à flâner dans la rue, je ne fais de tort à personne.

— C'est bon, c'est bon ! Tu as toujours des raisons à donner ; mais je te dis, moi, qu'avec tes lectures tu t'emplis la tête d'idées creuses.

— Oh ! pour cela, non ! J'apprends, au contraire, une foule de choses. Tenez, dans ces *Conversations sur la chimie* de Mme Marcett, les explications sont si claires qu'on s'instruit en s'amusant ; cela m'a donné envie d'en savoir plus long. J'ai lu dans l'*Encyclopédie britannique* l'article sur l'électricité, et je l'ai compris... C'est une bien belle découverte que celle-là, patron !

— Ta, ta, ta !... Vas-tu pas t'imaginer de devenir savant !

— Ah ! si je pouvais ! murmura tout bas l'apprenti.

Il était entré dans l'atelier du relieur à treize ans, en 1804. Il en avait vingt et un lorsqu'il obtint la faveur d'assister aux dernières conférences du célèbre sir Humphry Davy. Il prit des notes, les mit au net en sortant, et les adressa à l'illustre professeur, qu'il suppliait de l'aider à quitter son ingrat métier pour suivre l'étude des sciences qu'il aimait. Un homme influent se trouvait dans le laboratoire de Davy lorsqu'il reçut la lettre.

— Tenez, dit ce dernier à son ami, voyez ce que m'écrit un jeune homme nommé Faraday. Il a assisté à mes leçons, et me demande de lui procurer un emploi à l'Institution royale. Qu'en pensez-vous ? Que puis-je faire ?

— Faites-lui nettoyer vos cornues et laver vos fioles ; s'il est bon à quelque chose, il acceptera ; s'il refuse, c'est qu'il n'est bon à

rien, répondit le fondateur de l'Institution royale.

— Non, répliqua Davy, je le mettrai à meilleure épreuve."

Et il écrivit sur-le-champ à Faraday, l'engageant, à tant par semaine, comme aide de laboratoire.

Il ne tarda pas à reconnaître les merveilleuses facultés du jeune homme, auquel il confia bientôt les opérations scientifiques les plus délicates. L'aide suivait le maître à pas de géant. Ils firent ensemble le voyage de Rome, et, en 1818, Faraday prenait rang parmi les chimistes de premier ordre.

Laissant de côté ses nombreuses et savantes découvertes, nous ne nous arrêterons ici qu'aux traits qui font connaître l'homme.

Fils d'un serrurier, et apprenti relieur, Faraday sut faire respecter sa dignité par l'aristocratie la plus puissante et la plus orgueilleuse du monde. En 1835, le ministre de la réforme, sir Robert Peel, voulait lui offrir une pension, comme témoignage d'estime et d'honneur, sans aucun compromis qui pût engager l'indépendance du savant. L'homme d'État quitta le ministère avant d'avoir pu accomplir ses intentions. Son successeur, lord Melbourne, voulant y donner suite, désira voir Faraday. Il n'avait que de vagues notions sur l'homme et ses travaux, et dans la conversation il employa les mots de *jonglerie*, de *prestidigitateur*. Son visiteur salua, sortit et le soir même lui envoya sa carte, avec quelques lignes où il disait que, s'étant manifestement trompé sur l'intention du ministre d'honorer la science en sa personne, il refusait la pension offerte. L'Excellence ne vit d'abord dans ce refus qu'une plaisanterie, mais il fut bientôt obligé de le prendre au sérieux. Une excellente femme, amie du savant et du ministre, intervint ; mais elle trouva Faraday inébranlable. Après plusieurs vaines tentatives, elle le pria de déclarer nettement ce qu'il exigeait de lord Melbourne pour revenir sur sa décision.

— Je n'ai pas le droit, répliqua Faraday, d'exiger ce que très probablement Sa Seigneurie ne m'accorderait pas : une excuse par écrit des expressions, dont elle s'est servie en me parlant."

L'excuse écrite arriva, franche et loyale, au grand honneur du premier ministre et du philosophe.

A une autre époque de sa carrière, Faraday eut à choisir entre la richesse et la science. Après sa découverte de l'électricité magnétique, le haut commerce de l'Angleterre aurait payé sa coopération un prix exorbitant. Dès 1830, il avait fait, à la demande d'un riche ami, des analyses qui avaient augmenté son revenu de plus de vingt-cinq mille francs. Mais l'amour de la science pure l'emporta. Il poursuivit ses

expériences. Sa foi religieuse, qui était vive et profonde, grandissait avec ses lumières, et, comme son célèbre compatriote Newton, il voyait dans chaque nouvelle découverte une merveilleuse révélation de la grandeur de Dieu. Il dédaigna le million qu'il eût pu amasser par de fructueux travaux, se contenta d'une modeste aisance et mourut honoré, heureux de léguer sa gloire à son pays.

## Le chapeau de Torchu



QUAND François Beugulat, caissier dans une Compagnie parisienne d'assurances, posa le pied sur le quai de Bézignac, son premier soin fut de mettre sa valise à terre pour chercher son ticket égaré en une poche de son léger imperméable.

Tout en se livrant à cette opération assez compliquée, car lesdites poches étaient bourrées des objets les plus divers — journaux, sandwiches, gants, — il humait l'air chargé de fumée :

— A la bonne heure ! songeait-il. On respire mieux qu'à Paris, ici ! Je vais me reposer royalement, d'autant plus royalement que personne ne me connaît, que je n'aurai aucune visite à rendre ou à subir. Voilà comment je comprends les vacances, moi. Ceux qui viennent à la campagne pour mener la même existence qu'à Paris, ceux-là sont des sots.

Un cri se passa sur son front.

— Ah ça ! où donc ai-je bien pu fourrer mon ticket ?

Un homme d'équipe, qui le dévisageait depuis un moment, toucha du doigt le bord de sa casquette.

— On est poli dans ce pays, fit Beugulat en esquissant un semblant de salut.

Mais l'homme s'était rapproché, s'emparant de force de la valise.

— Je vais vous la porter, Monsieur le député !

— Quoi ? murmura Beugulat assez surpris de l'épithète et de l'empressement dont on le décorait et qu'on lui témoignait.

— Venez par ici, Monsieur le député.

— Mais je... vous vous trompez... je...

L'homme d'équipe sourit :

— Monsieur le député voyage sans doute incognito. Il ne veut pas qu'on le reconnaisse ?

Et il l'entraînait vers le bureau du chef de gare.

En l'apercevant, le fonctionnaire s'avança, la main tendue, le visage rayonnant.

— Quel bon vent, Monsieur le député ?

Encore ! François Beugulat se demandait quand allait cesser la plaisanterie.

— Votre dernier discours à la Chambre a été très goûté chez nous, vous savez ? Y a pas

d'erreur, vous connaissez joliment la question des vins, vous. Notre petite ville sera heureuse de vous accueillir et de vous féliciter. Vous êtes le bienfaiteur de la région, pas moins !

Beugulat jugea prudent de couper court.

— Mon cher ami, dit-il avec rondeur, acceptant le rôle qu'on voulait lui faire jouer malgré lui, voici la vérité. Je suis venu ici pour me reposer et je ne tiens pas, mais pas du tout, à ce qu'on apprenne mon arrivée.

— Je comprends, je comprends, sourit le chef de gare. La vie privée de nos représentants ne regarde personne et peut-être Monsieur le député veut-il...

— Justement ! affirma Beugulat qui, lui, n'y comprenait rien.

Les sous-entendus ont ceci d'excellent qu'ils autorisent toutes les interprétations. Le chef de gare estima que la plus grande discrétion s'imposait et qu'on lui tiendrait compte de sa délicatesse. Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Muet comme la tombe entendu Monsieur le député. Mais vous ne refuserez pas de me faire l'honneur de vider une bonne bouteille dans mon bureau ?

Député ou non, un voyageur a toujours soif après un long trajet. Beugulat accepta.

— A la bonne heure, je vous retrouve, dit le fonctionnaire en trinquant. A votre santé, Monsieur le député. A la santé de la région qui a en vous le plus éloquent des défenseurs !

Beugulat bredouilla de vagues remerciements. Puis il questionna :

— Quel est le meilleur hôtel de la ville ?

— Monsieur le député, ils sont tous bons. Mais si j'osais...

— Osez, mon cher ami.

— Je vous offrirais l'hospitalité chez mon gendre. Il y a une belle chambre disponible. Vous y seriez comme chez vous.

— Mon ami...

— Je vous en prie, Monsieur le député. Vous nous feriez tant de plaisir !

Géné, désireux surtout d'échapper à une sollicitude si imprévue, le caissier déclina la proposition. Mais l'autre déploya tant d'ardeur qu'il finit par se laisser convaincre.

— Ah ! je savais bien, Monsieur le député. Quelle gloire pour nous ! Quel honneur ! Quelle joie !

Beugulat réfléchit.

— Donc, c'est convenu. Une seule condition, pourtant.

— Elle est approuvée d'avance.

— Qu'on ne sache pas dans la ville que je suis descendu ici.

— Entendu, Monsieur le député !

\*

\*\*

Dans sa chambre, le lendemain, Beugulat monologuait.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire abracadabrante? On me prend pour un député? Bon. Mais lequel? je suis député de quoi? Voyons, je ne rêve pas?... Cet exquis chef de gare m'a l'air de posséder toute sa raison... Enfin, je ne vais pas m'éterniser ici. Cet après-midi, je reprendrai le train pour une autre ville où on me laissera la paix.

Il descendit à la salle à manger, où dans un bol fumait du café chaud à côté d'une assiette pleine de croissants.

— Les braves gens! soupira-t-il, ému.

Et, sur la table, il vit un journal. Machinalement, il le déplia.

— Il est vieux de trois mois. Pourquoi me l'a-t-on apporté?

Il allait le mettre de côté, quand il aperçut une photographie, en bonne place, sous ces mots imprimés en gros caractères :

“Discours de M. Torchut à la Chambre.”

O prodige! Ce M. Torchut, dont il n'avait jamais entendu parler, lui ressemblait comme un frère.

— C'est étrange! avoua-t-il.

Même regard, même moustache à la moustiquaire, même chevelure broussailleuse.

— J'y suis! On m'a pris pour Torchut... Ah! elle est bonne, celle-là, par exemple!

Puis, se ressaisissant :

— Le mieux est de filer tout de suite. Usurpation d'identité et de fonctions, bigre! voilà qui tournerait mal pour moi.

Il tira de son portefeuille une feuille de papier, dévissa son stylo et rédigea des adieux aussi enthousiastes que prudents à l'adresse de son hôte. Il ne signa pas et partit.

Voulant à tout prix ne point revoir le chef de gare, il traversa la ville, non sans être salué, de-ci, de-là, à grands coups de chapeau. Tout à coup, il arriva sur le pont Sainte-Marie, à cheval sur la Dordogne. Une idée amusante lui passa dans l'esprit.

— Je ne suis pas pressé. Je vais me faire piloter sur la rivière par un marinier qui me conduira n'importe où, au gré de sa fantaisie.

Une péniche glissait au fil de l'eau, montée par quelques hommes, à dix mètres de la rive où il était descendu.

— Ohé! du bateau! cria-t-il. Ça va!

Les mariniers s'étaient concertés. Eux aussi, du premier coup d'œil, ils avaient reconnu leur député!

— Eh oui! Monsieur Torchut!

Puis, prévenant son désir :

— Si ça vous amuse de vous promener avec nous? On va jusqu'à Cahors comme ça.

Beugulat, sans se faire prier, acquiesça.

La péniche, à coups de gaffes, fut dirigée contre la berge, et notre Beugulat, lesté comme un cabri, sauta sur le bateau.

Rond, cordial, bonhomme, il écouta les uns et les autres, prit note des doléances de celui-ci,

des espoirs de celui-là, bref, se rendit populaire en un rien de temps.

Ce voyage fut délicieux... Peu avant d'arriver à Cahors, Beugulat se pencha sur la rivière. O malheur! un coup de vent le décoiffa, emportant son couvre-chef dans l'onde verte.

Comme mus par un ressort, six hommes plongèrent à la recherche du précieux chapeau, lequel fut rendu à son propriétaire.

Confus, rougissant devant ces hommes ruiselants, Beugulat fit mine de fouiller dans son porte-monnaie.

— Pas la peine, Monsieur Torchut; allez, pas la peine, puisque vous allez vous occuper de nous.

Dans l'impossibilité d'éclaircir le mystère et de dissiper le quiproquo, Beugulat déclara :

— Eh bien! c'est cela, mes amis, je n'oublierai jamais votre geste. Quand vous m'écrirez, n'omettez point de rappeler l'histoire du chapeau de Torchut. Je vous promets que vous serez contents de moi.

Beugulat débarqua à Cahors et reprit le premier train pour Paris, soucieux d'échapper à cette popularité d'autant plus gênante qu'elle était usurpée. Puis, la vie le reprit, et il ne pensa plus à son aventure de vacances.

Or, Torchut, le vrai Torchut, connut dès lors un supplice quotidien. Chaque matin, au casier postal de la Chambre, il trouvait un courrier considérable à son nom. Rencontre singulière qui le laissait perplexe : chacun de ses correspondants, chacun de ses électeurs — chacun des quémandeurs pour tout dire — terminait sa lettre, en rappelant l'histoire du chapeau. Tout le département semblait s'être donné le mot. Ce chapeau devint un cauchemar, une obsession. Tremblant de rage, le vrai Torchut commença par classer ses lettres. Et voyant qu'elles s'accumulaient, il prit le parti de ne répondre à aucune d'elles.

Fâcheuse décision... Un politicien qui renie ses engagements est perdu. Quand vint l'époque de la campagne électorale, Torchut visita sa circonscription. On l'accueillit froidement. Il voulut prendre la parole en des réunions publiques. Chaque fois, dès le début, la salle devenait houleuse :

— Le chapeau! Le chapeau! hurlait-on sur l'air des *Lampions*.

Le chef de gare de Bézignac fut l'un de ses plus farouches adversaires.

Le malheureux Torchut ne sut jamais le fin mot de l'histoire. Toujours est-il qu'il ne fut point réélu.

Quant à Beugulat, il continua d'aligner sagement des chiffres derrière son guichet, sans se douter que son court séjour au pays quercynois avait coûté son siège de député à son sosie, l'infortuné Torchut.

(*La Maison*).

Gaston GUILLOT.

## Présence d'esprit d'un Arabe

L'un des traits saillant du caractère arabe est la présence d'esprit. On en pourrait multiplier presque à volonté les exemples. Nous en citerons un.

El-Hadjaje, gouverneur d'une province de Syrie, était un jour en partie de chasse avec ses grands officiers. Il s'égara à la poursuite d'une antilope, et, cherchant sa route, aperçut, sur la lisière d'un champ, un vieillard qui, debout et appuyé sur sa charrue, le regardait passer.

— D'où es-tu ? lui dit-il.

— Du hameau situé là-bas.

— N'es-tu pas de la tribu des Beni-Adjel ?

— Tu l'as dit ; ce douar est un des leurs.

— Et dis-moi, bonhomme, que pense-t-on des agents du gouvernement ?

— On pense que ce sont des gens sans foi, ni loi, ni pitié, qui pillent, persécutent et oppriment les gens de la campagne.

— Es-tu de cet avis ?

— Tout à fait.

— Et El-Hadjaje, qu'en dis-tu ?

— Je dis que c'est le pire de tous, un monstre.

Dieu noircisse sa face et maudisse le khalife qui lui a confié le pouvoir !

— Sais-tu bien à qui tu parles ?

— Par Dieu ! non, dit le paysan.

— Je suis El-Hadjaje lui-même !

— En vérité, dit le vieillard sans se déconcerter, j'en suis charmé. Et moi, sais-tu qui je suis ?

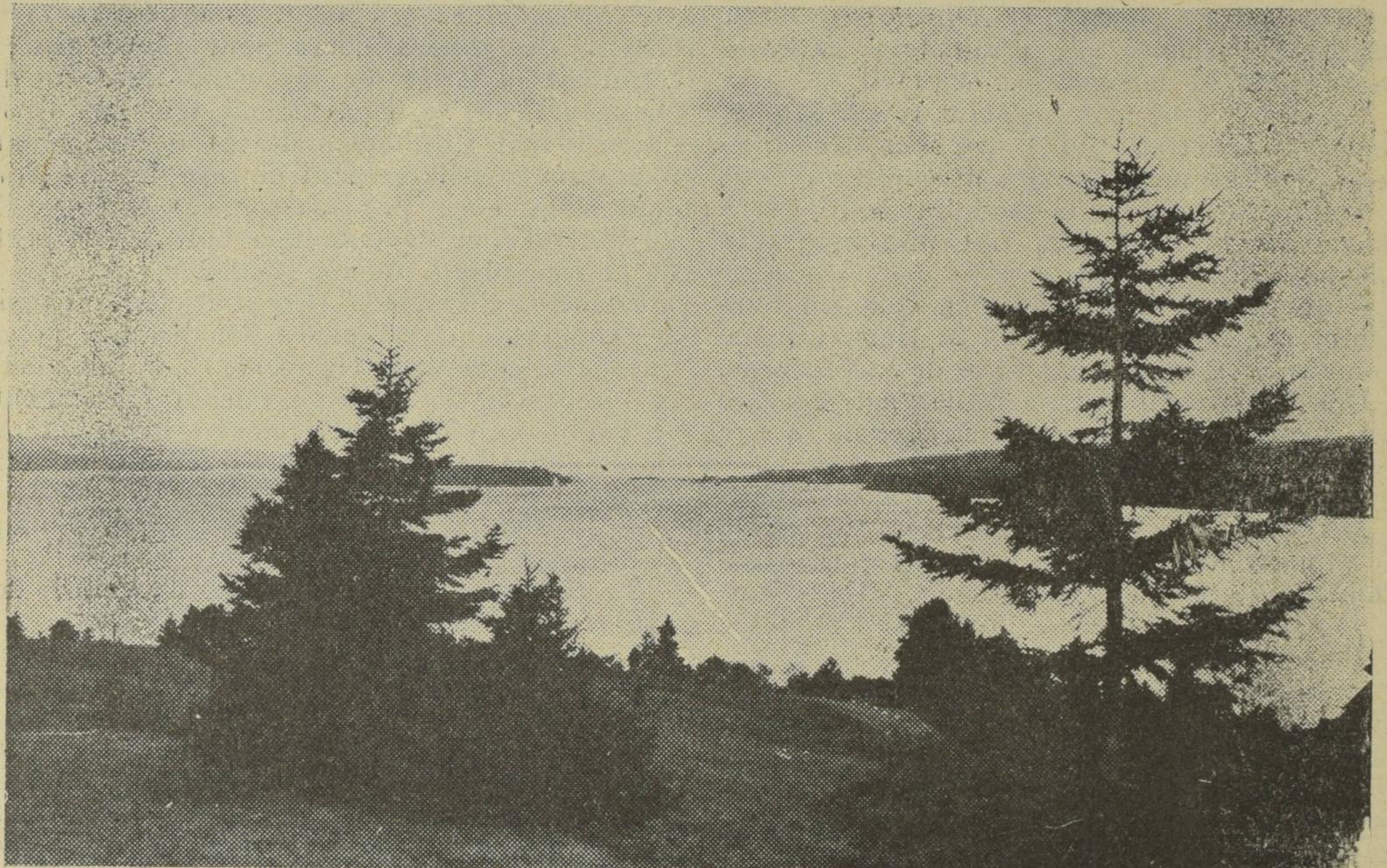
— Non, fit le gouverneur, étonné de son flegme.

— On me nomme, dit le vieillard, Zéid-ben-Amer, et je suis le fou des Beni-Adjel. Chaque jour, un peu avant le coucher du soleil, je perds la tête. Il est quatre heures ; voici mon accès qui me prend."

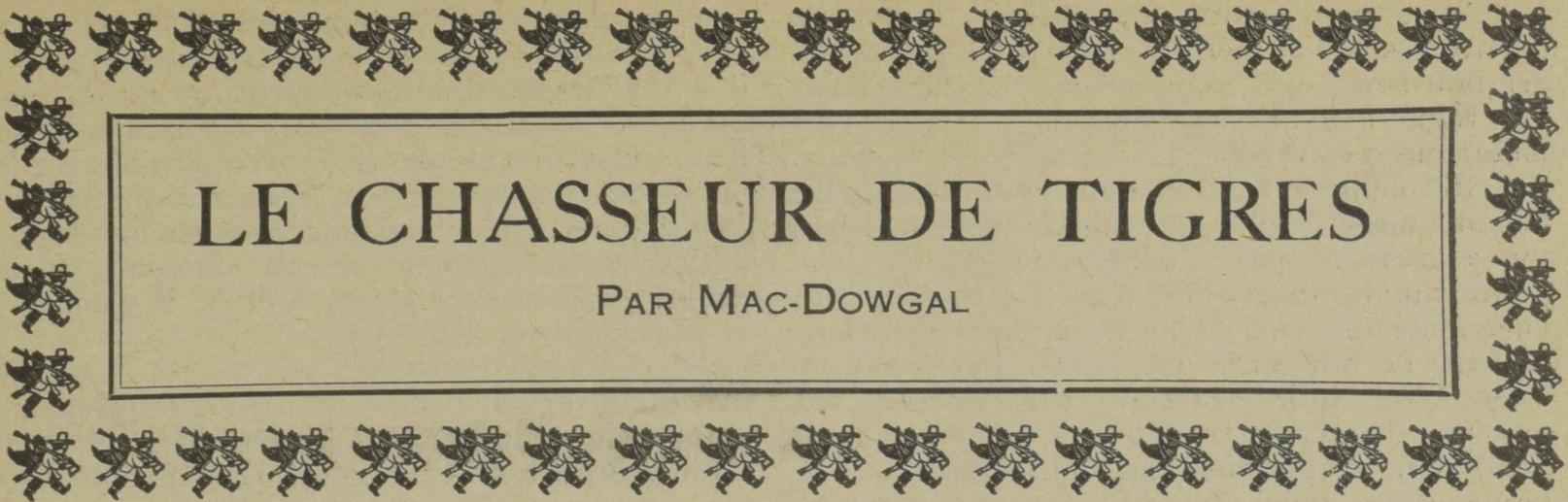
Le gouverneur ne fit aucun mal au bonhomme, et, après lui avoir demandé son chemin, il lui jeta sa bourse en partant.

— Notre âme, a dit un grand évêque, c'est la chanteuse exilée, qui, après avoir exécuté fidèlement sa partition ici-bas, expirera doucement et montera vers les cieux comme le son qui, à la fin d'une cantate, s'arrête tout d'un coup, diminue graduellement, paraît encore plus beau en expirant et semble nous inviter à le suivre dans une région plus élevée !"

CHANOINE RATTIER.



LE BRAS D'OR, AU CAP BRETON, NOUVELLE ÉCOSSE



# LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

6

J'assis l'Hindou privé de sentiment contre un arbre, et j'essayai d'étancher le sang. Au bout d'un quart d'heure, il rouvrit les yeux, poussa un gémissement étouffé, tenta de porter la main à sa poitrine, puis retomba, inerte, entre mes bras. Il était mort. Désolé de cette perte, je le recouchai sur le sol, j'arrangeai ses vêtements aussi décentement que possible, puis je me précipitai sur les traces du tigre, espérant le retrouver inanimé ou bien l'achever sur place.

Au moment où je pénétrais sous bois, j'entendis derrière moi de grands cris ; je me retournai, et j'aperçus un cavalier accourant à toute bride, et dans lequel je reconnus Ludolfus. Il criait de toutes ses forces, et faisait de grands gestes en me montrant les hauteurs à ma gauche. Je vis une troupe de Sikes à cheval, parfaitement armés, qui se portaient au galop dans ma direction. Ne devinant pas ce qu'ils me voulaient, je les attendis, bien que mon domestique gesticulât plus fort encore.

Soudain la bande qui se dirigeait de mon côté s'arrêta ; les canons de ses fusils s'abaissèrent, et elle fit une décharge sur Ludolfus et sur moi. Je compris alors à qui j'avais affaire, et ce que mon serviteur essayait de m'indiquer par ses gestes désespérés. Ces cavaliers étaient des rebelles qui, en se cachant dans les ravins et les bois, suivaient en assez grand nombre notre corps d'armée ; ils saisissaient toutes les occasions de nous harceler et de nous détruire en détail. Leur attention avait été éveillée, sans doute, par le bruit des deux coups de feu que j'avais tiré sur le tigre. Il ne fallait pas songer à leur résister, car ils étaient au moins trente. Je m'élançai vers mon cheval ; mais le temps que je mis à le rejoindre leur permit d'approcher ; Ludolfus, qui n'était plus loin de moi maintenant, me cria de me jeter dans le bois ; je balançai d'autant moins à le faire, qu'une seconde décharge éclatait contre moi ; les balles sifflèrent à mes oreilles, mon domestique eut son cheval tué sous lui ; il tomba, mais se releva assez à temps pour échapper à l'ennemi et me rejoindre dans la forêt.

Nous entendîmes les Sikes, arrivés sur la lisière du bois, mettre pied à terre, et s'apprêter à nous poursuivre. Nous nous enfûmes, et nous courûmes deux heures, poussant toujours devant nous, sans pouvoir nous rendre compte de la direction que nous tenions.

Nous nous arrêtâmes à la nuit, n'ayant plus rien à craindre des rebelles, mais harassés et fort inquiets des moyens de regagner notre corps. Nous cherchâmes en vain à nous orienter, et nous finîmes par comprendre, à notre grande consternation, que nous étions complètement égarés.

## VII

NOTRE PREMIÈRE NUIT DANS LA SOLITUDE.—  
JE TUE UN RHINOCÉROS.—ÉLÉPHANTS PAS-  
SANT UNE RIVIÈRE.—UN TIGRE ENDORMI.—  
LES HÔTES DE NOTRE CAVERNE.

Après cette terrible découverte, nous nous jetâmes l'un et l'autre au pied d'un arbre, car nous étions harassés. Ludolfus tira de sa poche deux cocos qu'il avait emportés pour se rafraîchir durant la route ; nous les ouvrîmes, nous en bûmes le lait en silence, et ce fut là tout notre souper.

Cependant la nuit était complètement tombée. Le dôme épais de la forêt rendait les ténèbres plus profondes et en augmentait l'horreur. Notre situation était terrible, et il nous fallait prendre promptement un parti. Nous délibérâmes, et nous convînmes que nous ne devions pas bouger de place avant le lendemain matin.

Mais comment nous garantir des bêtes fauves, dont cette forêt n'était, sans doute, pas moins bien pourvue que les autres bois de l'Hindoustan ? Je proposai d'allumer du feu pour les tenir éloignées ; mais Ludolfus ne partagea pas cet avis, jugeant, non sans raison, que si les Sikes continuaient à nous chercher, la lueur de la flamme nous trahirait. Il opina pour que nous choissions un arbre très élevé, pour passer la nuit à son sommet.

“ Cette précaution, répondis-je, ne nous mettra pas à l'abri des tigres, des léopards ou des panthères, qui grimpent comme des chats.

— Sauf le long des bambous ; et j'en vois justement de fort beaux, ici, à côté de nous.

— Et comment ferons-nous pour atteindre nous-mêmes la cime, si les tigres et les panthères n'y réussissent pas ? ” demandai-je.

Mais mon domestique pensait à tout, quand nous nous mettions en campagne. Comme il n'avait de bravoure que dans une certaine mesure, et qu'il n'aimait pas surtout ma manière d'attendre le tigre de pied ferme, il avait soin, chaque fois que nous sortions, de se munir d'une paire de griffes en fer. Pendant qu'à l'abri d'un buisson ou d'un pli de terrain je guettais la bête fauve, Ludolfus, adaptant ses griffes à ses jambes, gagnait le sommet de l'arbre le plus voisin, d'où il me prêtait son concours si le besoin s'en faisait sentir.

J'avoue qu'en la circonstance où nous étions, je fus heureux d'avoir cette ressource qui nous permit de nous installer, pour la nuit, chacun au faite d'un bambou. Nous n'avions rien à craindre ; mais nous ne pûmes dormir, car il fallait nous maintenir dans notre situation, ce qui n'était pas sans difficulté ; et puis, les cris des chacals et des fauves qui rôdaient au-dessous de nous eussent suffi à éloigner le sommeil. Ajoutez à cela que le froid était assez vif et nous incommodait beaucoup.

Nous descendîmes de notre refuge aux premières clartés du jour ; nous fîmes du feu pour nous réchauffer, et nous déjeunâmes avec des baies et des racines cuites sous la cendre. Nous résolûmes ensuite de nous diriger au sud-ouest, où nous espérions atteindre la limite de la forêt et le pays que nous avions traversé avec les troupes.

Nous marchâmes de longues heures sans que le bois diminuât d'épaisseur. Nous arrivâmes cependant, à la fin, à une espèce de clairière où nous fîmes halte. Il pouvait être midi environ, car le soleil était à son zénith. L'atmosphère était étouffante, même sous les arbres ; mais nous étions tourmentés surtout par une soif ardente ; nous n'avions plus rencontré d'eau depuis le soir précédent.

Ludolfus se mit en quête d'une source. Pour moi, je m'étendis au pied d'un arbre, au bord de la clairière, où je fus bientôt pris d'un sommeil aussi pénible que la veille. Je ne tardai point à m'éveiller en sursaut. J'entendais des sons étranges ; le tronc contre lequel reposait ma tête rendait un bruit sourd et semblait agité d'un frémissement indéfinissable. Je regardai, et je fus bien étonné de ce que j'aperçus. Un énorme rhinocéros se frottait vivement contre l'autre côté de l'arbre, dont sa rude peau emportait des fragments entiers d'écorce. Je ne pus m'empêcher de trembler en réfléchissant que s'il était venu accomplir cette opéra-

tion de mon côté, il m'eût écrasé comme un ver. Néanmoins ma position n'était pas gaie ; il m'était impossible de changer de place sans qu'il me découvrit ; et alors en une minute il lui eût été facile de me broyer sous ses pieds ou de me transpercer de sa redoutable corne. D'autre part, je connaissais assez les habitudes de ces animaux pour savoir qu'après avoir enlevé l'écorce du côté où il était, il viendrait en faire autant du mien.

Je ne perdus pourtant pas la tête. Ayant attiré doucement à moi ma carabine qui gisait à mes pieds, je l'armai, je me redressai avec mille précautions, et je guettais le moment favorable pour tirer. Il ne tarda pas à se présenter ; le rhinocéros, désirant se frotter l'autre flanc s'avança et parut tout à coup en face de moi. Il s'arrêta, stupéfait. Sans perdre une seconde, je mis le canon de mon arme sur l'ouverture de son oreille, et je fit feu de mes deux coups à la fois. Le monstre tomba foudroyé.

Au bruit de la détonation, Ludolfus accourut croyant que j'étais en danger. Je lui montrai le rhinocéros étendu à mes pieds, et lui expliquai ce qui venait de se passer. Mon valet n'avait trouvé ni eau, ni fruits ; il ne rapportait que quelques jeunes pousses de rotin, dont nous fîmes un assez chétif repas.

Me rappelant que le rhinocéros s'éloignait rarement des cours d'eau, j'eus l'idée de suivre les traces de celui que j'avais abattu. J'avais acquis, dans mes chasses, une certaine habileté à reconnaître dans les forêts les empreintes des divers animaux, et nous parvînmes, tant bien que mal, à nous tenir quelque temps sur les vestiges du monstre que j'avais tué. Nous ne les abandonnâmes qu'en voyant la pente du terrain s'accuser, la nature du sol, et la végétation nous faisant conjecturer que nous approchions d'un cours d'eau. Nous précipitâmes notre marche, et, au bout d'une heure, nous eûmes l'immense satisfaction d'apercevoir, à travers une échappée d'arbres, une large nappe d'eau, miroitant sous les reflets du soleil couchant.

Cette vue ranima soudainement nos forces et nous courûmes avec la légèreté du cerf vers la rivière tant désirée. Nous allions y toucher, lorsqu'un spectacle terrible nous fit reculer avec plus de précipitation encore que nous n'étions venus. Une nombreuse troupe d'éléphants sauvages stationnait sur la rive, et nous comprîmes bientôt qu'ils s'occupaient de faire passer l'eau à leurs petits.

Voici comment ils procédèrent.

Quatorze des plus gros et des plus forts s'étaient rangés à la file, dans le lit de la rivière, et se tenaient si serrés que leur large dos pouvait servir de pont, et les plus petits employèrent en effet ce moyen pour passer d'un bord à l'autre. Ceux qui avaient déjà atteint une certaine taille, franchissaient l'eau

un peu au-dessous ; la rapidité du courant se trouvant rompue par la digue vivante, il n'y avait aucun danger d'être entraîné.

Nous nous effrayâmes d'abord à l'aspect de tant d'éléphants ; mais en remarquant qu'ils gagnaient la rive opposée, nous nous rassurâmes complètement. Ludolfus, toujours très brave quand il n'y avait rien à craindre, me proposa de monter sur d'énormes téaks, qui s'élevaient près de là, et de tuer quelques-uns de ces éléphants pour avoir leurs défenses. Il nous eût été facile d'abattre à coup sûr quelques-uns de ces animaux, dont les défenses eussent été pour nous d'un grand prix ; il y avait surtout un centenaire qui en possédait une paire surpassant en grosseur et en beauté toutes les pièces d'ivoire que j'avais vues jusque-là. Néanmoins je n'accédai point au vœu de Ludolfus ; je fis observer à mon domestique que nous avions besoin de ménager notre poudre ; que les téaks, quoique fort gros, ne résisteraient peut-être pas aux assauts des éléphants réunis et furieux ; qu'en tout cas, ils nous feraient subir un siège, qui pourrait bien nous réduire à mourir de faim et même de soif.

Bref, nous laissâmes les éléphants opérer tranquillement le passage de la rivière, souhaitant seulement qu'ils en finissent avec promptitude. Dès qu'ils se furent éloignés tous, en brandissant leurs trompes, nous descendîmes à la rivière, où nous bûmes à longs traits de cette eau qui nous manquait depuis si longtemps.

Nous aurions bien voulu aussi traverser cette rivière que je soupçonnais être l'Aghis, mais le courant était trop violent. Comme nous n'espérions pas retrouver notre chemin ce soir-là, et que nous avions le plus grand besoin de repos, nous choisîmes une bonne position, autour de laquelle nous amassâmes du bois mort en quantité suffisante pour entretenir du feu toute la nuit. Nous l'allumâmes, et Ludolfus veilla jusqu'à minuit pour l'alimenter ; à cette heure, je le remplaçai, afin qu'il prit à son tour le sommeil qui lui était si nécessaire.

Grâce à ces mesures et à notre vigilance, nous ne fûmes pas inquiétés. Pourtant j'entendis plusieurs fois les hurlements des bêtes fauves, et un léopard, je crois, vint même montrer ses dents blanches et effilées à quelques pieds de notre foyer. Un tison, que je lui lançai à la tête, suffit pour le mettre en fuite.

Vers le matin, un singe, qui avait sans doute passé la nuit dans les rameaux d'un arbre, au-dessus de nous, ébloui par la flamme du foyer ou asphyxié par la fumée qui s'en exhalait, tomba au beau milieu du brasier. Je m'empressai de le retirer ; mais il était à demi rôti et poussait des cris lamentables, qui réveillèrent Ludolfus. Mon domestique était d'avis d'ache-

ver le quadrumane pour abréger ses souffrances ; je préfèrai le laisser en liberté, sachant que ces animaux sont doués d'une merveilleuse facilité à se guérir de leurs blessures.

A notre déjeuner, nous mangeâmes, comme la veille, quelques fruits sauvages ; puis nous nous acheminâmes vers l'ouest, en ayant soin de ne point perdre de vue la rivière, que je croyais de plus en plus devoir prendre pour l'Aghis. A midi, nous fîmes une halte, nous mangeâmes rôtis deux rats sauteurs, que nous avions eu la bonne fortune d'attraper, et qui nous parurent délicieux. Nous nous remîmes en marche, quoique la chaleur fût encore très forte. Nous cheminâmes entre l'eau et une muraille de rochers très escarpés. Notre sentier, d'abord à peine assez large pour y poser les deux pieds, s'élargit enfin ; mais au même instant nous nous trouvâmes en présence d'un énorme tigre roulé sur lui-même et qui semblait dormir. Je ne me suis jamais fié au sommeil du tigre ; il ne dort guère que les yeux à moitié ouverts, et encore est-ce souvent une feinte de sa part pour tromper sa proie.

Quoi qu'il en soit, nous nous gardâmes de faire un pas de plus. Quant à reculer, je n'en avais nulle envie ; il nous eût fallu, pour prendre une autre route, refaire de nouveau le trajet que nous venions de parcourir avec beaucoup de fatigue. D'ailleurs j'étais dans une excellente position pour tuer le fauve ; il était à vingt pas devant moi, immobile, le défaut de l'épaule découvert. Seulement, si je le manquais, c'en était fait de moi. Mais quelle raison de craindre un tel accident, lorsque j'en avais atteint mortellement d'autres au bond.

J'ajustai donc ; et, après avoir visé avec la plus scrupuleuse attention, je fis feu. Le tigre tressauta, puis retomba sans mouvement.

“ Bien touché ! s'écria Ludolfus : il a passé du sommeil à la mort.”

Et il s'élança vers la bête féroce, qui paraissait n'être plus qu'un cadavre.

“ Ludolfus, lui criai-je, méfie-toi ! Ne te souvient-il plus du sergent Beales ? ”

Mais mon domestique était déjà près du monstre, qu'il se préparait à examiner. Soudain, celui-ci fit un nouveau soubresaut ; il se dressa, autant qu'il put, la gueule béante et battant l'air d'une de ses énormes pattes. Si l'animal n'avait eu l'épaule cassée, Ludolfus était perdu ; et même, dans l'état où il se trouvait, il eût fait courir à mon valet le plus grand péril. Je l'en tirai en déchargeant le second coup de ma carabine que je tenais encore épaulée, par bonheur. La balle frappa en pleine tête le tigre, qui poussa un rugissement sourd, et retomba, cette fois, réellement mort.

Je m'approchai alors du redoutable fauve, qui était d'une grandeur surprenante. Je ne pourrais mieux le comparer qu'au premier

tigre que j'abattis, près de Rajapoot. Mon premier coup avait bien porté ; il lui avait fracassé l'épaule, et était ressorti du même côté, vers la cuisse, car, comme je l'ai dit, l'animal dormait, roulé sur lui-même. Cette blessure le rendait incapable de se mouvoir ; mais il aurait bien pu, d'un coup de griffe et de dent, mettre en pièces mon domestique.

Je pris occasion de là pour enjoindre sévèrement à Ludolfus de ne plus se risquer désormais à s'approcher d'un tigre sans s'être assuré auparavant de sa mort, soit en lui jetant des pierres, soit en lui tirant un coup de fusil. A l'appui de mes recommandations, je lui citai de nouveau l'exemple du sergent Beales.

Voici ce qui était arrivé à ce militaire.

Il y a une vingtaine d'années, un tigre d'une grandeur extraordinaire désolait les environs de Madras ; des personnes dignes de toute confiance m'ont assuré qu'il ne mesurait pas moins de vingt-trois pieds, du sommet de la tête à l'extrémité de la queue ; sa férocité égalait sa taille monstrueuse. Il commit tant de meurtres qu'enfin on convoqua contre lui le ban et l'arrière-ban de la province. Mais après plusieurs longues battues sans autres résultats que la mort de quelques hommes, on allait renoncer à l'entreprise et laisser au ciel le soin de délivrer la contrée de ce fléau.

Ce fut alors qu'un vieux sergent, nommé Beales, très connu pour sa bravoure, vint se présenter au gouverneur de la présidence de Madras, offrant, avec sa compagnie, de poursuivre le fauve et d'en purger le pays. Naturellement on accueillit parfaitement sa proposition, et une magnifique récompense lui fut promise, au cas où il réussirait.

Il partit avec son détachement ; la troupe erra longtemps à l'aventure, puis finit un jour par découvrir ce tigre endormi à l'ombre, et paraissant plongé dans un profond sommeil. Beales, ayant ordonné une halte, disposa ses hommes de façon à ce que chaque coup de fusil pût porter. Au signal qu'il donna, on fit une décharge générale. L'animal demeura immobile, et on ne douta pas qu'il ne fût mort.

On s'approcha aussitôt pour le considérer. Le sergent, plus téméraire que les autres, avança plus près ; le tigre, cependant, respirait encore. Voyant le vieux sergent à sa portée, il se leva brusquement, lui enfonça les griffes dans le crâne, dont il lui rabattit la peau sur le visage, emporta les yeux, le nez, les lèvres, lâcha prise ensuite et retomba inanimé.

Beales fut rapporté à Madras par ses camarades, et le hasard voulut qu'il en réchappât ; mais il était aveugle et complètement défiguré.

Quant à nous, abandonnant le tigre que je venais de tuer là où il gisait, nous continuâmes notre marche. Nous eûmes la bonne fortune de rencontrer un gîte pour la nuit : c'était une

caverne ayant une entrée fort étroite. Après avoir rampé tant bien que mal, nous y pénétrâmes en rampant ; puis une fois dedans, nous bouchâmes l'ouverture avec une grosse pierre, afin d'assurer notre sécurité pendant que nous dormirions.

Bien nous prit d'avoir usé d'une pareille précaution, car, vers le milieu de la nuit, nous fûmes éveillés par des soufflements violents et un grand bruit qui se produisait à l'entrée de la grotte. Nous courûmes à la pierre, nos armes à la main, et nous arrivâmes juste à temps pour la maintenir : elle était au moment de céder à une puissante pression extérieure et de retomber de notre côté. En l'appuyant de toutes nos forces, nous aperçûmes, à travers le jeu qu'elle laissait, deux prunelles flamboyantes, et en même temps un rugissement terrible nous déchira les oreilles.

— Encore un tigre ? murmura Ludolfus non sans quelque frayeur.

— Il avait probablement élu domicile dans cette caverne, répondis-je, et nous lui avons volé son gîte.

— Que faire ?

— Adosse-toi à la pierre et tiens ferme, tandis que je m'occuperai de régler son affaire."

Mon domestique obéit

Pour moi, passant le canon de ma carabine entre la pierre et le rocher, j'ajustai de mon mieux la bête féroce qui, tapie à quelques pas de l'ouverture, se préparait à un nouvel assaut. Je fis feu. Le tigre poussa un épouvantable rugissement, bondit et disparut. Pensant qu'il allait revenir, j'attendis quelque temps, l'œil sur le point de mire, le doigt sur la détente, et prêt à le recevoir. Mais il ne se représenta pas, et le reste de la nuit s'écoula sans que nous fussions troublés en aucune manière. Pourtant nous ne dormions que d'un œil, et nous maintenions la pierre tour à tour, de peur de surprise.

Le jour venu, nous débouchâmes l'entrée, et alors nous découvrîmes, dans un coin de la caverne, deux jeunes tigres dont nous n'avions nullement soupçonné la présence. Il est vrai qu'ils n'étaient âgés que d'une semaine ou deux et ne voyaient pas encore clair. Nous roulâmes sur eux la pierre qui nous avait servi à fermer la caverne, et après avoir détruit cette funeste progéniture, nous quittâmes notre retraite.

Nous avançâmes avec précaution, le fusil armé. Nous aperçûmes des traces de sang, que nous suivîmes jusqu'à les retrouver. Nous demeurâmes persuadés que le tigre que j'avais tué la veille, pendant son sommeil feint ou réel, était le père des petits de la grotte, et que c'était la mère, une tigresse, que j'avais blessée pendant la nuit.

Nous cheminâmes une journée encore, désespérés de ne point rencontrer d'habitations. Peut-être avions-nous tort de nous en plaindre.

car nous étions en pays insurgé. Enfin, le lendemain du jour où nous avions quitté la caverne des tigres, vers le soir, nous vîmes un peu de fumée, puis le toit bas et misérable d'une cabane de bambous, presque perdu dans les hautes herbes. Son aspect me causa un plaisir infini, et il me serait difficile d'exprimer avec quel empressement nous nous précipitâmes de ce côté.

## VIII

## UNE FAMILLE DE PARIAS. — CHASSE ET CAPTURE DE BUFFLES

Au bruit de notre approche, un homme sortit de la hutte, et fit quelques pas à notre rencontre comme pour voir qui nous étions. Quand il nous eut reconnus, il recula précipitamment jusqu'à la porte de sa demeure en étendant la main, et criant :

“ N'approchez pas, c'est ici l'habitation d'un paria ! ”

Sauf la répugnance qu'inspire le genre de vie et la malpropreté des individus appartenant à cette caste infortunée, les Européens n'ont contre eux aucun des préjugés des Hindous. Nous n'étions pas, du reste, en position de consulter nos goûts, nos préférences, ou nos délicatesses d'hommes civilisés. Pour moi, je marchai droit vers le maître de la cabane, qui me répéta :

“ Ignorez-vous, *Sahib*, que je suis un pauvre paria ? ”

— Nous te regardons comme un frère, nous, car nous sommes Européens”, répliquai-je en lui tendant loyalement la main.

Il la toucha avec hésitation. Mais, sentant que je pressais cordialement la sienne, il parut fortement ému de cette marque de sympathie à laquelle il n'était pas habitué, et il me demanda ce qu'il pouvait faire pour nous être agréable.

Je lui expliquai notre situation, et le priai de nous accorder un gîte pour la nuit et de nous donner ensuite les indications nécessaires pour rejoindre l'armée anglaise ou gagner une contrée qui ne nous fût point hostile. Lui seul, en effet, pouvait nous tirer d'embarras.

Il me regarda fixement, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de mon âme et découvrir s'il devait se fier à mes paroles. Puis, satisfait, sans doute, du résultat de son examen, il répondit :

“ Vous êtes bons et exempts d'orgueil. Venez tous les deux. ”

Là-dessus, fermant la porte de sa cabane, il prit par un étroit sentier conduisant au plus épais de la forêt. Je lui témoignai mon étonnement, et je m'enquis de l'endroit où il nous menait.

Il nous enveloppa de nouveau de son regard scrutateur, et repartit :

“ Vous saurez tout, car j'ai l'espoir que vous ne me trahirez pas. ”

Nous lui en donnâmes l'assurance.

“ Eh bien ! poursuivit-il, cette méchante hutte de bambous n'est pas ma véritable demeure. Obligé, ainsi que tous les parias, par les Hindous des castes élevées, de vivre dans la misère et l'humiliation, j'ai dû bâtir cette tanière que j'occupe une partie du jour ; et je satisfais de la sorte aux exigences de notre impitoyable société. Mais je possède, dans un lieu reculé et presque inaccessible de la forêt, un logi plus confortable, où habite ma famille, et où je me retire chaque soir. C'est là que nous allons. ”

Je remerciai l'Hindou de la faveur qu'il nous accordait, en des termes qui parurent lui faire grand plaisir, et qui n'étaient que l'expression sincère de mes sentiments. D'ailleurs sa physionomie, quoique un peu rude, respirait l'intelligence et la bienveillance. N'eût été l'inexprimable sordidité de ses vêtements, elle eût causé une impression agréable.

Chemin faisant, il m'apprit qu'on l'appelait autrefois Udhani ; mais, depuis longtemps, il ne portait plus aucun nom, et ne fréquentait d'autre société que sa famille. Jadis il avait vécu parmi les habitations des hommes, c'est-à-dire environ à une ou deux portées de fusil, distance mesurée par l'orgueil des classes supérieures aux malheureux qu'elles écrasent de leur inexorable mépris. Mais, doué d'une audace rare chez ses pareils, il s'était permis d'enfreindre les défenses imposées à sa caste ; on l'avait poursuivi ; et, afin de se dérober à d'implacables ressentiments, il avait été contraint de cacher son existence menacée au fond de lointaines forêts, et il évitait autant que possible tout ce qui portait une figure humaine. Sa vie et celle des siens en dépendaient.

Il avait su, ajouta-t-il, se faire en cette solitude une existence relativement heureuse, et il ne souhaitait rien de plus.

Après avoir suivi, pendant une heure et demie environ, sous un feuillage impénétrable aux rayons du jour, des sentiers semblables à des passées d'animaux sauvages, nous débouchâmes dans une vaste clairière où notre guide nous assura que nous étions au terme de notre marche. Cependant nous n'apercevions aucune trace d'habitation.

Udhani, souriant de notre étonnement, nous conduisit vers un des côtés de la clairière que bordaient d'énormes figuiers, des banians. Une ouverture de la largeur d'une porte apparut presque aussitôt dans le tronc du plus gros de ces arbres étranges, et un rayon de lumière en sortit en même temps qu'un jeune garçon qui vint joyeusement au devant de

notre guide ; mais, à notre vue, l'adolescent s'arrêta stupéfait.

" C'est mon fils, nous dit le paria, et voici ma demeure. Voulez-vous entrer, *Sahib* ? "

Nous pénétrâmes dans cette singulière habitation, que nous n'aurions jamais soupçonnée du dehors.

Nous la trouvâmes beaucoup plus commode que nous ne l'aurions pensé ; elle se composait d'une pièce de vingt-six pieds anglais de tour. Une lampe faite d'une demi-noix de coco, et un peu de feu allumé dans un trou creusé dans la terre, éclairaient les ustensiles de ménage appendus aux parois.

À notre entrée, une femme d'âge moyen berçait un enfant dans ses bras, tandis qu'à ses pieds un autre se roulait de son mieux ; une jeune fille d'une douzaine d'années apprêtait les mets destinés au repas du soir.

Le paria, nous ayant introduits, prononça quelques mots ; et à l'instant, tous ces visages, qu'avait effrayés notre apparition, se rassérénèrent et prirent l'expression de la joie. La mère, déposant ses marmots dans un coin,

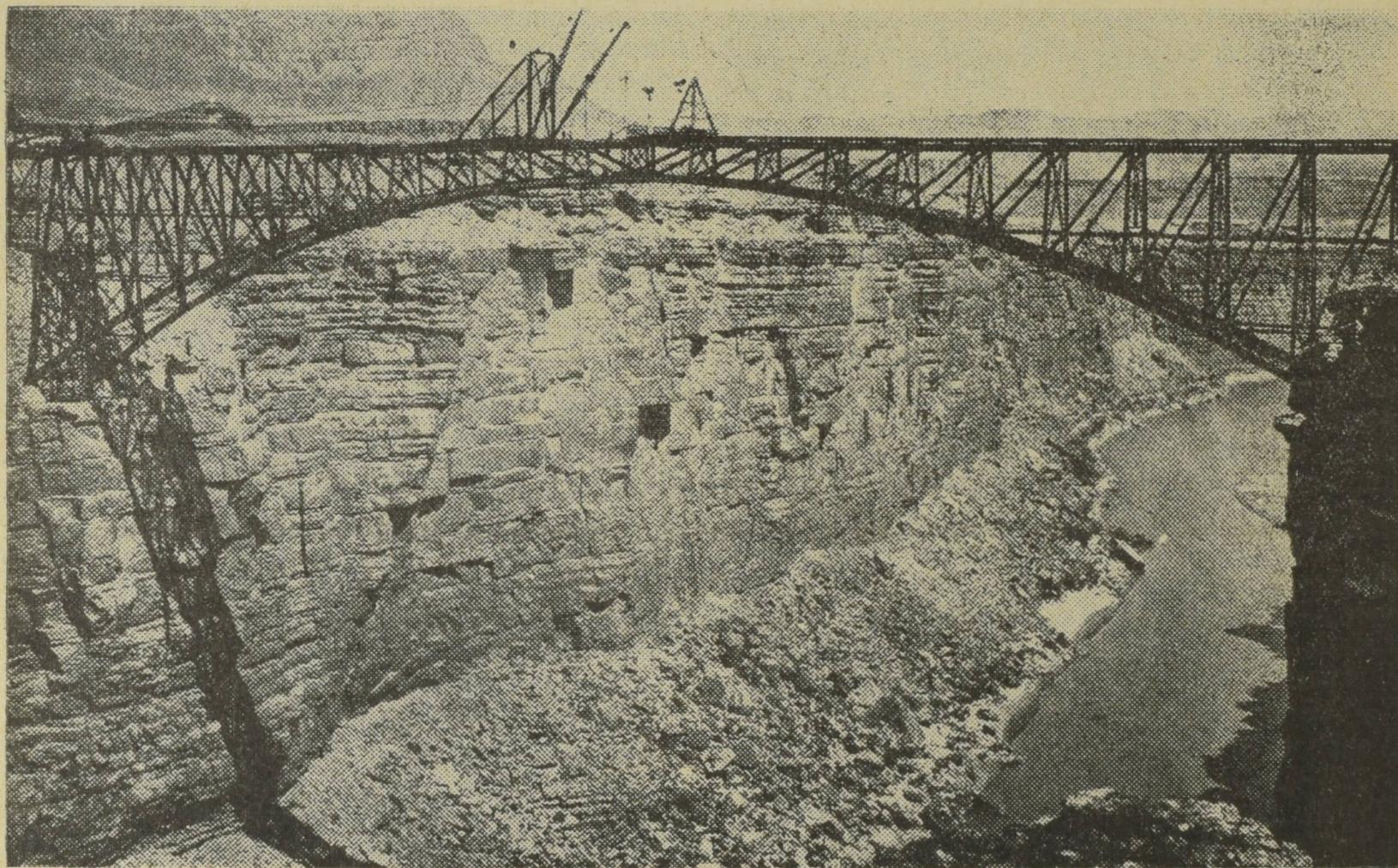
## Son goût fin plait même aux gourmets

# LE THÉ "SALADA"

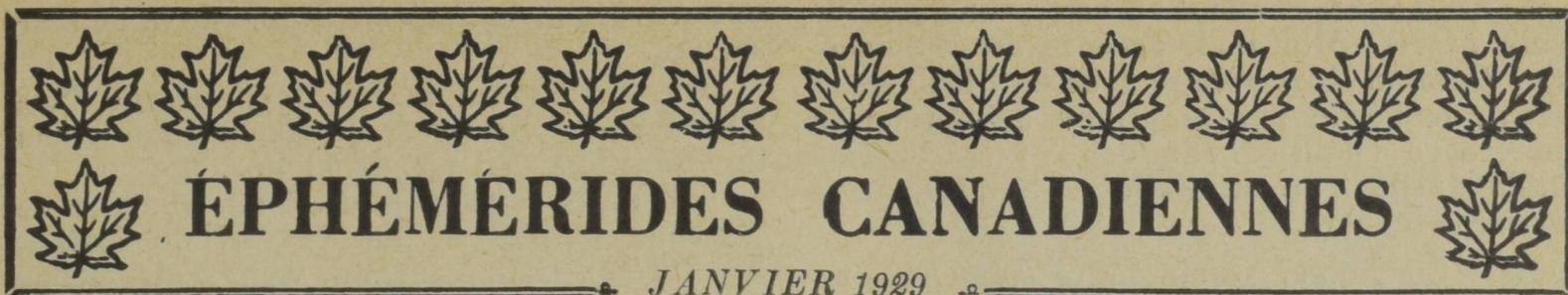
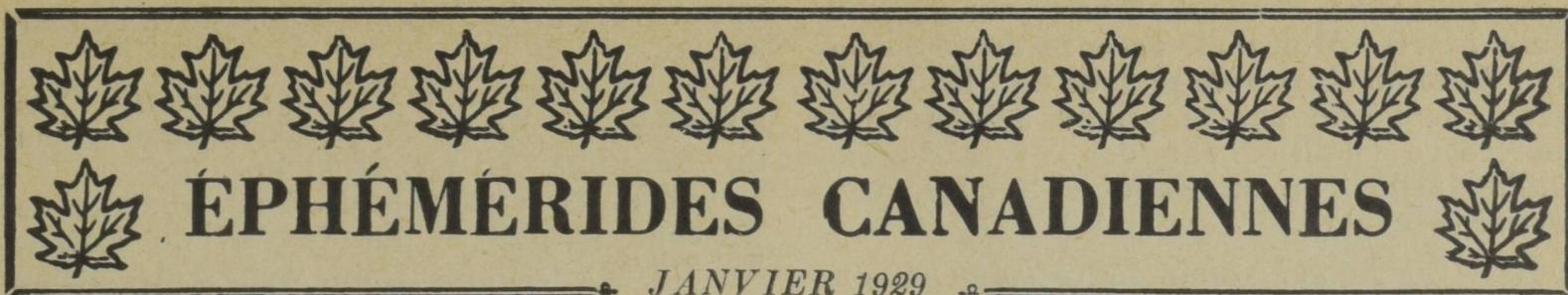
Tout frais des plantations

donna une impulsion plus active aux préparatifs du souper. Ce fut bientôt prêt. Udhani, ouvrant une trappe, disparut sous terre. Un moment après il revint, chargé d'un quartier de bœuf boucané et de deux grands vases de terre. Un quart d'heure plus tard on nous servait les aliments.

(A suivre)



LE NOUVEAU PONT que les Américains font construire au-dessus du grand Canyon de l'Arizona.


**ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES**


JANVIER 1929

2 — On apprend la fondation au diocèse de Gaspé d'un nouvel institut de religieuses: "la Société des Missionnaires du Christ-Roi". Cette nouvelle maison religieuse de femmes dont le fondateur est S. G. Mgr Ros, évêque actuel de Gaspé, a reçu la haute approbation de la Congrégation des Religieux, à Rome.

3 — A Montréal, décède subitement M. W.-G. Chisholm, avocat en chef du contentieux pour la Cie du Canadien National.

— M. l'abbé Alexandre Vachon, directeur de l'École de Chimie à l'Université Laval, est élu président de la "Canadian Chiminal Association" à son assemblée annuelle tenue aujourd'hui même à Montréal.

5 — Les autorités du Séminaire de Québec et les officiers de la Commission Scolaire de Québec font savoir par la voie des journaux que les classes ne pourront être ouvertes le 7 janvier prochain, à cause de la grippe qui sévit encore à l'état épidémique en notre ville.

— A Montréal, décède M. l'abbé Aristide-W. Meunier, ancien curé, à l'âge de 77 ans. Le défunt fut un grand ami de l'agriculture et pendant quelques années, il a été aumônier de "l'Union catholique des Cultivateurs" de Québec.

— M. l'abbé Oscar Cousineau, curé de St-Eugène de Prescott, Ont., décède à l'âge de 69 ans.

6 — L'hon. Georges-H. Murray, ancien chef du parti libéral en Nouvelle-Écosse, décède à l'âge de 68 ans.

— A Ottawa, décède le R. P. Arthur Caron, C. SS. R., à l'âge de 78 ans. Le défunt était le fils de feu l'hon. juge R.-E. Caron, le frère de feu Sir A.-P. Caron, ancien ministre de la Milice sous Sir John MacDonald, et le beau-frère de Sir Charles Fitzpatrick, ancien lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

7 — Dans une pastorale qu'il vient d'adresser aux fidèles de son diocèse, S. G. Mgr McNeil, archevêque de Toronto, réclame hautement, comme un droit et un acte de justice, l'aide de l'État en faveur des écoles catholiques séparées de l'Ontario.

8 — A Québec a lieu l'ouverture de la deuxième session du 17ème parlement provincial. C'est l'hon. M. Narcisse Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la Province, qui prononce le discours du Trône.



FEU LE R. P. ARTHUR CARON, C. SS. R.

— Le ministre des Postes du Canada, l'hon. M. Veniot, vient de compléter l'émission de cinq nouveaux timbres-poste bilingues, 10, 12, 20, 50 sous et d'un dollar. Le timbre de 10 sous représente une scène de la Côte du Pacifique, une montagne de la Colombie Britannique; le timbre de 12 sous représente le pont de Québec; 20 sous, la récolte du blé dans l'Ouest; 50 sous, la goélette Bluenose, des Provinces Maritimes, et celui de \$1, l'édifice parlementaire d'Ottawa.

9 — M. l'abbé Norbert-Charles Jutras, curé de Letellier, Manitoba, depuis 45 ans, décède à l'âge de 72 ans.

— On annonce que *la Presse* de Montréal construira bientôt un poste d'émission de Radio, près de Saint-Hyacinthe, au prix de \$125,000 à \$150,000.

— M. l'abbé Émile Lambert, aumônier de Villa Maria, Montréal, accepte de remplacer Mgr Camille Roy, vice-recteur de l'Université Laval, empêché par la grippe de donner la conférence traditionnelle des "prix d'action intellectuelle", à la Salle St-Sulpice, le 5 février prochain.

10 — Sir Lomer Gouin prête serment comme lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, dans la salle du Conseil législatif, en présence de Sir François Lemieux, juge-en-chef de la Cour Supérieure. Le nouveau représentant du Roi, à Québec, reçoit sa commission des mains de M. E.-J. Lemaire, greffier du Conseil Privé d'Ottawa.

— A Guelph, Ont., décède l'hon. sénateur W.-B. Ross, leader du parti conservateur au Sénat canadien, à l'âge de 74 ans.

14 — On annonce que la grande usine de fabrication de papier à Espanola, région de Sudbury, Ont., suspend ses opérations et ferme ses portes sans date prévue pour la reprise, par ordre de ses propriétaires "l'Abitibi Power et Paper".

— Le thermomètre marque 20 degrés sous zéro à Québec, de bonne heure ce matin.

15 — L'hon. A. David, secrétaire provincial à Québec, annonce qu'un troisième sanatorium serait bientôt construit dans notre province, pour les victimes de la tuberculose. Ce sanatorium serait établi près de Montréal.

— La ville de Québec reçoit la visite du Dr C.-C. Wu, représentant officiel de la république chinoise de Nankin à Washington. Le Dr Wu, qui parle un excellent français, a été reçu à l'Archevêché par S. Ém. le Cardinal Rouleau, et au Parlement, par l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la province.

17 — M. Funck-Brentano, éminent historien français, donne à l'Université Laval, sous les auspices de l'Institut canadien de Québec, une conférence sur la constitution familiale de jadis.

— L'hon. J.-A. Robb, ministre des Finances, annonce la nomination de l'hon. E.-C. Drury, ancien premier-ministre de l'Ontario, et de M. Beaudry Leman, gérant-général de la Banque Canadienne Nationale, comme membres du Bureau de Crédit agricole. Le bureau se trouve maintenant formé. L'hon. Robb en est le président, et le Dr J.-D. MacLean, ancien premier-ministre de la Colombie-Anglaise, agit comme commissaire du crédit agricole. Le Dr MacLean est officier permanent, cependant que M<sup>rs</sup>. Drury et Beaudry Leman se tiendront à la disposition du bureau lorsque celui-ci aura besoin de leurs services.

Le Bureau de crédit agricole administrera la loi qui pourvoit à l'octroi de crédits à long terme aux fermiers canadiens. Cette loi a été

approuvée par le Parlement, lors de la dernière session.

18 — A l'hôpital de Winnipeg, décède l'hon. Théodore-A. Burrows, lieutenant-gouverneur du Manitoba, à l'âge de 71 ans.

— D'après le rapport de l'hon. ministre des Travaux publics et du Travail de Québec, M. Antonin Galipeault, qui vient d'être déposé en Chambre, cinquante-six nouveaux ponts ont été construits cette année dans notre province.

20 — A St-Barnabé, au diocèse des Trois-Rivières, décède M. le notaire F.-X. Bellemare, à l'âge de 92 ans et dix mois.

21 — La province de Saint-Hyacinthe des Frères du Sacré-Cœur accepte de fonder une nouvelle maison en pays infidèle. Cette fois, c'est au Soudan égyptien, à Karthoum ou à Wau, que quatre membres de cette communauté se rendront en octobre prochain pour commencer leur apostolat.

— Au Sault-au Récollet, décède subitement le R. P. Joseph Ruhlman, S.J., à l'âge de 78 ans et 8 mois. Le défunt, qui était alsacien de naissance, vivait au Canada depuis quarante-sept ans.

— A Québec, à l'âge de 54 ans, décède M. l'abbé C.-H. Tessier, ancien aumônier chez les Sœurs de la Charité de Québec.

— A l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe, décède M. l'abbé Joseph-Esdras-Aimé Rivard, ancien curé de St-Robert sur Richelieu, à l'âge de 85 ans et quatre mois.

22 — On annonce que le chemin de fer de la Baie d'Hudson, lorsqu'il sera terminé, aura coûté la somme de \$28,500,000.

23 — A Lévis, s'ouvrent les fêtes commémorant le cinquantenaire de la Congrégation de la Sainte-Vierge du Collège de cette ville. Ce soir, les élèves donnent aux anciens congréganistes une séance dramatique et musicale. Demain matin, S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, officiera pontificalement, dans la chapelle du Collège. Les fêtes se termineront par un banquet.

— M. H.-J. Logan, ancien député libéral de Cumberland, N.-E., à la Chambre des Communes, est nommé sénateur, en remplacement de l'hon. W.-B. Ross, décédé récemment.

24 — Les Dames Ursulines de Québec accordent le contrat de la nouvelle école normale qu'elles ont décidé de faire construire sur leur terrain de Mérici, à M. Edmond Bélanger, de Beauport, au coût de \$373,707.00.

26 — A l'Hospice de St-Lin, au diocèse de Montréal, décède M. l'abbé Fabien Pariseau, ancien curé, à l'âge de 71 ans.

27 — A Montréal, décède l'hon. Juge John-E. Martin, juge-en-chef suppléant de la Cour

Supérieure du district de Montréal, à l'âge de 69 ans.

— Mgr Amédée Gosselin, Supérieur du Séminaire de Québec et Recteur de l'Université Laval, ayant démissionné pour raison de santé, le Conseil du Séminaire lui donne un remplaçant en la personne de Mgr Camille Roy. Mgr C.-N. Gariépy et M. l'abbé Philéas Fillion seront les assistants du nouveau Recteur.

28 — A St-Éloi les Mines, au diocèse de Québec, décède M. l'abbé Gédéon Shaienks, curé de cette paroisse, à l'âge de 39 ans.

— L'hon. M. A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, fait connaître la nouvelle loi de presse que mentionnait le discours du trône et qu'il proposera bientôt à la Chambre.

29 — A Ottawa, S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada, remet solennellement le pallium à S. G. Mgr Guillaume Forbes, archevêque du diocèse d'Ottawa.

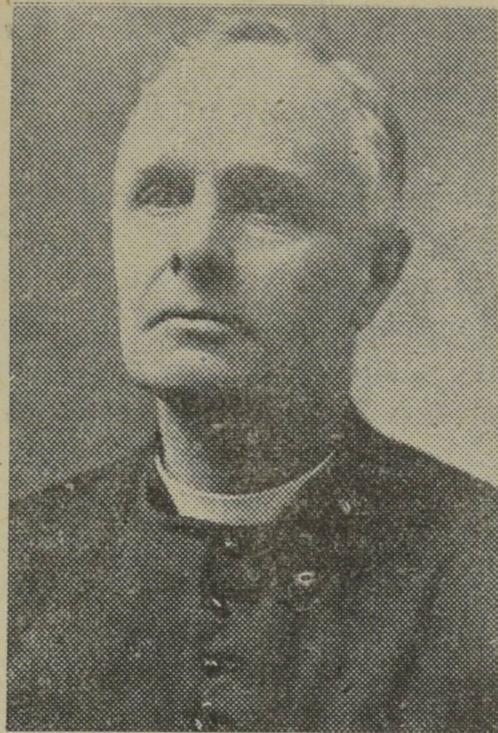
— A New-York, décède Sir Charles-P. Davidson, juge-en-chef de la Cour Supérieure de la Province de Québec, de 1912 à 1915. Ses restes ont été inhumés à Montréal.

— D'après des statistiques qui viennent d'être publiées, le Canada a acheté pour une valeur de 826 millions pendant l'année 1928, soit une augmentation de 117 millions sur 1927.

— Le député fédéral de Soulanges-Vaudreuil, M. Lawrence Wilson, donne sa démission. On prétend qu'il entrerait au Sénat.

30 — Dans la salle du Conseil Législatif, au Parlement de Québec, a lieu la remise des médailles aux lauréats du dernier concours du Mérite Agricole. On remarque à cette fête la présence du nouveau lieutenant-gouverneur, Sir Lomer Gouin, de S. Ém. le Cardinal Rouleau, et de son Auxiliaire, S. G. Mgr Omer

Plante. A cette cérémonie, Mgr Auguste Boulet, du Collège de Ste-Anne, le Dr H. Barton et Mgr J.-C. Allard reçoivent le diplôme de commandeur du Mérite Agricole.

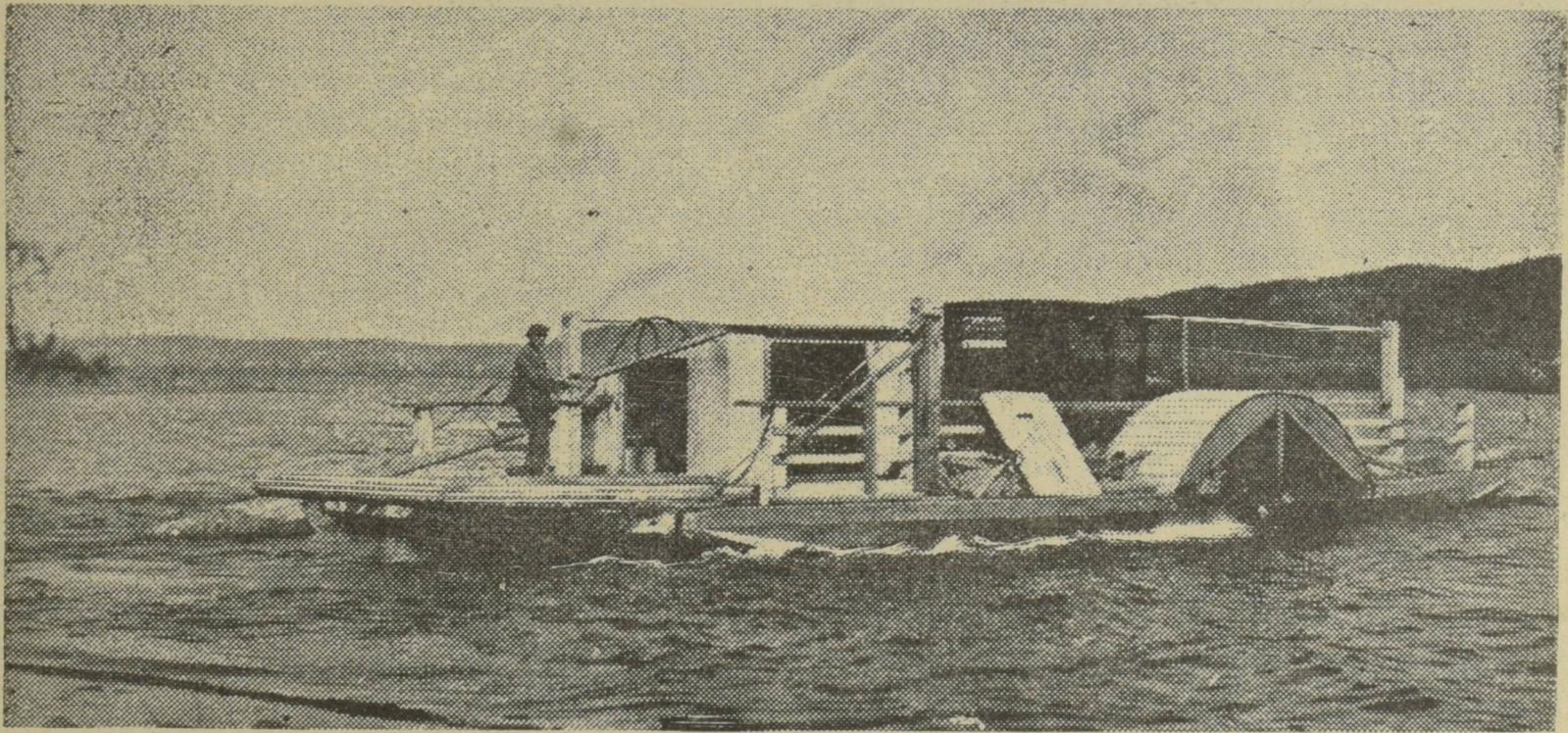


FEU LE CHAN. C.-P. RICHARD

— Au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, décède M. le Chanoine Charles Richard, ancien curé de St-Romuald, au diocèse de Québec, à l'âge de 77 ans et 9 mois.

— Au Sault au Récollet, décède le R. P. Louis Garceau, S.J., à l'âge de 81 ans. Le défunt était un ancien zouave pontifical.

— Le buste de Louis XIV, gracieusement donné par le gouvernement français pour orner la place de l'église de Notre-Dame des Victoires, vient d'arriver à Québec. On sait que cette place reprendra son nom de "Place Royale".



LE TRAVERSIER DE BELLE-ISLE, AU NOUVEAU-BRUNSWICK



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



## LA MACHINE HUMAINE

LA MALADIE DE FOCH

**D**ANS ma dernière chronique, j'entretenais les lecteurs de l'*Apôtre* de la maladie du roi d'Angleterre, et je donnais mon opinion de vieux docteur sur son évolution probable ; depuis, l'attention mondiale s'est passablement détournée du souverain britannique, qui est sur le point d'entrer franchement en convalescence, et qui devra entreprendre d'ici une couple de mois la croisière en Méditerranée dont on commence déjà à parler.

Entre temps, le maréchal Foch est venu s'emparer à son tour de l'attention. S'il n'est pas le souverain d'un grand pays, il a conquis, au cours de la grande guerre, une renommée qui le fait l'égal des plus grands souverains dans l'admiration populaire. Sa maladie ne pouvait donc manquer d'avoir du retentissement ; et elle en a.

\* \* \*

Pour un vieux docteur comme moi, et obligé comme je le suis de faire mon diagnostic à distance d'après les dépêches qui n'ont aucunement la précision d'un bon interrogatoire et des instruments de recherches que l'on trouve maintenant dans les laboratoires, la maladie de Foch est plus grave que celle de George V.

Les reins du grand maréchal fonctionnent mal. Il est exposé de ce chef à des attaques d'urémie.

Voilà un bien grand mot, me direz-vous.

Il est loin d'être aussi grand et surtout aussi baroque que certains mots d'aujourd'hui, mais je concède qu'il n'est pas d'usage courant.

\* \* \*

L'urée est un produit que l'on pourrait comparer à la cendre et à la fumée, c'est-à-dire qu'elle

est le résidu d'une oxydation, d'une brûlure, si vous aimez mieux, celle des tissus vivants, des muscles, qui ne peuvent travailler sans s'user, sans brûler une partie de leur substance ; ils produisent ainsi un déchet comme le bois et le charbon laissent des cendres ; et ce déchet, c'est l'urée.

Or, on sait que si on ne débarrassait pas le poêle de ses cendres, et le tuyau de sa suie, c'en serait bientôt fait de la combustion et de la chaleur ; les occupants de la maison seraient incommodés par la fumée, il y aurait même risques d'asphyxie et d'incendie.

Il en est de même pour l'urée. Une fois produite, il faut qu'elle soit expulsée, sous peine de compromettre plus ou moins gravement tout le fonctionnement de la machine humaine.

\* \* \*

Ce sont les reins, les rognons qui sont chargés de faire ce ménage. L'urine charrie l'urée au dehors ; elle empêche ainsi ce poison de se répandre dans l'économie et de produire ses mauvais effets qui se manifestent de plusieurs manières, dont la plus meurtrière est la congestion pulmonaire, qui peut conduire à l'asphyxie soudaine.

De plus, le rein atteint de telle manière qu'il ne peut plus remplir son rôle de filtre, surtout lorsqu'il s'agit d'une personne âgée, et que l'accident n'arrive pas au cours d'une maladie aiguë, n'a aucune tendance à récupérer ses qualités premières ; il tend plutôt à les perdre de plus en plus.

Voilà pourquoi l'urémie est une maladie si grave.

\* \* \*

Il ne reste pour le malade qu'une ressource : trouver un régime tel qu'il réduise au minimum la production de l'urée, évite ainsi au rein le plus de travail possible, et tâche de le suppléer par d'autres organes.

Le maréchal Foch en est rendu là.

C'est se faire illusion que de croire qu'il recouvrera complètement sa santé.

C'est un blessé, un grand blessé, qui ne peut compter sur une survie précaire que moyennant un régime sévère, et qui restera exposé à une crise d'urémie pouvant devenir rapidement mortelle, s'il s'écarte, le moindrement de son régime, ou s'expose à un changement trop brusque de température.

Le maréchal Foch a donc moins de chances de se rétablir que le roi George V.

Il est plus exposé que lui à une mort subite

LE VIEUX DOCTEUR.

## Le cinéma public et l'enfance

L'auteur est directeur médical de l'asile pour enfants anormaux de Moll-Huttès, en Belgique. Il a eu ainsi l'occasion d'étudier l'influence des représentations cinématographiques courantes sur les enfants anormaux, sub-normaux et simplement nerveux. Il rapporte ses observations. Sans doute n'ignore-t-il pas les efforts pour relever le niveau des productions offertes au public. Mais il estime qu'actuellement l'influence du cinéma est telle, que "tout ceux qui ont à cœur la santé physique et morale de la jeunesse devraient écouter les sérieuses objections formulées par de nombreux médecins et psychiatres". Cette influence est pire que celle du livre ou de l'image. La censure et la limite d'âge ne sont guère qu'un leurre. Même les meilleurs films pour adultes contiennent des scènes de violence, de crime, etc., hautement suggestives et qui agissent intensément sur l'esprit réceptif de l'enfant. Les "films de propagande" servent surtout à faire connaître le vice dont ils sont censés favoriser la réprobation. D'autre part, la manière intégrale dont les capacités d'attention de l'enfant sont captées par le cinéma sont une cause de fatigue qui se traduit chez lui, après une représentation ("matinée") de deux heures, y compris dix interruptions de 2 minutes, par une diminution de 20 p. 100 de la capacité physique (deux fois plus qu'après une journée d'école), surtout naturellement s'il s'agit d'individus faibles ou nerveux. Les gestes stéréotypés

des auteurs ont un effet extraordinaire sur le subconscient des spectateurs. Toute une catégorie d'enfants physiquement et mentalement sub-normaux (souvent bien au-dessus de l'âge réglementaire de 16 ans), s'imprègnent de ces gestes et les reproduisent automatiquement en période de crise. Or, les enfants sub-normaux sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit en général.

M. ROUVROY.

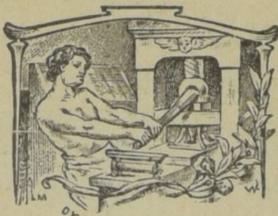
(Revue intern. de l'Enfance).

## Héroïsme d'un mandarin

Il y avait, dit-on, anciennement, à la Chine un conseil composé de douze mandarins, chargé d'écrire jour par jour l'histoire des empereurs durant la vie de chacun de ces empereurs. Ce conseil s'assemblait tous les jours, et dans le lieu de son assemblée se trouvait un grand coffre cerclé de fer, et percé en dessus d'une ouverture par laquelle on jetait les mémoires qui devaient servir à l'histoire du règne.

La loi prescrivait que ce coffre ne fût ouvert qu'après la mort de chaque empereur. Cependant, il y a cent cinquante ans environ, un de ces empereurs voulut voir comment il était traité dans ces mémoires et il va sans dire que c'était un mauvais prince ; un homme de bien n'aurait pas eu cette idée. Par son ordre on ouvre le coffre sacré, et il s'indigne d'y trouver la peinture vivante de l'injustice de son administration. Furieux, il fait appeler le chef du conseil, et après lui avoir reproché sa témérité, il lui fait couper la tête. Les mémoires du lendemain mentionnent cette atrocité, et le nouveau président, subit le sort de son prédécesseur, et un troisième est également sacrifié. Quant vint le tour du quatrième d'être introduit devant l'empereur, il se fit précéder d'un esclave qui portait son cercueil ; puis, d'un visage ferme et serein, il s'adressa en ces termes à la bête féroce prête à le dévorer. "Tu vois que je ne crains pas la mort, car voilà la bière et ma tête. C'est en vain que tu espères imposer silence à la vérité ; il restera toujours une voix qui parlera malgré toi. Ordonne qu'on me frappe ; j'aime mieux être mort que de vivre sous un maître qui a résolu d'égorger tous les honnêtes gens de son empire."

On dit que frappé de l'intrépidité de ce mandarin, l'empereur le renvoya comblé de présents, et que, sans plus s'inquiéter de rechercher ce qu'on mettait dans le coffre, il fit en sorte que le fidèle historien n'eût à l'avenir à enregistrer que de bonnes actions.



## Coin de l'ouvrier

### Le Veau d'or et la Loi de Dieu

**D**ANS le dernier numéro de l'*Apôtre*, je parlais du culte du Veau d'Or, si répandu aujourd'hui. L'idole de biblique mémoire a depuis raccolé des milliers de nouveaux adorateurs. Je veux bien croire que ce n'est pas là le fruit de mon article. N'importe ! si j'ai réussi à détourner une seule personne de la malsaine spéculation, je n'ai pas perdu mon temps.

Revenons, si vous le voulez bien, sur ce sujet qui me tient tant à cœur. Faisons comme le forgeron, qui tape tant qu'il n'a pas donné au fer la forme voulue.

Un vent de spéculation souffle sur le pays, et les couches populaires commencent à être atteintes par ce mal. L'ouvrier, le cultivateur, l'employé, le petit commerçant joue à la Bourse.

Tous veulent gagner de l'argent rapidement et sans travailler. Et pourtant Franklin n'a-t-il pas dit : "Celui qui vient vous annoncer que l'on peut faire fortune sans travailler, chassez-le comme un imposteur."

Et lorsque les gains faciles sont réussis une fois, deux fois, on s'y habitue, on y prend goût, et cet argent qui n'a coûté nulle peine est dépensé follement, l'ère des dépenses insensées commence. On veut la vie belle ; on veut faire croire que l'on est riche, on veut éblouir et éclipser le voisin, et l'argent est jeté par portes et fenêtres. Et en effet, on le gagne si facilement ; on se fait à l'idée que la Bourse continuera toujours à servir ainsi ses adorateurs et l'on se met sur un train de vie au-dessus de sa condition.

Le travail journalier en souffre. Tous se prosternent devant le Veau d'Or et ne se doutent nullement que le culte insensé qu'ils vouent à cette idole aura de bien cruels lendemains. C'est là une des raisons pour lesquels

les hommes, les vrais, deviennent de plus en plus rares. L'énergie et la volonté font défaut. L'idolâtrie du Veau d'Or annihile tout sentiment honnête et viril.

#### LA LOI DE DIEU

Et pourtant l'homme ne saurait se soustraire à la loi du travail. La Bourse ne peut rien contre Dieu. Elle peut bien édifier quelques fortunes, mais c'est en en condamnant des milliers d'autres à la misère.

Lorsque notre premier père, au Paradis terrestre, entendit cette phrase qui était une malédiction sur lui et sur ses enfants : "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. La terre ne te produira que ronces et épines", c'est de la bouche de Dieu qu'il l'entendit. C'est la Loi du Travail. Loi divine. Cette loi donnée à Adam n'excluait personne. Tous les hommes, quels qu'ils soient, y sont soumis.

Cependant, nous sentons en nous-mêmes qu'elle est une punition. Personne ne travaille sans effort, il serait beaucoup plus agréable de ne rien faire. L'homme, s'il suit son penchant, est porté toujours à expédier sa besogne, à la truquer, en un mot à en faire le moins possible. Et c'est ainsi que, peu à peu, les ouvrages qui plaisent tendent à être les seuls que l'on fasse bien... et les autres on les néglige. Nous ne devons pas nous demander, même une minute, si tel travail nous amuse ou si tel autre nous ennue. Dans notre travail, nous devons voir Dieu qui le commande et la famille qui en profite.

"Il n'est pas de petits métiers, il n'est que de petites gens." On n'accepte plus comme beaux métiers, comme métiers nobles, de nos jours, que ceux qui laissent les mains blanches... et surtout que ceux qui demandent le moins d'effort, le moins de travail... qui permettent d'obéir de moins en moins à la Loi divine qui, au Paradis terrestre, fut donnée à tous. Pour

certaines gens, le travail n'est pas noble, n'est pas un motif de gloire.

Le chrétien, au contraire, doit considérer comme un honneur de servir, et de bien servir, Produire, c'est être utile ; ne rien faire, être un parasite, c'est une honte.

Le travail est une noblesse et personne n'a le droit de mépriser celui qui sert, quoi qu'il fasse. Tout travail fait pour Dieu est plus que noble, il est saint. Offert, il est une prière.

Ne nous laissons donc pas tenter par les gains problématiques de la Bourse. Travaillons. Ne courtisons point le Veau d'or. Soumettons-nous plutôt avec courage, avec joie même, à la Loi de Dieu qui impose à tous le travail régénérateur.

Pierre LÉPINE.

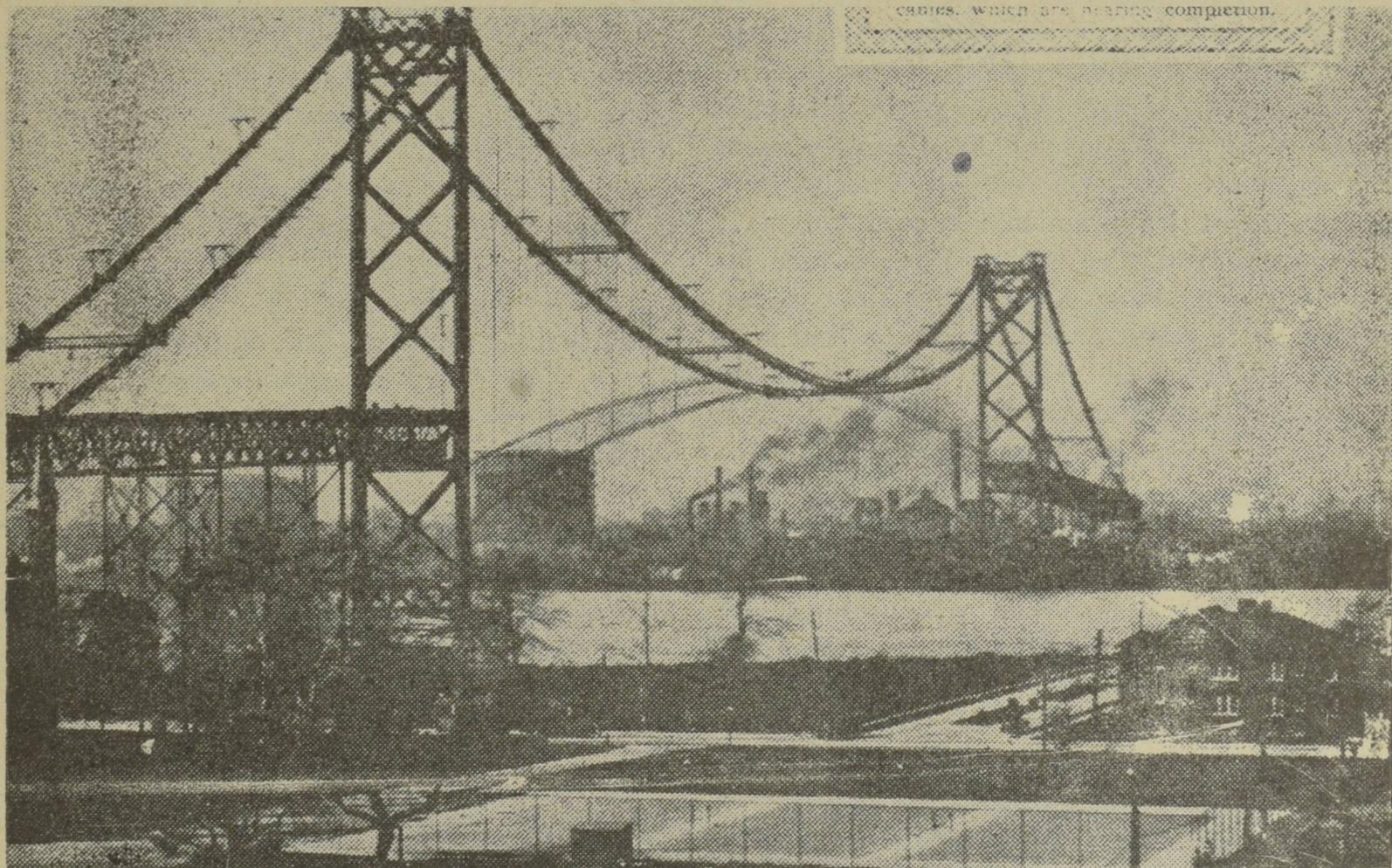
Autant une paillette d'or est plus précieuse qu'un lingot de plomb, autant une petite pénitence volontairement accomplie en cette vie est plus estimable aux yeux de Dieu qu'une grande pénitence imposée dans l'autre.

SAINT BONAVENTURE.

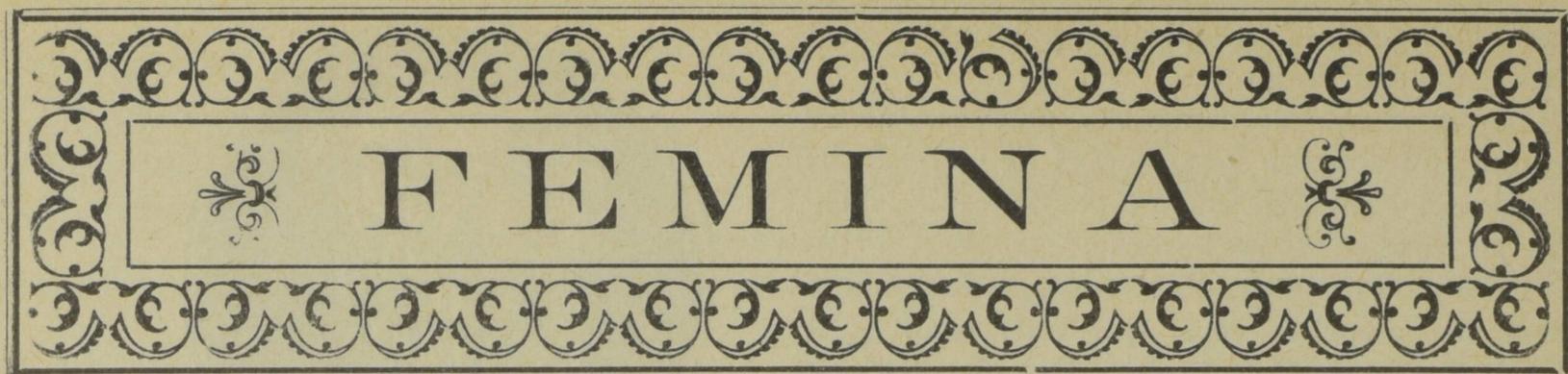


ROYAL YEAST CAKES  
MAKES THE WHITEST BREAD  
E.W. GILLET CO. LTD.  
TORONTO, CANADA  
MONTREAL

Fait un Meilleur Pain  
Demandez à votre épicier pour  
**LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL**  
LA QUALITE PLUS ELEVEE  
POUR AU-DELA DE 50 ANS



OÙ EN SONT LES TRAVAUX DU PONT DES AMBASSADEURS,  
Actuellement en construction entre Windsor et Détroit.



## La médiocrité

**P**ARLER de la médiocrité n'est pas une chose nouvelle ; ce demi défaut a toujours eu ses adeptes qui forment la majeure partie du genre humain. On l'accepte comme une condition essentielle de la société ; tout en déplorant la mauvaise chance des médiocres, on se console facilement en se disant : " Il en faut pour tous les métiers et tous les goûts ! "

La médiocrité est le partage des gens terre-à-terre et sans initiative. Certains seraient au désespoir d'être classés au dernier rang de la hiérarchie sociale, mais ils n'ont pas le courage d'atteindre les sommets, l'élite de leur état. Une quiète médiocrité les satisfait. Cette tendance se découvre chez l'enfant dès les premières années de classe. Voyez cette fillette à l'école... on ne découvre chez elle aucun désir d'avancement, les dernières places ne lui plaisent guère et les premières encore moins... Il faudrait trop d'efforts pour conserver les unes et un peu de mépris est attaché aux autres. Donc avec le talent et la diplomatie d'un politicien en herbe, elle fuit et les unes et les autres, se tenant dans un juste milieu...

S'agit-il de choisir un état de vie, l'adepte de la médiocrité ne songera jamais à se diriger vers les voies sublimes de la vie religieuse. Il y faudrait trop de renoncement et d'oubli de soi, la jeune fille médiocre comprend que cette vocation n'est réservée qu'aux âmes d'élite, si par hasard elle en tente et y persévère, ses supérieures n'auront jamais à tempérer les élans de sa ferveur. Elle sera une religieuse médiocre. Si au contraire, elle reste dans le monde, quand il s'agira de se choisir un compagnon de route, ses goûts la porteront vers quelqu'un dont la vertu et les principes ne la rendront pas heureuse. Il n'est pas du

tout nécessaire d'être doué du don de seconde vue pour tracer à l'avance la destinée de ces époux. Parfaitement soumis à subir leur sort, ils vivront au jour le jour, sans prévoyance aucune pour l'avenir. Ils s'accommoderont facilement de toutes les situations sans jamais la moindre velléité d'améliorer leur position, préparant à leurs enfants des jours misérables. De ceux-ci, ils négligeront de faire de bons chrétiens sincères et croyants, l'exemple des parents sera suivi et la médiocrité comptera avec eux de nouvelles victimes.

Il importe à toutes les mères et aux directrices de pensionnats de redresser ces natures toujours contentes d'elle-mêmes, ne visant jamais à faire plus et mieux. Que chacune s'applique à mettre dans ces vies qui s'orientent, un peu d'idéal, de désir de faire toujours mieux, un grand amour de la perfection. Qu'aucun détail ne passe inaperçu et que l'a " peu près Bien " ou " le assez Bien " soit remplacé partout par le ferme désir d'atteindre le " Très Bien " et même " l'Excellent ".

L'enfant ainsi dirigée et soutenue vers un but très louable quoique difficile d'accès, s'habitue à la lutte. Elle emportera dans la vie, le désir sans cesse grandissant de se perfectionner davantage et de remplir sa tâche toujours le mieux possible. Si le succès ne sourit pas à ses efforts, elle aura du moins la consolation d'appartenir à l'élite et de n'avoir pas passé sa vie dans la banale médiocrité, apanage des âmes vulgaires et des cœurs sans bons désirs.

Jeanne LE FRANC.

### FLATTEUSE MISSION

La mère, éplorée, à l'ami de la famille :  
— Je suis très mécontente de mon fils...  
Il n'écoute que les imbéciles... Je voudrais que vous lui parliez.

## BOITE AUX LETTRES

CARMEN.— Quoique l'époque des bons souhaits soit passée depuis longtemps déjà, je suis heureuse tout de même de vous remercier de votre aimable attention et de désirer avec vous tout ce qui peut vous rendre heureuse.

Le dernier No, celui de janvier, vous a apporté sans doute une déception puisque vous n'y avez pas lu la réponse désirée... La prochaine fois, il faudra écrire avant le 1er du mois pour avoir un mot dans le No suivant. Ce petit contre-empis ne vous découragera pas, je l'espère du moins et vous me ferez avant longtemps la visite promise.

Jeanne LE FRANCO.

## L'ARBRE MORT

Hier encor si plein de sève,  
Aujourd'hui morne et desséché,  
Ses grands bras tendus vers son rêve,  
Le grand chêne, un soir, s'est penché...

Tout son feuillage, au vent d'automne,  
Sur le sol s'est éparpillé;  
Nu, dépouillé, triste, il frissonne  
Dans l'air qui lui semble mouillé !

L'hiver avec son blanc cortège  
A passé... Toute la forêt  
A secoué ses fleurs de neige,  
Et de frais bourgeons se revêt ;

Bientôt, dans toutes les ramures  
Eclateront de nouveaux chants :  
Gazouillis, trilles, frais murmures ]  
Que la brise emporte en pleins champs.

Seul, dénudé, sentant la sève  
Se glacer en son corps noueux,  
Le grand chêne altier souffre et rêve  
A son passé majestueux.

Bientôt, tel un spectre immobile  
Dans la lumière de l'été,  
Il restera figé, stérile,  
Tragique en sa rigidité.

Et ceux qui passeront, tranquilles,  
Par le sentier abandonné,  
Diront : " Que de bois inutiles ! "  
Il se sentira condamné...

Et sous la hache aiguë, luisante,  
Qui le frappera sans arrêt,  
Il sentira frémir, vivante,  
Toute l'âme de la forêt !

Cœur, pauvre cœur hanté d'un rêve  
Inaccessible, et dont tu meurs,  
Regarde : ta souffrance est brève  
Comparée à tant de douleurs !

Tes illusions, feuille à feuille,  
Ont fui devant un vent glacé,  
Et de ton rêve qui s'effeuille,  
Il ne reste que le passé.

Mais en toi la sève immortelle  
Qui circule en un flot divin  
Ne peut se glacer, et, plus belle,  
Ton âme, en la vie éternelle,  
Renaîtra toute en fleurs demain.

SUZANNE LE BRUN.

( Pages de lumière )

## On devrait tous les fusiller!

Saynète en un acte,

par RENÉ DUVERNE

PERSONNAGES

JACQUES, 13 ans.

ALINE, 11 ans, } sœurs de Jacques.  
SIMONE, 5 ans }

PIERRETTE, 11 ans, amie d'Aline.

Sur la scène, des chaises, un fauteuil, un guéridon.  
Sur le guéridon, tout ce qui est nécessaire pour  
faire un pansement.

SCENE I

ALINE, PIERRETTE, SIMONE

Au lever du rideau, Pierrette est assise dans le  
fauteuil, et Aline achève de lui laver la joue  
avec un mouchoir propre.

ALINE à Pierrette.— Je ne te fais pas trop mal ?

PIERRETTE.— Mais non, mais non !

SIMONE, qui regarde l'opération avec une  
curiosité mêlée d'effroi.— Faut pas pleurer,  
Pierrette, faut pas pleurer ! Ça passera!...  
(Elle lui tapote affectueusement la main.)

PIERRETTE, *souriante*.— Je ne pleure pas, mon petit. Bien sûr, ça passera ! S'il ne m'arrive jamais d'accident plus grave que celui-ci...

ALINE.— Ça ne fait rien, j'ai eu une belle peur !

SIMONE.— Oh ! moi aussi ! Une peur encore plus belle que toi !

PIERRETTE.— Une autre fois, nous n'irons plus seules à la campagne, voilà tout. Si Jacques avait été là...

ALINE.— Oh ! Jacques... Ne compte pas sur Jacques : il crâne, il crie, et, au fond, c'est le garçon le plus pacifique et le moins courageux du monde ! (*On entend battre une porte dans la coulisse.*) Tiens ! Je parie que c'est lui ! Quand on parle du loup, il sort du bois !

SIMONE, *intéressée*.— De quel loup ? Tu n'as pas parlé de loup, Aline ?

ALINE, *pendant le dialogue, a noué un bandeau autour de la tête de Pierrette*.— Là, tu as un aspect tout à fait confortable, on dirait que tu sors de chez le docteur ! (*A Simone.*) Le voici, le loup, Simone... Oh ! oh ! Il a l'air furieux ! (*Jacques pénètre en coup de vent sur la scène. Il a une casquette qu'il ne songe même pas à ôter.*)

## SCENE II

LES MÊMES, JACQUES

JACQUES, *essoufflé, et d'un accent d'indignation violente*.— C'est trop fort ! On devrait tous les fusiller !

ALINE.— Qui ça ?

JACQUES.— Les automobilistes ! Quelle race, non, mais quelle race ! Je ne comprends pas que le gouvernement les tolère !

SIMONE.— Qu'est-ce que c'est le gouvernement ?

ALINE.— Tu t'es fait écraser ?

JACQUES.— Écraser ? Si encore ils m'avaient écrasé, on me mettrait dans les journaux !... Non, ils ne m'ont pas écrasé, ils m'ont écla-boussé, regarde-moi ça ! (*Il désigne son mollet droit et la jambe de son pantalon, qui sont crépis de taches de boue.*) Si ça n'est pas dégoûtant ! Les fusiller, je te dis, les fusiller, il n'y a pas d'autre remède !... Où est maman ?

ALINE.— Tu sais bien qu'elle fait des visites avec papa. Ils ne rentreront qu'à 5 heures.

JACQUES, *tirant sa montre*.— Et il est 3 heures ! Et j'ai des camarades qui m'attendent ! Il va falloir que je me nettoie moi-même, quelle misère !

ALINE.— Pauvre vieux ! Demande à Augusta de te nettoyer.

JACQUES.— Oui, pour qu'elle me salisse un peu plus ? Ces bonnes, c'est complètement idiot, surtout celle-là ! Je ne peux pas les supporter, moi, les bonnes ! On devrait les guillotiner ! Si j'étais M. Deibler, ça ne serait pas long !

PIERRETTE.— Heureusement que vous n'êtes pas M. Deibler !

JACQUES, *la regardant de travers*.— Vous, je vous dispense de me donner votre avis ! (*Il remarque son bandeau.*) Tiens, vous avez mal aux dents ? (*Mais il n'attend pas la réponse.*) Ah ! la la ! Oui, ça marcherait mieux, si j'étais M. Deibler ! C'est comme les cantonniers... si les cantonniers faisaient leur métier, il n'y aurait pas de boue, et les autos ne m'éclabousseraient pas... Aïe ! Qu'est-ce qui me gratte ?

SIMONE *s'est agenouillée par terre, près de Jacques, et lui gratte le mollet avec son doigt*.— C'est moi. Je te nettoie, Jacques, tu ne veux pas que je te nettoie ?

JACQUES.— Laisse-moi donc tranquille ! C'est ridicule ! Tu m'arraches la peau ! (*Il la bouscule du bout du pied. Elle pleure.*) — Là ! Pleurniche maintenant, il ne manquait plus que ça ! Mon Dieu ! pourquoi ai-je des sœurs ? Qui est-ce qui a inventé les sœurs ? On devrait...

ALINE.— ... les fusiller ! Eh bien ! fusille-nous ! Guillotine-nous ! Voilà les ciseaux ! (*Elle prend des ciseaux sur le guéridon et les lui présente.*)

JACQUES, *haussant les épaules*.— Sotte ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cet outil-là ? (*Se ravisant.*) Et puis si, donne-les-moi ! Ça me servira à saigner le coq du voisin !

PIERRETTE.— Votre voisin vous a demandé de lui saigner son coq ?

JACQUES.— Moquez-vous de moi, vous, avec votre compresse ! Je n'attendrai pas qu'il me le demande, je le lui saignerai d'office, ou bien je lui ficellerai le bec avec une corde à fourrage ! Une bête qui se permet de claironner tous les matins à des heures impossibles, comme si je n'étais pas en train de dormir !... D'abord, il devrait y avoir une loi pour punir de vingt ans de travaux forcés tous les gens qui ont des coqs !

SIMONE, *calmée*.— Dis donc, Jacques, nous avons eu une belle peur !

JACQUES.— Ça m'est bien égal ! (*A Aline.*) Où y a-t-il une brosse à habits dans le quartier ?

ALINE.— Prends la mienne, elle est dans le tiroir de ma table de toilette.

PIERRETTE.— Si vous vous brossez avant que ce soit sec, vous aggrandirez les taches.

JACQUES.— Alors, je vais être obligé de stationner ici jusqu'à ce que ça sèche ? Il y a de quoi vous rendre neurasthénique ! Ces chauffards, je leur souhaite de se démolir la figure, et comme il faut !

ALINE, *sérieuse*.— Oh ! Jacques, je t'en prie !

SIMONE.— Tu sais, Jacques, Pierrette se l'est presque démolie, la figure, mais pas tout à fait comme il faut !

JACQUES.— Qui est-ce qui la lui a démolie ? Le dentiste, j'en suis sûr ? Hein ? Vous êtes allée chez le dentiste et vous lui avez laissé la moitié

de votre mâchoire ? Quelle race, les dentistes, non, quelle race !

ALINE.— Il ne s'agit pas de ça . . .

JACQUES.— Comment— il ne s'agit pas de ça ? Le dentiste démonte les mandibules de cette pauvre Pierrette, et ça ne te fait rien ? . . . Ah ! Si ça ne dépendait que de moi, on les perforerait des pieds à la tête avec leur mécanique, ces sinistres individus ! Veux-tu que je te dise ? . . . Eh bien ! les dentistes, c'est tous des arracheurs de dents !

PIERRETTE.— Mais je ne suis pas allée chez le dentiste, Jacques !

JACQUES, *effaré et vexé*.— Vous n'êtes pas allée . . . ? Alors, qu'est-ce que vous me racontez avec vos gencives ?

ALINE.— Personne ne t'a parlé de ses gencives, voyons !

JACQUES.— Et son bandeau ? C'est peut-être aux orteils qu'elle a un bandeau ?

PIERRETTE.— On peut avoir un bandeau à la joue sans être allée chez le dentiste.

SIMONE.— Est-ce qu'on peut aussi aller chez le dentiste sans avoir un bandeau à la joue, dis, Pierrette ?

ALINE, à Jacques.— Écoute, je vais t'expliquer. C'est un mendiant . . .

JACQUES, *l'interrompant avec mépris*.— Ah ! c'est un mendiant ? Ça ne m'étonne pas ! Encore du propre, les mendiants ? On devrait tous les fourrer en prison . . . Qu'est-ce que je dis ? les déporter au bagne ! Des fainéants, des vagabonds, des voleurs, des assassins . . .

ALINE.— Si tu me laissais parler . . .

JACQUES.— Mais je te laisse parler ! Je ne fais que ça !

ALINE.— Vraiment ?

PIERRETTE.— D'ailleurs, Aline s'exprime mal. Ce n'est pas un mendiant, c'est un chien . . .

JACQUES.— Elle confond les chiens avec les mendiants ?

ALINE.— Je ne les confonds pas, je voulais dire . . .

JACQUES.— Du reste, ça n'a pas d'importance. Les chiens, les mendiants, on peut les mettre dans le même panier. Il n'y a pas de bêtes plus malfaisantes que les chiens. C'est sale, c'est mauvais, c'est hargneux, c'est lâche, c'est féroce . . . L'ami de l'homme ? Ah ! ah ! ah ! J'en mourrais de rire. (*Il se tient les côtes.*)

SIMONE.— Oh ! Jacques, faut rire, mais pas mourir de rire !

JACQUES.— Je ne comprends pas qu'on ait des chiens ! On devrait tous les noyer, les chiens, et aussi les gens qui ont des chiens. Ils constituent un véritable danger pour la société . . . Je parie qu'il était à ton mendiant, ce chien ?

ALINE.— Non, c'était un chien de berger. Nous passions sur la route en chantant, quand il s'est précipité sur nous . . .

JACQUES.— Et vous avez poussé des cris d'épouvante, de manière à l'exciter encore un

peu plus ? Toutes les mêmes, les filles, ça n'a pas pour un sou de sang-froid.

PIERRETTE.— Quel caractère vous avez, mon pauvre Jacques !

ALINE.— Nous n'avons pas poussé des cris d'épouvante, mais, bien sûr, nous n'avons pas poussé non plus des cris de joie . . . Bref, il s'est précipité sur nous, ou plutôt sur Pierrette. Il était déjà tout près d'elle quand le mendiant est accouru.

JACQUES.— Ah ! voici le mendiant ! Je savais bien que le mendiant arriverait au bon moment ! C'est lui qui a excité le chien, pas vrai ? Kss ! Kss ! Ça devait l'amuser, cet homme !

ALINE, *gravement*.— Tu te trompes.

PIERRETTE.— Vous êtes injuste. Avec votre manie de pester contre tout le monde, vous commettez des jugements téméraires.

JACQUES.— J'ai des motifs de pester. Les gens ne valent pas cher, je ne suis pas le premier à le dire. La preuve, c'est que votre mendiant . . .

ALINE.— Notre mendiant est précisément la preuve que tu as tort.

JACQUES.— Qu'est-ce qu'il a fait ?

PIERRETTE.— Il m'a sauvé la vie !

JACQUES, *narquois*.— Oh ! la vie, quelle exagération ! Votre vie n'était pas en danger !

PIERRETTE.— Mettons qu'il m'ait simplement évité une ou plusieurs morsures. C'est déjà beaucoup !

ALINE.— Le chien bondissait sur Pierrette quand il s'est lancé devant elle, l'a écartée d'un mouvement brusque et à jeté ses deux mains à la gorge de l'animal. Dans cette violente bousculade, Pierrette est tombée et s'est éraflé la joue sur des cailloux.

JACQUES.— Aussi, il aurait bien pu avoir des gestes moins brutaux !

ALINE.— Tu ne vas pas lui reprocher sa force ?

PIERRETTE.— Sans lui, je serais probablement en piteux état !

SIMONE.— Et moi, le chien m'aurait avalée toute crue ! (*D'un air triomphant.*) Hein ! si j'avais été avalée toute crue par un chien !

JACQUES, *moins vif que tout à l'heure, mais essayant encore de persifler*.— Et qu'est-ce qu'il vous a demandé pour sa récompense ?

ALINE.— Tu me fais de la peine, Jacques ; tu n'es pas gentil. Laisse-moi finir d'abord. Le chien n'a pas tardé à se sauver, mais le mendiant a été mordu au poignet. J'ai vu son sang qui coulait ; il disait, en s'enveloppant dans un vieux mouchoir déchiré : " Ce n'est rien, ce n'est rien, faites pas attention ! " Et il voulait partir.

PIERRETTE.— Vous pensez bien que nous ne le lui avons pas permis !

ALINE.— Il disait aussi : " Voilà trois petites filles, il y en a une qui saigne, une qui tremble,

et la troisième qui pleure ! Je ne sais pas consoler les petites filles, moi, il vaut mieux que je m'en aille !”

SIMONE, *toute fière*.— C'était moi qui pleurais, tu sais, Jacques !

JACQUES.— Il n'y a pas de quoi te vanter !

ALINE.— Nous nous sommes calmées tant bien que mal, et nous l'avons emmené presque de force dans une pharmacie. On lui a désinfecté sa blessure, et il y retournera demain.

JACQUES, *haussant les épaules*.— Pourquoi faire ? Les pharmaciens, c'est tous des empoisonneurs ! (*Mais il dit cela sans conviction. On sent qu'il est en train de réfléchir.*)

PIERRETTE.— Ne recommencez pas, allons ! Vous croyez nécessaire de récriminer continuellement, mais vous voyez bien que vous avez tort !

JACQUES.— Ça dépend des fois. D'abord, je ne peux pas faire autrement !

PIERRETTE.— On peut toujours faire autrement . . .

ALINE.— Tu détestes les mendiants, les vagabonds . . . et celui-là s'est dévoué pour nous.

JACQUES, *encore boudeur*.— Celui-là, c'est une exception.

ALINE.— Mais non. Ce sont les mauvais qui sont des exceptions . . . les mauvaises gens, les mauvaises bêtes . . .

JACQUES, *retrouvant quelque vigueur*.— Les mauvais chiens aussi, n'est-ce pas ? Tu vas prendre le parti des chiens après cette aventure ?

ALINE.— Ne parlons pas des chiens . . .

JACQUES.— Si, parlons-en ! C'est inadmissible ! Il faut déposer une plainte contre le berger ! Les bergers, on devrait tous . . .

PIERRETTE, *sévère*.— Jacques, parlons plutôt des mendiants !

JACQUES.— Les mendiants, les mendiants . . . (*Baissant la tête.*) Où l'avez-vous fourré, en fin de compte, votre mendiant ?

ALINE.— Il est à la cuisine. Nous ne l'avons pas abandonné comme ça, bien entendu. C'est un malheureux, il est malade, il ne trouve pas de travail . . . J'ai dit à la bonne de lui préparer à manger, et quand papa et maman rentreront, on verra ce qu'on peut encore faire de lui.

PIERRETTE.— Je le mènerai chez nous aussi. C'est à moi qu'il a rendu le plus grand service, puisque c'est moi que le chien attaquait.

ALINE.— Il nous a rendu service à toutes les trois.

SIMONE.— Tu as dit qu'on lui donnerait de vieux habits pour le remercier. Est-ce que je pourrai lui donner mon vieux manteau de l'année dernière ?

JACQUES.— Pour le mettre à sa poupée ? Ce que tu es nigarde ! (*il va soudain vers la porte.*) Attendez-moi, je reviens ! (*Il sort.*)

PIERRETTE.— Où va-t-il ?

ALINE.— Il a l'air de nouveau en colère. Quel escogriffe !

SIMONE.— Il va peut-être chercher un de ses vieux pantalons pour le donner au mendiant ? (*Jacques revient, portant une tirelire en forme de petit coffre-fort.*)

JACQUES, *essayant d'ouvrir sa tirelire*.— La voilà encore détraquée ! (*il la secoue de toutes ses forces.*) Non, il y a de quoi en attraper des crises de nerfs ! impossible d'avoir une tirelire qui fonctionne ! Les fabricants de tirelire, on devrait tous les fu . . . (*A cet instant, la tirelire s'ouvre et les pièces qu'elle contient se dispersent à travers la chambre.*) Ah ! il ne manquait plus que ça !

PIERRETTE.— Si vous aviez un peu plus de douceur dans les mouvements . . .

SIMONE, *se précipitant à quatre pattes*.— Attends ! Je vais te les ramasser !

JACQUES, *penaud, mais calmé*.— C'est ça, ramasse-les. Tu garderas deux sous pour toi, et tu porteras le reste à ce brave homme !

ALINE, *applaudissant*.— Ça, c'est bien, Jacques ! Ça vaut mieux que de vouloir le mas-sacrer !

JACQUES.— Je ne te demande pas ton opinion . . . Maintenant, je vais me brosser, bonsoir ! (*Il contemple une dernière fois ses taches de boue.*) Non, ces automobilistes . . . (*Il grommelle on ne sait quoi, puis se mord les lèvres et se tait. Simone se promène à quatre pattes sur le parquet à la recherche des pièces de monnaie. Le rideau tombe.*)

René DUVERNE.

(*L'Etoile Noëlisme*).

---

## Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE  
105, rue Ste-Anne,  
QUEBEC

# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des yeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

### MÉTAGRAMME

Coque — loque — moque — toque.

### CARRÉ

HÉBERT  
ÉDITER  
BITUME  
ETUDES  
REMETTS  
TRESSE

### CHARADE ARITHMÉTIQUE

Vingt-quatre.

### ENIGME

Le lacet.

### REBUS

Sans les trésors du cœur, le riche est malheureux.

*Mot-à-mot* : 100 — Lé — trésor — Du cœur — le riche — haie — malheureux.

Ont trouvé des solutions incomplètes : Mlle Marcelle Lepage, Hôpital du Sacré-Cœur, Plessisville ; Mlle Bérange Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Andrée Lepage, 4, rue Gauvreau, Lévis ; Mlles Eugénie Bélanger, Rose-Anna Boudreau et Berthe Michaud, Couvent de St-Charles de Bellechasse ; Mme

J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Marie Drolet, Champigny, P. Q. ; Mlle Marcelle Descôteaux, 21, rue Ste-Julie, Trois-Rivières ; Mlle Jeanne Delisle, Cong. Notre-Dame, Ste-Marie, Beauce ; Mlle Germaine Léonard, Casier postal 355, Rimouski ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Gilberte Monette, St-Philippe de Laprairie ; L'Hôpital-Civique, Québec ; Mlles Lucienne Reinhart, 509, rue St-Jean ; Blanche Deschênes et Yvonne Deschênes, 101½, Chemin Ste-Foy ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse ; Mme J.-Ern. Drolet, 115, rue St-Pierre ; Mlle Eugénie Viel, 230, rue Ste-Thérèse, tous de Québec ; Mlle Jeanne Dumont, 12, rue Blanchet, Lévis.

Les deux noms désignés par le sort sont ceux de Mlles Germaine Léonard et Jeanne Delisle.

## JEUX D'ESPRIT No 117

### MNÉMOTECHNIE

Quel est le poète français qui par les initiales de huit de ses œuvres, forme les mots LA FRANCE ?

### CHARADE

Mon premier est un adverbe,  
Mon second, un mal affreux,  
Et mon tout couleur d'herbe,  
Du soleil attend les feux.

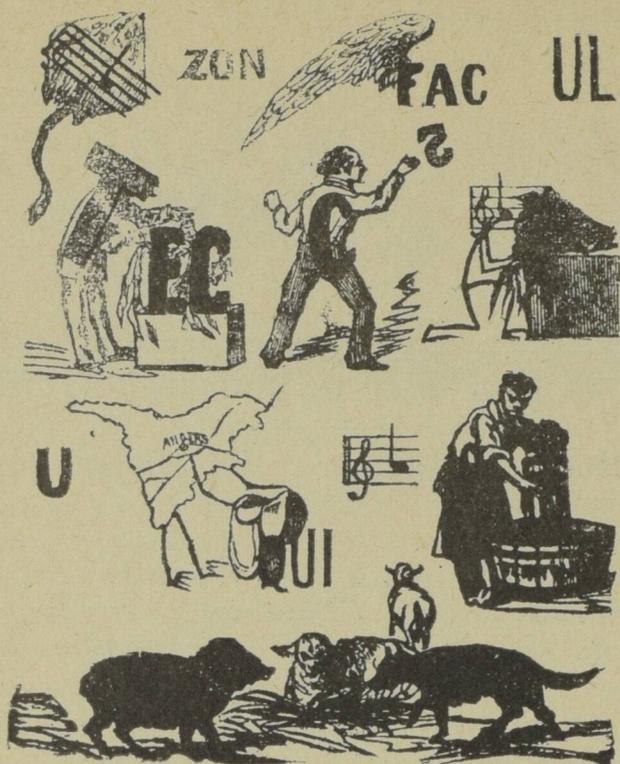
### MOTS EN LOSANGE

Consonne — Joli — Participe passé — Se trouve dans une maison — Mesure de contenance française — Epoque — Voyelle.

### LOGOGRIPE

Avec cinq pieds je marche sur un pied.  
Avec quatre pieds je marche sur deux pieds.  
Avec trois pieds je marche sur quatre pieds.

## REBUS



## LES LIVRES

PROVANCHER et HUARD. *LES PAPILLONS DE LA PROVINCE DE QUEBEC*. Vol. I Diurnes. Volume in-8°, illustré, de 102 pages. Prix : \$1.00 franco, chez M. le Chanoine Huard, 2, rue Richelieu, Québec.

Le cas est sans doute rare de la publication d'un ouvrage repris après quarante ans près d'interruption. C'est pourtant ce qui arrive pour l'ouvrage dont on vient de lire le titre.

Notre grand naturaliste, l'abbé Provancher, avait entrepris la description de toutes nos espèces d'insectes. Mais il n'eut pas le temps d'achever cette tâche colossale. Elle a été reprise et continuée par son disciple et successeur, M. le Chanoine Huard, directeur du *Naturaliste canadien*. Le fascicule annoncé contient la description de toutes nos espèces de Papillons diurnes, travail dont une partie, restée inédite, avait été rédigée par Provancher lui-même.

La publication de l'ouvrage se continuera par des fascicules successifs, au fur et à mesure de leur préparation.

TAINÉ, *ATHEE ET MATERIALISTE*. Par le R. P. Ehrhard. Une brochure in-32 de 32 pages. Prix : 1 fr. 20.— Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel Frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Taine est surtout connu comme historien et comme philosophe, et avec une certaine suite dans les idées il a appliqué à sa conception de l'histoire son système philosophique : tout pour lui s'explique par la race, le milieu et le moment, théorie trop absolue pour être exacte dans un monde où le milieu et le moment sont si contingents. C'est pour éclairer les catholiques sur la doctrine de cet écrivain et sur la signification de son apothéose que le R. P. Ehrhard a écrit cette petite brochure. Elle est nette et vigoureuse ; avec précision, tout en rendant hommage aux qualités de Taine, elle montre tout ce qu'il y a de dangereux dans ses doctrines, tout ce qu'il y a de tendancieux dans leur glorification. C'est une brochure à lire et à faire lire.

UNE VICTIME DES ALLEMANDS A JARNY : L'ABBE LEON VOUAUX. D'après des témoignages authentiques. Un volume in-8 couronne de 72 pages. Broché : 6 fr.— Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel Frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Professeur au collège de la Malgrange, licencié ès-lettres et agrégé, polyglotte remarquable, naturaliste distingué, spécialiste de l'antiquité chrétienne, destiné dont la pensée de son évêque à tenir une chaire d'Université catholique, l'abbé Léon Vouaux, dès la déclaration de guerre, n'avait pas hésité à tout sacrifier, et volontairement il avait pris la place de son frère, curé de Jarny, mobilisé dès le premier jour des hostilités. Jarny, dans le bassin de Briery, était appelé à subir des premiers l'invasion allemande ; c'est ce qui arriva et ce petit pays fut victime de la folie sanguinaire dont les Allemands donnèrent au monde civilisé le barbare spectacle aux débuts d'une guerre où ils se croyaient déjà vainqueurs. Et trois semaines après son arrivée, le 26 août, Léon Vouaux était fusillé, à titre de curé, accusé faussement d'avoir laissé ses paroissiens tirer du clocher sur les troupes allemandes. C'est cette histoire que nous conte ce petit livre.

L'abîme du bonheur se trouve dans l'abîme de la charité.

PÈRE BERTHIER.

## DEMANDEZ

## LE PLUS BEAU

des

# Almanachs Canadiens

L'Almanach de l'Action Sociale Catholique est une véritable encyclopédie de choses canadiennes. Historique de la plupart de nos institutions religieuses. Sujets inédits nombreux et variés. Extraits de bons auteurs. Illustrations choisies. Reproduction de tableaux de maîtres. Monuments religieux et historiques. Architecture, portraits, dessins, statistiques, variétés, bons mots. Le tout disposé avec goût en un beau et grand format qui permet d'étaler de superbes vignettes.

L'Almanach de 1929 est le plus beau paru jusqu'ici. Enrichi pour la première fois de splendides héliogravures.

SES DESSINS SONT COMPARABLES A CEUX DES MEILLEURS ARTISTES

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;  
\$4.80 la douzaine, port en plus.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,

## La demoiselle et le petit chien

**L** était une fois une petite demoiselle qui aimait à la folie tous les petits chiens, et un petit chien qui détestait toutes les demoiselles.

Si la demoiselle avait détesté les petits chiens, il n'y aurait eu là rien de surprenant ; les petits chiens sont quelquefois importuns et indiscrets, et ils ont souvent la manie insupportable de déchirer les robes qu'ils rencontrent.

Mais que le petit chien détestât les demoiselles, c'était bien extraordinaire. Les demoiselles ont des voix douces, des mouvements gracieux, des sourires aimables ; elles sont bonnes pour tout le monde et ne tourmentent jamais personne. Comment peut-on ne pas les aimer ?

Il paraît cependant que toutes les demoiselles ne se ressemblent pas, et que toutes ne sont pas également charmantes. Le petit chien en avait fait la triste expérience. Il avait rencontré pour maîtresse une demoiselle qui était brusque, bruyante et désagréable, et qui tourmentait toutes les pauvres créatures à quatre pattes de son voisinage. Elle était toujours accompagnée d'une ombrelle à long manche menaçant qui pourchassait le petit chien jusque dans les coins les plus reculés. Et cette demoiselle et cette ombrelle s'acharnèrent si bien après ce pauvre petit chien qu'à elles deux elles empoisonnèrent sa vie pendant des mois, et, chose plus grave, firent le malheur de son existence entière, car elles le rendirent méchant ; et, quand on est méchant, on est toujours très malheureux.

Voilà comment le petit chien en était venu à détester toutes les demoiselles d'une haine aveugle et injuste. L'apparition d'une robe rose ou bleue, d'une ceinture flottante, d'un chapeau empanaché, suffisait pour le mettre en colère, et quand par-dessus le marché il y avait une ombrelle, sa rage était si grande qu'il manquait étouffer à force d'aboyer.

Or le malheur voulut que la demoiselle qui aimait tous les petits chiens vint passer l'été dans la maison qu'habitait le petit chien ennemi des demoiselles.

En voyant les airs furibonds du petit chien, elle pensa que cette colère n'était pas sérieuse, que c'était un jeu comme un autre. Mais on lui raconta l'histoire de la méchante fille à l'ombrelle, et elle fut prise d'une grande pitié pour le petit rageur. Elle voulut entreprendre sa conversion et le faire changer d'opinion sur le compte des demoiselles. Or, comme elle ne pouvait espérer prendre seulement le petit chien par les sentiments, elle lui offrit des friandises : du gâteau, du sucre, de menus morceaux de poulet. Maître roquet

recevait ces avances d'un air affable, et, tant que durait le repas, il était doux comme un agneau et laissait la demoiselle caresser ses longues oreilles soyeuses. Les os d'aile de poulet surtout produisaient sur lui un effet surprenant ; pour un os de côtelette il remuait la queue, mais pour un os d'aile de poulet il tendait la patte.

La demoiselle était enchantée et se persuadait que la grande œuvre était accomplie et que le petit chien l'aimait.

— C'est le poulet qu'il aime, lui disait sa mère.

— Ne t'y fie pas, disait son frère. Ce chien-là a dans les yeux je ne sais quoi de traître. Il n'est pas corrigé, pas converti du tout.

Mais à dix-sept ans on ne croit pas volontiers à la méchanceté et à la tromperie, et la demoiselle renvoyait bien loin ces sages avertissements.

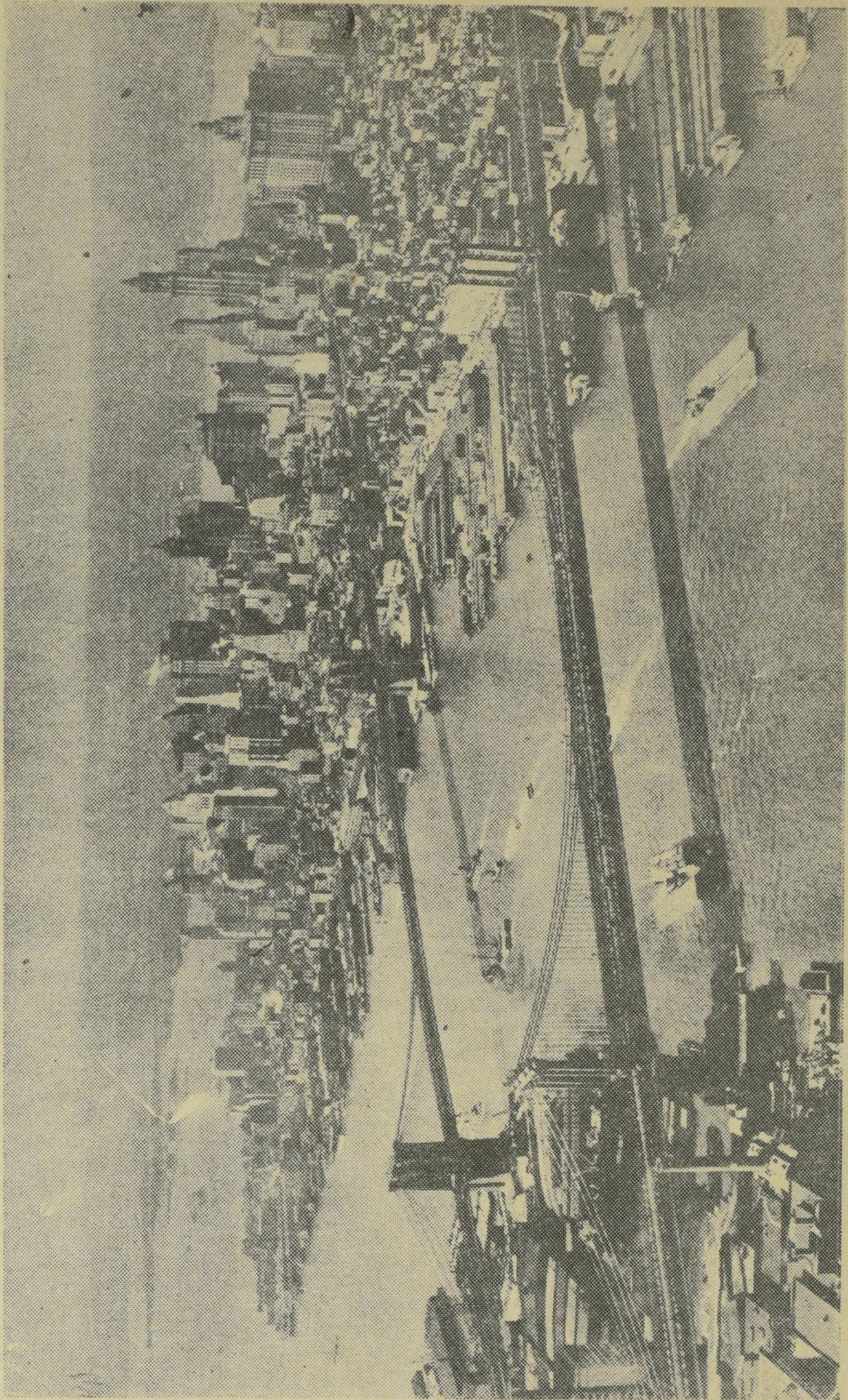
Hélas ! un jour arriva où elle fut obligée de reconnaître que sa mère et son frère n'avaient pas eu tort. . . Ce jour-là, la demoiselle trouva le petit chien couché à la porte de sa chambre ; il avait son air le plus tranquille et le plus innocent ; elle se baissa vers lui pour le caresser. Mais elle avait les mains vides ; le monstre lui sauta au visage et lui fit au nez une morsure profonde.

Elle faillit être du coup défigurée, et elle fut obligée de garder la chambre pendant près de quinze jours. A la fin son nez dégonfla, et la cicatrice peu à peu disparut. Le temps lui avait paru long. Je n'ai pas besoin de le dire, les premiers jours se passèrent à maudire le petit ingrat, cause de tous ses maux. Mais quand la douleur se calma, la réflexion vint et, avec elle, une plus juste vue des choses.

— Je m'y suis mal prise avec Bichon, dit-elle, et c'est ma faute. Sa première éducation à coups d'ombrelle n'avait pu que le rendre méchant, et la nouvelle que j'ai voulu lui donner à force de gâteaux, de blancs de votaille et d'os de poulet ne pouvait que le gâter, c'est-à-dire faire de lui un petit égoïste et un ingrat. Je paraissais pour la première fois devant lui les mains vides ; il s'en est pris à mon nez, j'aurais dû le prévoir. Mais tout n'est pas fini entre nous, monsieur Bichon.

Elle fit comparaître le chien devant elle et lui tint un discours où les gestes jouaient un grand rôle, car d'une main elle lui montrait son nez et de l'autre une petite cravache. Elle vint à bout de lui faire comprendre que la petite cravache alternait avec les friandises dans une juste mesure et suivant qu'il le mériterait.

M. Bichon n'était pas bête ; au bout d'un mois la réforme était complète ; il était aimable, il était obéissant, il était aimé ; la patience, la raison et la justice avaient redressé en lui tous les torts de ses deux premières éducations, aussi fausses l'une que l'autre.



VUE AÉRIENNE DE NEW-YORK

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## ANITA Par M. DELLY

[6

## VIII

La conversation du conseiller et de sa nièce s'était commencée à voix basse, à cause des jeunes personnes étrangères qui se trouvaient près d'eux. Mais celles-ci s'étant éloignées, le conseiller avait un peu élevé la voix. Anita, occupée à chercher son livre qui demeurait introuvable, n'avait d'abord rien entendu. Enfin, elle mit la main sur le volume et s'appretait à s'éloigner, lorsque son nom, prononcé par le conseiller et répété par Frédérique, vint frapper son oreille... puis la phrase incrédule et dédaigneuse de Frédérique et les paroles méchantes du conseiller...

Oui, elle avait entendu, et maintenant elle demeurait immobile, rougissante de douleur et de colère... Ainsi, voilà ce qu'il avait imaginé cet homme qui la détestait ! La compassion d'Ulrich, la politesse aimable dont il usait envers elle étaient si bien en désaccord avec la manière d'agir de sa famille qu'elles avaient frappé la malveillance toujours en éveil du conseiller, et maintenant il allait colporter — si ce n'était déjà fait — l'idée éclosée en son cerveau fertile en méchancetés. Mme Handen serait informée que son neveu pensait à épouser l'orpheline détestée, Frédérique, quoi qu'elle en dit — par bravade, probablement — ne pourrait plus supporter la présence de celle qu'on lui montrerait prête à la supplanter, Ary... Mais la langue venimeuse du conseiller n'avait-elle pas déjà passé par là ? N'était-ce pas l'explication de la physionomie sombre et contrariée du jeune homme lorsque, cette après-midi même, Ulrich avait adressé la parole à sa cousine ?

Ainsi, sa position dans cette maison n'avait pas encore semblé assez pénible au vindicatif conseiller ; il s'attachait à la rendre plus dure encore — ou, plus exactement, impossible.

Les tempes d'Anita battaient nerveusement, ses mains brûlaient de fièvre... Elle s'était toujours heurtée ici à la malveillance plus ou moins déguisée, mais jamais encore ce sentiment n'avait revêtu l'apparence perfide, la lâcheté qui essayait aujourd'hui d'exciter sournoisement contre elle les membres de sa famille, si hostiles déjà. L'enfant aimante, la jeune fille loyale et fière se sentait à la fois révoltée et brisée devant cette haine tenace qui la poursuivait.

Elle n'entendait pas les harmonies étranges de la rhapsodie hongroise, elle ne voyait plus rien... D'une main fébrile, elle ramassa le livre qui avait glissé à terre et sortit de la salle d'étude.

Mais elle demeura subitement clouée au sol. De la pénombre du vestibule venait de surgir une forme masculine, haute et svelte. C'était Ary qui se promenait de long en large, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée dans une attitude méditative...

Cette tête se redressa soudainement, le jeune homme, d'un geste las, passa la main sur son front. En même temps ses yeux, dans lesquels se reflétait une profonde tristesse, se dirigèrent machinalement du côté où Anita, revenue de son saisissement, reculait dans l'ombre protectrice...

Ary eut un tressaillement et son regard exprima une extrême surprise... Se voyant découverte, Anita s'avança résolument.

— J'avais oublié ceci dans la salle d'étude, dit-elle en montrant le volume.

Il lui était insoutenable de penser que sa présence ici, à cette heure, pouvait être attribuée à une vulgaire curiosité.

— En aviez-vous donc absolument besoin ce soir ?

Elle crut percevoir un peu d'ironie dans son accent. Comprimant la petite irritation qui la gagnait, elle répondit avec froideur :

— Je ne pouvais m'en passer pour terminer un travail que je dois présenter demain. Sans cette nécessité, je ne me serais pas risquée à rencontrer l'un de vos invités... ou même vous.

Un sourire railleur entr'ouvrit les lèvres d'Ary.

— Moi surtout, probablement ? Mais avez-vous donc coutume de travailler si tard ?

— Rarement, mais cette semaine je suis accablée de besogne. Mlle Rosa Fiegen est malade et j'ai emporté les devoirs de ses jeunes élèves afin de les corriger.

Ary eut un mouvement d'impatience.

— Décidément, il est dans vos idées de faire la maîtresse d'école ! dit-il ironiquement.

Son regard se fixait avec irritation sur le joli visage un peu pâli et creusé qui se tournait vers lui.

— Ces veilles prolongées ne peuvent que nuire à votre santé, et je suppose qu'il serait raisonnable de vous les interdire absolument.

Elle le regarda avec une intense surprise. A quel propos s'occupait-il de sa santé ? Probablement pour lui susciter quelque ennui, la priver de sa liberté de travail ? Oui, c'était cela, on n'en pouvait douter.

— Qu'importe ! dit-elle sèchement. Qui s'inquiétera si je me fatigue ou non ? J'ai besoin de travailler pour vivre, puisque la somme que je tiens de mon père sera insuffisante lorsque j'aurai ma liberté

entière. Si je ne veux pas végéter dans des emplois subalternes, si je tiens à conquérir un jour une position un peu élevée dans l'enseignement, il m'est indispensable de posséder la plus grande somme possible de savoir.

— Cela est évident, mais il est au moins inutile d'y ajouter les corvées imposées par Mlle Friegen.

La jeune fille eut un énergique mouvement de protestation.

— Rien ne m'est imposé, et c'est de mon plein gré que j'ai proposé à Mlle Rosa — qui s'y est longtemps refusée — de lui rendre ce petit service. Je lui dois bien cela, certes !

Ary fit quelques pas vers le salon — puis se retourna tout à coup.

— Ainsi, vous vous destinez irrévocablement à l'enseignement ?

Son regard impérieux scrutait avec attention la physionomie de sa cousine.

— Mais oui, ainsi que je vous l'ai déjà dit. C'est pour moi le seul parti à prendre.

— Vraiment !... Vous croyez ? dit-il d'un ton railleur. Il y a cependant d'autres voies... le mariage, par exemple.

Les yeux étincelants semblaient chercher à pénétrer l'âme d'Anita, et la jeune fille dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas laisser transparaître l'agitation amenée en elle par cette question. Les perfides et mensongères paroles du conseiller se présentaient nettement à son esprit, et, vraiment, il lui était impossible de supporter la pensée qu'Ary la crût capable des manœuvres hypocrites dont l'accusait son grand oncle.

— Je ne me laisse pas aller à des rêves aussi inutiles, je vous prie de le croire, dit-elle froidement. Qui donc aurait la pensée de demander la main d'une orpheline pauvre et délaissée, absolument inconnue ? Je ne comprends même pas que cette supposition vienne à l'esprit de celui qui a si constamment proclamé, par ses paroles et par ses actes, que j'étais une paria, une créature que l'on peut mépriser et humilier... parce que ma mère était fille d'ouvriers et se servant de sa voix pour gagner le pain quotidien !

La main d'Ary, d'un geste nerveux, arracha la fleur piquée à sa boutonnière et se mit à la pétrir impitoyablement. Son beau visage était devenu d'une pâleur mortelle. Mais, sans s'en apercevoir, Anita continuait :

— Je me trouve précisément obligée, d'un côté, de garder une certaine situation sociale, et là se révèle l'opportunité de mon projet. L'enseignement est une carrière honorable et estimée qui ne pourra porter ombrage à votre amour-propre, dit-elle avec une mordante ironie. Songez donc, si j'avais fait quelque modeste et pauvre mariage !... Décidément, je crois que ma résolution est la bonne.

— Nous verrons si les circonstances de la feront pas faiblir, dit-il d'un ton glacial. Dans tous les cas, il ne saurait être question de quitter cette maison avant votre majorité.

Il s'éloigna dans la direction du salon. Paolo apparaissait sur le seuil du couloir de l'office. Il jeta en passant un regard surpris sur la jeune fille, vêtue de laine grise, qui demeurait, comme une Cendrillon, en dehors de l'élégant tourbillon s'agitant près d'elle.

Anita gravit lentement l'escalier. Une nouvelle souffrance venait de fondre sur elle. Cette liberté qu'elle souhaitait si ardemment, ce départ de la maison Handen, cet espoir qui la fortifiait dans son travail sans relâche, tout cela venait de s'évanouir, d'être reculé à plusieurs années par un caprice d'Ary... ou, plus exactement, par un sentiment de vengeance de la part du jeune homme qu'avaient froissé sa franchise et le reproche tacite qu'elle lui avait adressé. Car on ne pouvait réellement expliquer autrement cette défense faite d'un ton tranchant, un véritable ton de maître. Et il l'était vraiment, car le tuteur d'Anita, un vieux cousin de son père, ne voyait que par ses yeux. Ainsi, il lui faudrait bien obéir à cette volonté implacable... il faudrait demeurer ici encore !

Mais elle se reprocha aussitôt cette plainte intérieure. Qu'avait-elle à se désoler, puisque, plus heureuse que beaucoup, elle possédait la forte amitié des demoiselles Friegen, l'ardente affection de Charlotte... et surtout, puisqu'elle avait Celui en qui se résument toutes les tendresses de la terre ?

Elle s'était arrêtée un instant sur le palier du premier étage. Un léger courant d'air venait jusqu'à elle, la faisant un peu frissonner. L'atmosphère extérieure avait été considérablement rafraîchie par une averse torrentielle, mais les appartements étaient étouffants, et la jeune fille se sentait saisie de cette transition. Sans doute quelque fenêtre était demeurée cuverte, malgré la pluie qui recommençait à tomber avec violence.

Anita fit quelques pas dans la direction de l'escalier du second, puis elle revint en arrière. Il était décidément préférable d'aller fermer cette fenêtre, car cela occasionnerait une gronderie à Charlotte ou à Mina si Mme Handen trouvait les parquets mouillés.

Guidée par le courant d'air, la jeune fille, marchant très légèrement pour ne pas éveiller les enfants, arriva au bout du couloir, en face de la chambre occupée par Léopold et Maurice. Ce soir, ce dernier s'y trouvait seul. L'air venait de cette pièce par la porte entr'ouverte.

Anita la poussa complètement et retint, par un suprême effort de volonté, le cri d'effroi qui allait sortir de ses lèvres. La fenêtre était ouverte ; un homme, arrivé au sommet d'une échelle, s'apprêtait à sauter dans la chambre. Un second individu penché sur le lit de Maurice, s'occupait à bâillonner le malheureux enfant.

Anita vit tout cela en un clin d'œil. Mais l'homme qui entrait par la fenêtre l'aperçut aussi, au moment où elle reculait doucement pour aller donner l'alarme en bas. Avec une exclamation de rage, il s'élança vers elle. Elle bondit sur le palier en jetant un cri :

— Au secours !... Ary !

Le malfaiteur s'était jeté sur elle, mais elle se débattait avec énergie. Tout à coup, elle sentit une lame pénétrer dans sa chair, une douleur aiguë lui mordre le bras. Au même instant, il lui sembla qu'on la lâchait, qu'elle tombait à terre, puis elle s'évanouit.

En ouvrant les yeux, elle vit quelqu'un penché sur elle. Mais cette syncope lui avait certainement laissé un peu de vague dans l'esprit car il lui semblait sentir une main froide et tremblante qui pressait la sienne, elle croyait distinguer, s'attachant sur elle, un regard empreint d'une inexprimable angoisse. En réalité, il n'y avait là qu'Ary.

Le jeune homme se redressa un peu brusquement en voyant se fixer sur lui les grandes prunelles bleues d'Anita. D'un signe, il appela Paolo qui entra, tout émotionné, et témoignant son agitation par de grands gestes et des exclamations italiennes.

— Tais-toi, dit impérieusement Ary, et va prévenir Charlotte que Mlle Anita est blessée. Mais tâche que personne d'autre ne le sache pour l'instant, il est inutile de troubler la soirée.

— Maurice... voyez Maurice ! balbutia la voix tremblante d'Anita.

Elle essayait en même temps de se soulever, mais un geste d'Ary l'arrêta.

— Restez en repos ! ordonna-t-il, tout en s'élançant vers le lit de son jeune frère.

Il eut une exclamation d'angoisse et enleva rapidement le bâillon et les liens entourant les membres de l'enfant. Celui-ci était évanoui.

Lorsque, quelques instants plus tard, Ary, aidé de Charlotte, eut réussi à le ramener à la vie, ce fut pour le voir demeurer tremblant et sans voix, son regard plein de terreur sans cesse tourné vers la fenêtre.

— L'enfant est d'une faible santé et excessivement nerveux. Je ne sais ce qu'il adviendra de cela, murmura Charlotte d'un ton inquiet, tandis qu'elle pensait avec dextérité le bras d'Anita.

— La blessure n'est-elle vraiment pas grave ? Un médecin est-il nécessaire ? demanda Ary.

Il était demeuré près du lit de son frère et se retournait pour faire cette question d'un ton anxieux.

— Le médecin !... pour cette égratignure ! s'écria Anita. Non, non, cela se guérira tout seul et très vite. Mais ne croyez-vous pas que pour Maurice ?...

— Oui, il le faut pour lui. Je suis véritablement très inquiet de ce tremblement qui augmente de minute en minute... Charlotte, envoyez vite Thomas... ou plutôt Paolo, il est plus lesté. Puis revenez aider Mlle Anita à monter chez elle, car le repos lui est absolument nécessaire après cette secousse.

La femme de chambre sortit, et Ary se mit à arpenter lentement la pièce. Il s'arrêta tout à coup devant Anita assise dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Vous êtes vraiment tombée à point pour empêcher les malfaiteurs d'accomplir leur œuvre, dit-il d'une voix qui frémissait un peu. Sans vous, nous étions en partie dévalisés, tandis que l'on

s'amusait en bas. Les misérables avaient bien choisi leur jour et aussi cette partie de la maison, plus déserte et plus accessible que les autres. Si cela ne doit pas vous fatiguer, pouvez-vous me dire en deux mots ce que vous avez vu ?

Quand elle eut terminé, il hocha la tête d'un air soucieux.

— Ce sont évidemment des gens qui connaissent bien la maison. J'ai à peine entrevu celui qui vous tenait, car, en m'entendant arriver, il vous a lâchée et s'est précipité vers la fenêtre où son complice l'avait précédé. Cependant, j'ai cru trouver une ressemblance avec un homme que nous avons donné il y a quelques années comme aide à Thomas, lorsqu'il a été si malade. C'était un assez mauvais sujet...

Un gémissement le rappela près du lit de Maurice. L'enfant tremblait toujours et s'agitait étrangement. Ary demeura assis près de lui, son regard angoissé fixé sur le pâle petit visage de son frère. Charlotte revint peu après, annonçant la prompte arrivée du docteur et apportant un cordial pour Anita.

La jeune fille, l'ayant bu, se leva et s'approcha du lit de Maurice.

— Pauvre enfant ! dit-elle avec émotion. Que ne suis-je arrivée plus tôt !

Elle posa sa main sur le front de l'enfant, et, sous cette pression d'une extrême délicatesse, Maurice parut éprouver un soulagement. Sa physionomie contractée se détendit un peu, mais le tremblement qui inquiétait tant Ary ne cessa pas.

— Croyez-vous que ce soit très grave ? demanda Anita.

— On peut tout craindre avec une nature impressionnable telle que celle-là. Heureusement — et nous devons en bénir Dieu — que je me trouvais en bas de l'escalier lorsque vous avez jeté votre appel. Un second malheur aurait été probablement à déplorer.

Sa voix tremblait légèrement, et il passa la main sur son front comme pour en chasser quelque idée obsédante.

— Mais ne demeurez pas debout, Anita, montez vite vous reposer. Souffrez-vous beaucoup ?

— Oh ! c'est supportable !... Et fort heureusement, c'est le bras gauche !

— Oui, cet accident n'interrompra pas votre labeur acharné ? Cependant, il faudra vous résigner à demeurer au moins toute la journée de demain au repos complet, car je m'aperçois que vous avez aussi des tremblements nerveux... Il faut me promettre cela, Anita.

Il parlait avec sa froideur habituelle, mais il n'avait plus l'accent autoritaire qui avait si fortement froissé Anita lorsqu'il lui avait déclaré sa volonté tout à l'heure dans le vestibule.

— Oh ! oui, cela, je vous le promets volontiers, dit-elle tranquillement.

— Ce serait tout autre chose s'il s'agissait de l'abandon de vos projets d'enseignement ! fit-il avec une légère ironie.

— Certes ! Ceux-là sont immuables, je vous en prévient. Vous pouvez m'empêcher de les mettre à exécution pendant quelques années encore, mais après, je serai libre... enfin ! murmura-t-elle avec un soupir d'allègement.

Les sourcils d'Ary se froncèrent légèrement, ses lèvres frémirent un peu :

— En vérité, je suis un impitoyable tyran ! dit-il en essayant de parler avec un calme railleur. C'est bien ainsi que vous me considérez, n'est-ce pas ?

— En tout cas, vous prenez plaisir à tourmenter sans motif une pauvre créature qui ne demande que le droit de travailler pour vivre et de quitter une demeure où vous l'avez accueillie à contre-cœur, dit-elle en levant vers lui son regard fier. Car c'est là tout ce que je vous demande, Monsieur Handen... et c'est là aussi ce que vous me refusez inflexiblement.

— Pour le moment, oui, car vous êtes trop jeune. Nous verrons plus tard, dit-il tranquillement.

Un rayon d'espoir éclaira les grandes prunelles bleues d'Anita.

— Votre décision n'est donc pas sans appel?... Oh ! alors, vous réfléchirez, vous reconnaîtrez que j'avais raison, vous me donnerez la liberté...

— Nous verrons, répéta-t-il avec le même calme. Rappelez-vous que je ne promets rien.

— Mais je crois que vous ne serez pas assez cruel pour empêcher la réalisation d'un projet qui vous importe si peu, après tout ! Non, vous ne l'empêcherez pas, j'en suis certaine !

En parlant ainsi, elle levait vers lui son regard où passait une inconsciente prière. Il pâlit et détourna le sien vers le lit de Maurice.

— Il sera temps de voir cela plus tard... Bonsoir, Anita, tâchez de dormir et laissez-vous bien soigner par Charlotte, dit-il d'un ton bref.

Il s'inclina légèrement, et Anita s'éloigna au bras de Charlotte.

En bas, le piano résonnait, jetant à tous les coins de la maison les échos d'une valse fantastique. Personne, dans l'élégante assemblée, ne s'était douté du drame commencé là-haut.

Le monde de pensées tourbillonnant dans le cerveau d'Anita l'aurait empêchée de trouver le sommeil en dehors même de la douleur ressentie à son bras blessé et de l'agitation nerveuse causée par le danger qu'elle avait couru. Cette soirée, qu'elle croyait passer si tranquillement, avait été fertile en événements pénibles et tragiques.

Elle frissonna au souvenir de l'agression. Sa nature énergique l'avait soutenue au moment du danger, mais maintenant elle se sentait brisée. Un peu de fièvre la gagnait ; sans cesse, devant son regard, flottait la vision de l'odieux conseiller, un sarcastique sourire aux lèvres, et près de lui Ary, sévère et méprisant. Puis le regard de ce dernier changeait d'expression. C'était celle qu'elle avait rêvée tout à l'heure en revenant à elle, cette expression d'indicible angoisse.

Elle passa brusquement la main sur son front moite et brûlant. Ces idées étranges, ces folles ima-

ginations étaient le produit de la fièvre, tout simplement.

Charlotte revint bientôt. Les larmes coulaient des yeux de l'excellente femme. D'une voix brisée, elle apprit à Anita que le docteur était fort inquiet au sujet de Maurice. L'enfant venait d'avoir une crise nerveuse d'une extrême violence, et Ary avait fait prévenir Mme Handen.

Elle n'a pas dit un mot, Mademoiselle, pas jeté un cri ; elle est aussi calme qu'à l'ordinaire ; mais, voyez-vous, il ne faut pas s'y tromper. Madame n'a jamais aimé que son mari et ses enfants, tout son cœur s'en est allé là. Aussi, vous pensez ce qu'elle doit souffrir ! Ils sont tous partis, en bas, M. le conseiller, le premier, car le malheur le fait toujours fuir. Mlle Frédérique passe le reste de la nuit près de son frère, mais Madame ne veut pas s'en aller de là. Ah ! Seigneur, comment cela finira-t-il ! gémit-elle avec angoisse. Mais, Mademoiselle Anita, je venais vous prévenir que M. Ary veut que le docteur monte pour vous voir... Oui, il le veut absolument, répéta-t-elle en voyant le geste de dénégation de la jeune fille. Or, il faut toujours obéir à M. Ary, chacun sait ça.

Oui, Anita le savait par expérience. Cependant, il avait paru regretter un peu son interdiction si absolue, il avait été vraiment moins raide, ce soir, et il montrait pour elle une certaine sollicitude, très inaccoutumée. Question de stricte justice et de correction mondaine, évidemment.

Lorsque Charlotte se fut éloignée, Anita se souleva un peu sur son lit, et, joignant les mains, murmura en regardant le crucifix :

— Seigneur, ne punissez pas celle qui a refusé de servir de mère à une orpheline. Gardez-lui son fils, mon Dieu !

(à suivre)

## UNE LEÇON MÉRITÉE

Le maréchal de Catinat (1637-1712) se promenait un jour sur ses propriétés. Un jeune homme l'aborde, le chapeau sur la tête, et lui dit :

“ Bonhomme, je ne sais à qui est cette terre, mais tu peux dire au seigneur à qui elle appartient que je me suis donné la permission d'y chasser.”

Des paysans, qui étaient tout près, riaient aux éclats. Le jeune chasseur leur demande, d'un ton hautain, de quoi ils rient.

“ De l'insolence avec laquelle vous parlez au maréchal de Catinat”, répondirent-ils.

L'étourdi se retourne aussitôt, le chapeau fort bas, et s'excuse auprès du maréchal sur ce qu'il ne le connaissait pas.

“ Je ne vois pas, répondit Catinat, qu'il soit besoin de connaître quelqu'un à qui l'on parle pour être poli envers lui.”